

RECUEIL  
DES  
POÉSIES

LF  
in P 12  
242



S

~~17~~ 18. 24. 3.

154. 4. 5.

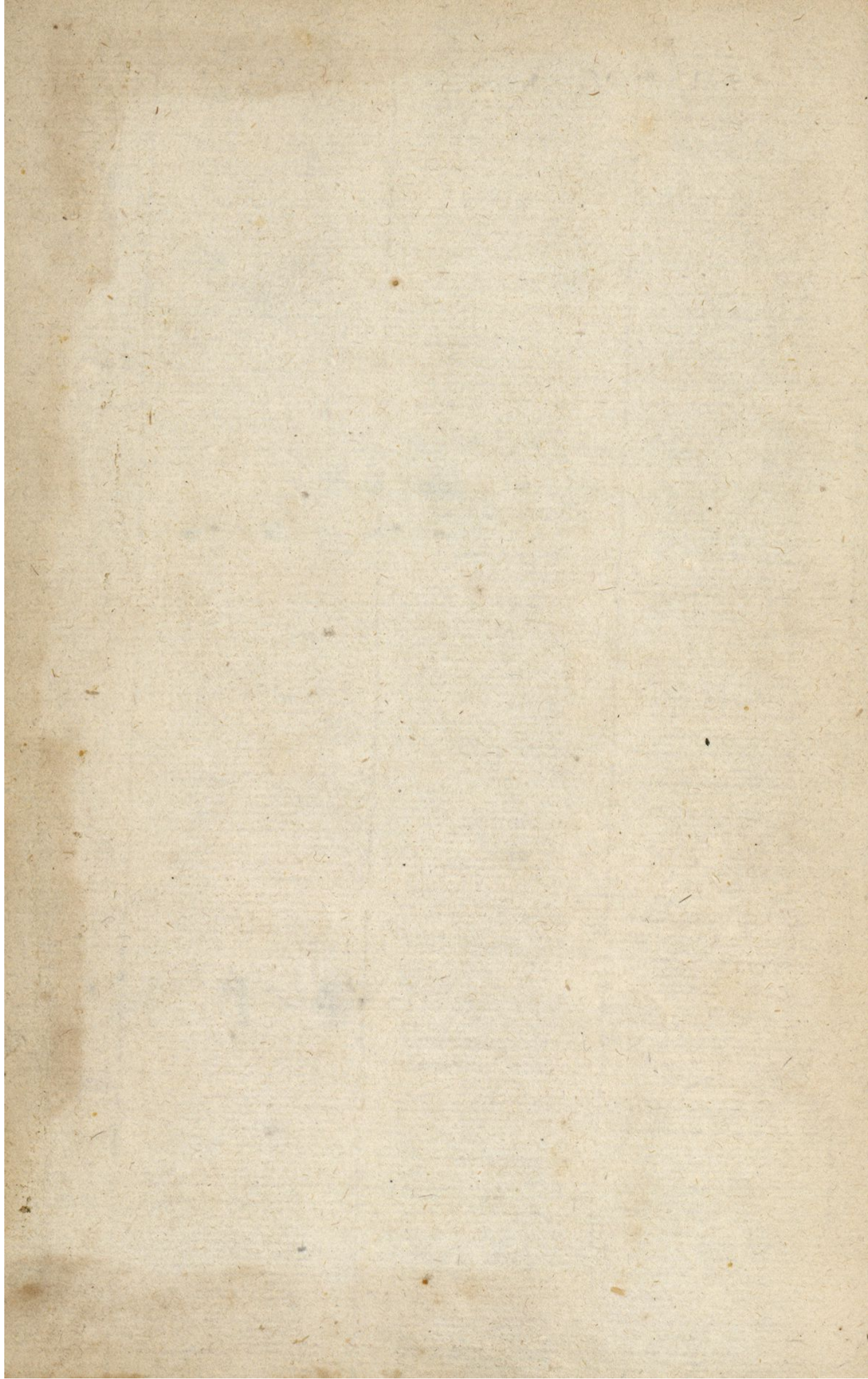


1000 1000 1000

1000

THE  
RIVER







POESIES  
DIVERSES.

POÉSIES  
DIVERSES.



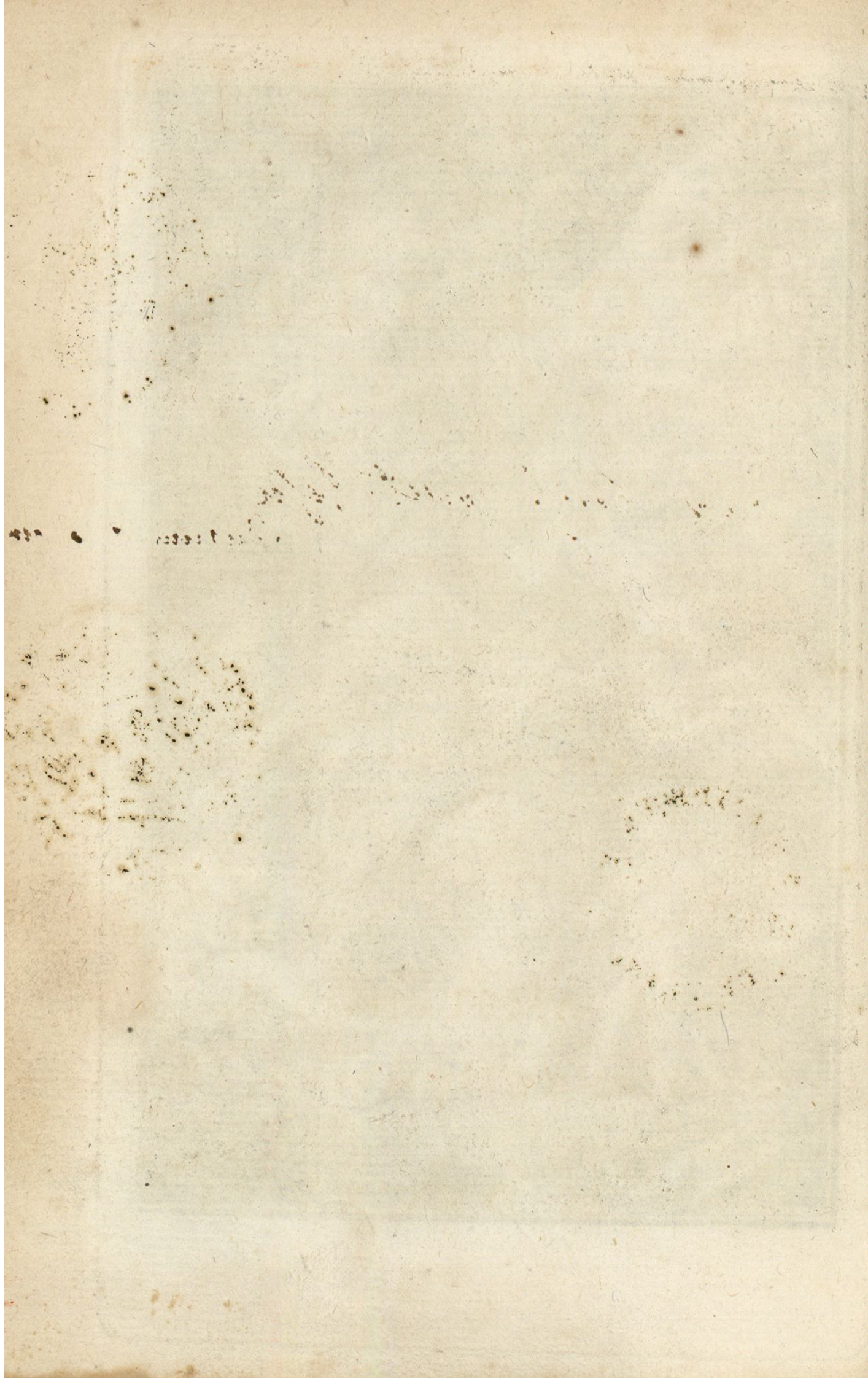
## Explication du Frontispice.

1. **L**A premiere figure qui est au milieu représente la Muse de l'Auteur qui demande quartier au Génie de Mr. Estienne, qui est après à composer ses ouvrages pour les imprimer ; pour la premiere piece intitulée, *Mr. Estienne, Eh ! ne m'imprimez pas.*
2. Sur le devant M. le petit Dauphin, qui donne sa main à baiser au petit Marquis de Brancas ; il y a une piece sur ce sujet.
3. Dans le coin un Janus chantant & jouant de la Lyre, dont un des visages est couronné de myrthes & de fleurs, & l'autre de lauriers, pour désigner la Piece intitulée *le destin du nouveau siècle*, espece de Prologue d'Opera en Musique sur la Paix & sur la Guerre.
4. Un Génie qui découvre un Pâté, par rapport au Remerciement fait par l'Auteur à M. le Duc du Maine pour vingt-deux pâtés qu'il avoit envoyez aux Journalistes de Trevoux.
5. Un autre Génie qui présente à la Muse un Enfant nouveau né pour tirer son *Horoscope*. Il y a une piece sous ce titre.
6. Tout au haut un petit Génie tenant *le portrait du Roi de Suede*, par rapport à la piece qui porte ce titre.
7. Un autre Génie qui annonce à la Muse *l'arrivée du Messager du Mans*, que l'on voit dans l'enfoncement avec un bout de la Ville de Paris. Il y a deux pieces sur ce sujet.
8. Une Dame suivie de sa femme de Chambre qui patrouille dans un marais, & qui est vûë par son mari qui est à la fenêtre d'une maison voisine. Pour la piece intitulée *la nouvelle Eve*.
9. Tout haut, *un Chêne & une Epine* ; pour la piece qui porte ce titre.
10. Au bas de la planche, *le Parquet*. Il y a une piece sous ce titre.
11. Au bas dans un coin on voit un morceau de Canevas avec des aiguilles & de la laine pour travailler en Tapisserie ; pour la piece intitulée *le Poëte Tapissier*.
12. Dans un autre coin au bas, il y a de petites figures en broderie, pour la piece intitulée, *Les bons hommes de la Chine*.
13. Tout au bas on voit des Coquillages, pour désigner le *bouquet fait de Coquillage* envoyé à M<sup>sr</sup>. l'Archevêque de Bourges.











in 12

L.F. no. 128. 242.

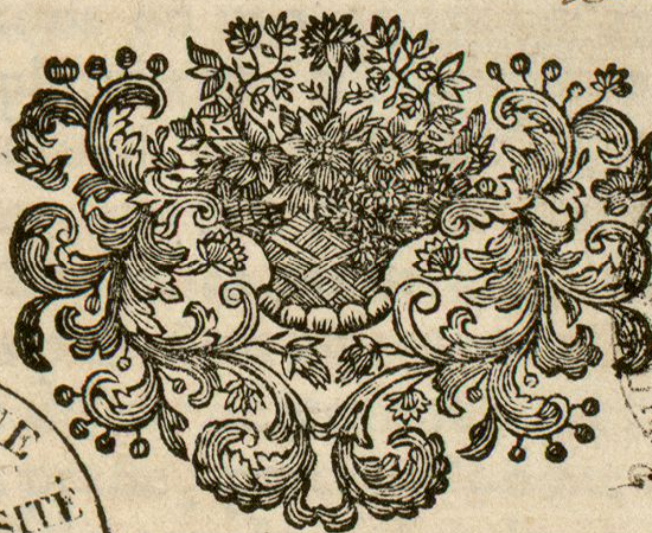
# RECUEIL

DE

# POËSIES

# DIVERSES.

*Colleg. Paris. Societ. Jesu  
ad usum academice*



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE HUMBERT, Libraire.

---

M. DCCXV.



REFCUEID

ED

POESIES

DIVERSES.





# AVIS DU LIBRAIRE.

**J**E ne fais si l'Auteur dont je donne les Poësies au Public me sera fort obligé du soin que j'ay pris d'imprimer ses Oeuvres ; mais la maniere dont on m'a assuré qu'ont été reçûës la plûpart des pieces qui composent ce Recûeil, lorsqu'elles ont couru manuscrites, me fait esperer que le Public ne m'en sçaura pas mauvais gré. Je les ay euës plus d'un an entre les mains, avant que de me déterminer à les mettre sous la presse, parce qu'on me mandoit de Paris, tantôt qu'on les y alloit imprimer, tantôt que la plûpart l'avoient déjà été séparément, & enfin que les copies qui en couroient étoient pleines de fautes ; de sorte que j'avois lieu de craindre que mon Edition ne vînt trop tard, ou qu'elle ne fût fort défectueuse, quand d'ailleurs elle auroit pû  
à avoir



avoir la grace de la nouveauté. Le parti que je pris, dans l'irrésolution où j'étois, fut de consulter un de mes amis de Paris, homme distingué dans la belle littérature, & sur-tout bon connoisseur en fait de Poësie. La réponse qu'il me fit, me détermina entierement à l'impression; & comme je ne connois point l'Auteur, & que je ne suis pas d'ailleurs assez au fait sur ses Poësies pour pouvoir en rendre compte, j'ay crû qu'au défaut d'une Préface que je ne devois pas attendre de lui, je ne pouvois mieux faire que de mettre icy la réponse que mon Ami fit à ma Lettre, & qui instruira aussi-bien le Lecteur que le pourroit faire une Préface dans les formes. La voici.

*A Paris ce      Novembre 1714.*

*J'E m'étonne, Monsieur, que vous balanciez tant à imprimer le Recüeil dont vous me parlez; je puis vous assurer que si M. Estienne avoit la même liberté que vous, il y a long-temps qu'il auroit donné aux Curieux la satisfaction qu'ils lui demandent sur ce point. Il n'est point vrai qu'il imprime ces Poësies, ni même qu'il pense efficacement*



ment à les imprimer ; tant par égard pour l'Auteur, qui ne le souhaite pas, & pour qui il a des ménagemens ; que par les difficultés qu'il y rencontreroit infailliblement, par rapport aux formalitez qu'il y a à observer sur cela en ce pais-cy, & que vous n'avez pas à essuyer chez vous. Ainsi l'apprehension où vous êtes d'être prévenu dans votre Edition ne doit point vous retenir. A l'égard de la grace de la nouveauté, elle l'aura encore toute entiere ; car quoique la plupart des pieces qui entrent dans votre Recueil, & dont vous m'envoyez la liste, ayent été imprimées séparément, ou répandues dans des Mercuriales & autres Livres de cette sorte, ce sont tous morceaux détachés qu'on n'a point vû encore rassemblez en un volume. Il y en a d'ailleurs une partie qui est restée manuscrite ; & il me paroît même par votre liste que vous n'avez pas tout, & que de ce côté-là je suis mieux fourni que vous. Je n'y trouve point, par exemple, la piece du Tapisier, ni l'arrivée du Messager du Mans, piece differente de la premiere, qui de ma connoissance couroit déjà il y a plus de dix ans. Vous avez le Chesne & l'Epine, mais vous n'avez pas la réponse que fit l'Auteur à des



vers qu'on lui avoit envoyez sous le nom de son Chesne ; il vous manque encore une autre piece , & je n'en suis pas surpris , car peu de gens l'ont ; c'est une Epître de l'Auteur à un de ses amis qui lui avoit écrit en vers. Je crois même qu'il m'en échape encore quelque une ; car quelque soin que j'aye pris de ramasser toutes les pieces de cet Auteur , je ne voudrois pas répondre que je les eusse toutes ; mais dans le dessein que vous semblez avoir de les imprimer , ce que vous ferez au plutôt si vous voulez m'en croire , je n'épargneray rien de mon côté pour vous aider à rendre cette Edition la plus complete qu'il se pourra. Ainsi non-seulement je vous enverrai les pieces qui vous manquent ; mais je m'informeray soigneusement de celles qui peuvent me manquer à moy-même , & j'y ajouteray de plus celles du même Auteur qu'il pourra faire de nouveau avant que votre Edition soit achevée.

A l'égard de ce que vous me dites des fautes qui peuvent se trouver dans les copies manuscrites que vous avez entre les mains , & qui s'y trouvent en effet , comme on vous l'a fait remarquer en plus d'un endroit , je n'en suis nullement surpris. C'est le malheur  
de



de toutes ces petites pieces qui courent de main en main, & que chacun est bien-aise d'avoir, d'être étrangement défigurées par les Copistes, à la discretion desquels elles sont livrées. Si j'étois sur les lieux, je vous offrirais mes services pour cela; mais ne pouvant faire mieux, je vous donneray un conseil qui suppléera à ce que je pourrois faire moy-même. Il est impossible que vous n'ayez dans vos cantons quelque homme habile & entendu dans ce qui regarde la Poësie Francoise; engagez-le à examiner votre Recueil. Entre les fautes qu'il peut y trouver il y en a de deux sortes. Les premieres sont des omissions legeres, ou un mot mis pour un autre, un pied ou une syllabe qui manque à un vers; ce sont choses qu'un homme du métier peut aisément rectifier. Les secondes sont quand il y a des lacunes, ou des vers entiers qui manquent, &c. en ce cas, faites marquer ces endroits & les pieces où ils se trouvent; je les rétabliray sur mes copies qui sont exactes, & il faudra que le nombre en soit bien grand, si une feuille de papier ne nous en fait raison.

Je suis si persuadé que vous vous rendrez à mon avis sur l'impression de ce Recueil,



que sans attendre que vous me demandiez mon sentiment sur l'ordre & l'arrangement des pieces qui le composent, je prévins sur cela toutes vos questions. Rien, M. ne vous oblige à les mettre selon le rang d'ancienneté qu'elles peuvent avoir les unes sur les autres, à moins que de deux pieces l'une ne suppose l'autre, comme dans les deux sur le *Messager du Mans* où celle qui roule sur les plaintes contre sa paresse, doit naturellement passer devant celle qui fut faite au sujet de son arrivée; hors delà peu importe au Lecteur de sçavoir laquelle a été faite la première ou la dernière; & quand cela importerait beaucoup, il seroit difficile en general de vous donner des lumieres bien sûres touchant ce point-là. On pourroit partager le *Recueil* en deux, en mettant d'un côté les pieces en vers Marotiques de cinq pieds, & de l'autre les pieces en vers de quatre pieds; car la plupart des vers de l'Auteur se réduisent à ces deux especes, & le peu qu'il y en a d'autres s'ajouteroit à la fin. Vous pouvez encore, & c'est l'arrangement qui me plairoit le plus, mettre d'abord toutes les *Epîtres*; ensuite les pieces qui roulent sur la critique; & en troisième lieu, le reste des pieces



pieces qui n'entreroient point dans cette premiere division, ayant seulement égard à les arranger le plus agréablement qu'il se pourroit par rapport à leur étendue & à leur caractère. Mais à quoy vous ne devez point manquer, c'est de mettre à la tête de tout l'Ouvrage l'Epître à M. Estienne; elle peut tenir lieu de Préface, & ce n'est pas d'ailleurs une des moindres pieces qui soient parties de la plume de l'Auteur. Il la fit il y a environ trois ou quatre ans, à l'occasion d'une Lettre que M. Estienne lui écrivit en Province où il étoit alors, pour le presser de lui permettre d'imprimer ses Poësies. L'Auteur pour toute réponse lui envoya l'Epître dont il s'agit, dans laquelle il développe d'une maniere ingenieuse & enjouée les risques qu'il y a à courre dans l'impression. Cette piece fut mise pour lors dans le Mercure Galant, avec une espece de réponse assez courte, mais fort jolie, de la façon de M. du Fresni qui faisoit le Mercure en ce temps-là.

Au reste, Monsieur, je crois pouvoir vous garantir qu'en imprimant ces Poësies vous ferez plaisir à bien du monde; on les demande depuis long-tems; & quoiqu'une infinité de gens les ayent manuscrites, ces sortes



d'Ouvrages font toujours plus de plaisir quand ils sont imprimez ; & je m'imagine avec quelque raison, que sur ce point-là tout le monde est assez fait comme moy, qui lis plus volontiers la lettre moulée que l'écriture. Si vous perdez quelque chose du côté de la nouveauté, en ce que ces pieces qui doivent composer votre Recueil sont connues pour la plupart, vous regagnerez cela d'ailleurs par la certitude du succès dont vous répond l'empressement avec lequel on recherche les pieces de cet Auteur, & l'estime generale où elles sont depuis long-temps dans le Public, dont le jugement sur ces sortes de choses ne porte gueres à faux. Il y a des Ouvrages dont les beautés, quelque touchantes qu'elles soient, ne le sont pas pour tout le monde ; il faut avoir beaucoup d'esprit & d'intelligence pour être en état de rendre justice entiere à leurs Auteurs, & pour connoître tout le prix de leur travail ; ce sont des beautés qui échappent au commun des Lecteurs, & ils ne les connoissent presque que sur la foy d'autrui. Il n'en est pas de même de ces pieces-cy ; j'ay remarqué qu'elles se trouvoient à la portée de tout le monde, & qu'elles étoient également bien reçues

&



& des connoisseurs & de ceux qui ne le sont pas : aussi est-ce l'effet que produiront toujours des Ouvrages du caractère de ceux-cy, c'est à dire, dont le vrai & le naturel font, pour ainsi dire, le fond & la matiere ; car leur merite ne consiste pas dans une recherche fort curieuse & fort étudiée pour les choses ; rien de plus simple pour l'ordinaire que les sujets que traite l'Auteur ; on sent bien qu'il ne les a pas cherchez, & que c'est le hazard seul qui les lui a fait tomber sous la main pour la plûpart. La même simplicité qui se rencontre dans les sujets, se rencontre encore dans la maniere dont il a coûtume de les traiter ; quand je dis simplicité, je n'entends pas une simplicité sèche & ennemie des agrémens ; il en admet autant qu'aucun autre Poëte, mais il les veut tirez du sujet & proportionnez à la matiere, comme il l'a lui-même expliqué si bien dans son Epître sur la décadence du bon goût, lorsqu'il y dit :

Les ornemens, ainsi que de raison,  
Etoient de mise, & l'on pouvoit sans  
doute

Cueillir des fleurs quand c'étoit la  
saison,

Mais il falloit les trouver sur sa route.

C'est



C'est en effet la regle qu'il suit : mais quelque rigoureuse & quelque gênante qu'elle paroisse , ses ouvrages n'y perdent rien , en ce qu'il sçait si bien choisir sa route , qu'il ne manque jamais d'y trouver des fleurs. Encore ne les prend-il pas à pleines mains ; il a soin de les trier & de les assortir , & il n'en met gueres qu'autant qu'il en faut pour donner du relief à tout le reste.

Mais où il me paroît le plus singulier , c'est dans ce qu'il a sçu tirer des sujets qui paroissent les plus steriles. Telle est la Rhune , par exemple , nom d'un Hermitage situé , à ce qu'il nous apprend , sur la pointe d'une des plus hautes montagnes des Pyrénées. Il s'agissoit précisément de dire quelque chose d'agréable sur l'inclination qu'une Dame de qualité témoignoit avoir pour cette Solitude. Voilà tout le fond du sujet , & sur cela l'Auteur trouve moyen de pousser la piece à près de cinq cens vers , & de promener l'esprit si agréablement , par la nouveauté , la variété , & la beauté des images qu'il presente , qu'on se croit encore à moitié chemin , lorsqu'on est déjà arrivé au terme. Quoy de plus neuf & de mieux touché que le portrait qu'il y fait du monde ! quels coups de pinceau !



*pinceau ! quels contrastes ! & que tout ce qu'il dit prouve bien que cette variété d'évenemens qui se succedent dans le monde, est une espece de charme qui nous fait devorer tout ce qu'il a d'ailleurs de desagréable & de rebutant ; on n'aime le monde ni on ne l'estime, on convient même qu'en quelque situation qu'on soit, on a beaucoup à en souffrir, mais on lui passe tout uniquement, parce qu'il nous amuse ; voilà tout ce qui fait le merite du monde auprès de la plûpart des gens, & je ne sçais si on a jamais rien dit de plus vrai & de plus instructif sur cette matiere. Ce que je dis icy de la Rhune, je pourrois le dire de l'Horoscope, du Chêne & de l'Epine, des Pâtez, des De profundis & de plus des trois quarts des pieces de votre Recueil, & en particulier des deux du Messager du Mans. Je ne crois pas que ce soient celles dont l'Auteur fasse le plus de cas, & elles sont peut-être des moindres pour la regularité de la versification : mais il y a tant de fécondité pour l'invention, tant de variété pour les chûtes, & des saillies d'imagination si neuves & en même temps si naturelles, que je ne suis pas surpris qu'elles ayent été aussi applaudies qu'elles l'ont été, même*



même par des gens d'un goût fort délicat.

L'Auteur nous donne une idée bien sensible de la délicatesse & de la justesse du sien dans celles de ses pieces qui roulent sur la critique, & que je vous conseille de mettre ensemble ; telles sont la Valise de l'Auteur, l'Épître sur la décadence du bon goût, son Apologie, le Grand Prevôt du Parnasse. Dans la premiere il fait la critique des principaux Poètes Latins, mais une critique tres-sensée & tres-instructive : elle me paroît sur-tout fort propre à ramener beaucoup de jeunes gens qui se laissent trop surprendre au brillant d'Ovide, & je ne trouve rien de plus judicieux que les deux vers par lesquels l'Auteur termine le parallele qu'il fait d'Ovide & d'Horace :

J'étois pour Ovide à quinze ans,

Mais je suis pour Horace à trente.

Ce n'est en effet qu'après que l'esprit a mûri qu'on donne à ce dernier la préférence sur l'autre, qui a ordinairement nos premieres inclinations. Dans la jeunesse on a trop peu d'expérience pour goûter beaucoup un Auteur dont toutes les reflexions sont le fruit d'un jugement mur qu'un long usage a formé ; au lieu que la vivacité, & si je l'ose dire, la volubi-



*volubilité d'Ovide, souvent trop jeune dans ses pensées, entraîne aisément des gens qui se retrouvent eux-mêmes dans son caractère. Mais à mesure que la raison prend le dessus sur l'imagination, Ovide déchoit & Horace s'accrédite. Je ne m'étendray point davantage ni sur cette piece ni sur les autres pieces critiques du même Auteur, mais je vous diray en general qu'elles me paroissent tres-propres à former ce goût sain & délicat qu'on aime dans les Ouvrages.*

*J'oubliois à vous dire, Monsieur, qu'une des choses qui fera le plus de plaisir dans l'édition de votre Recueil, est le nombre de pieces en vers Marotiques qui s'y trouve, & qui en fait près de la moitié. C'est une espece de Poësie qui est fort à la mode aujourd'huy, quoiqu'on ne convienne pas generalement de ce qui doit faire & de ce qui fait réellement son veritable caractère. Marot étoit un Poëte qui pensoit naïvement, & qui écrivoit d'une maniere tres-naturelle; mais il vivoit dans un temps où l'on ne parloit pas aussi bien qu'on parle aujourd'huy. Son langage, quoique fort poli pour le regne de François Premier, ne l'est plus pour le nôtre, la langue a vieilli; mais malgré ce*  
desa-



desavantage, Marot non seulement s'est conservé à la faveur du vrai & du naturel qui regnent dans ses Poësies, mais il a fait en quelque sorte la fortune de beaucoup de vieux mots qu'on emprunte volontiers de lui; & il les a si bien mis en honneur, que loin de les éviter, on les recherche, & qu'on les emploie même à titre d'agrémens. Il y a pourtant des ménagemens à garder sur cela, & je crois qu'on ne doit user de cette espece de licence qu'avec quelque réserve. Ce qu'il y a de vrai, c'est que comme il est bien plus aisé de l'imiter dans ce qui regarde le langage, que dans la finesse & la naïveté des pensées, bien des gens ont plus donné dans le premier que dans le second. Pour l'Auteur de votre Recueil il paroît se borner à imiter Marot dans ce qui regarde le tour & l'ordonnance de ses pieces, & la simplicité naïve de ses pensées, & il est d'ailleurs fort réservé à l'imiter dans le langage. Je ne vous dissimuleray point que le parti qu'il a pris est fort de mon goût, & que si je voulois écrire dans le stile de Marot, je suivrois le même plan. Car il me paroît que pour imiter ce Poëte, il faut écrire comme il auroit écrit s'il eût vécu dans ces derniers temps.



*temps. Il n'est pas bien de mettre le Lecteur dans la nécessité de consulter les anciens Dictionnaires François pour entendre ce qu'on lui dit : ceux qui croient être Marotiques en employant des termes surannez & aujourd'hui inintelligibles, se trompent selon moy, & je leur dirois volontiers ce qu'Armande dit à sa sœur dans les Femmes Sçavantes de Moliere au sujet de leur mere :*

*Et ce n'est point du tout la prendre pour modele,*

*Ma sœur, que de touffer & de cracher comme elle.*

*Ce n'est point non plus prendre pour modele Marot, que d'affecter des termes vieillis qu'il a employez dans son temps, parce qu'ils avoient cours alors, mais qu'il se donneroit bien de garde d'employer aujourd'hui que l'usage les a en quelque sorte dégradéz. L'Auteur de votre Recueil a bien marqué dans son Apologie à quoy il s'en tenoit sur cela, lorsqu'il dit en parlant de cet ancien Poëte François :*

*Et si j'en ay quelque chose herité,*

*C'est un vernis de sa naïveté.*

*Entre celles de ces pieces qui n'ont jamais été imprimées, la nouvelle Eve est une des meilleures,*



meilleures , & qui suffiroit seule pour faire rechercher votre Edition ; car cette piece est bien plus rare que les autres , & je ne sçais comment vous avez pû l'avoir. L'Auteur y fait voir , aussi-bien que dans l'Epître sur les pâtez & dans la piece adressée à M. le Dauphin au sujet de son aventure avec le petit de Brancas , que l'art de narrer n'est pas un de ses moindres talens. Il paroît n'être pas moins entendu à donner une loüange fine & délicate. Celles qu'il fait entrer dans ses vers sont presque toujours indirectes , & se rencontrent si naturellement sur son chemin , que quelque peine que notre malignité naturelle nous fasse trouver à entendre louer autrui , on lui pardonne aisément celles qui lui échapent ; je dis qui lui échapent , parce qu'il les place si à propos & avec tant d'art , qu'elles semblent véritablement lui échaper.

Mais je ne m'apperçois pas que le goût que je me sens pour cet Auteur , & l'envie que j'ay que vous imprimiez le Recüeil que vous avez de ses pieces , me fait allonger ma Lettre plus que je ne le voulois. Ainsi sans entrer sur cela dans un plus grand détail , je vais finir en vous faisant le caractère de ses Ouvrages , du moins tel que je l'ay conçu.

Je



Je vous diray donc que les pensées en sont justes & vraies, communes pour le fonds, mais toujours exposées sous des jours qui leur donnent un air de nouveauté & quelque chose de piquant; jusques-là que les proverbes les moins relevés y sont mis en œuvre, & enchassés si agréablement, que loin de choquer, ils y font une beauté. Ce que j'aime encore dans ces pièces, c'est que l'Auteur y parle toujours raison, & que ce qu'il dit dans ses vers est si sensé, & même si moral, que quand ce seroit de la prose, l'esprit ne laisseroit pas d'être content; j'appuye d'autant plus volontiers sur ce point, qu'il me paroît que plusieurs de nos Poètes pechent par cet endroit, & que quand on vient à examiner le fond de leurs pièces, & à les dépouiller des ornemens que la cadence, la rime & la magnificence des termes leur prêtent, elles ne peuvent presque plus se soutenir. Celles cy au contraire ayant tout ce qu'il faut pour se soutenir d'elles-mêmes, sont d'ailleurs embellies par une versification aisée, naturelle, coulante, accommodée au sujet, & par une fécondité, une recherche, une délicatesse, une netteté d'expression, & si j'ose le dire, une légereté de pinceau qui plaît infiniment.

¶ Mais



Mais ce qui fait le principal agrément des Ouvrages de cet Auteur, c'est l'enjouement qui y domine, & personne de ce côté-là n'a mieux profité de la leçon qu'a donné feu M. Despreaux dans son Art Poétique, quand il a dit :

Imitez de Marot l'élegant badinage.

Il l'imite effectivement dans ses vers, mais avec une noblesse & une dignité qu'il sçait répandre jusques sur les choses qui en paroissent le moins susceptibles, & en même temps avec une discretion, une réserve & une retenue qu'on ne sçauroit assez estimer. Aussi puis-je vous dire par avance, qu'un des endroits qui fera le plus rechercher ces pieces, est l'agrément innocent qui y regne ; c'est en effet un des genres de Poësie qui nous manque le plus. La plupart des Poësies enjouées que nous avons sont pour l'ordinaire si licentieuses, qu'il y a toujours beaucoup de danger à les lire, & on aime mieux se priver du plaisir qu'elles pourroient faire, que de s'exposer à en courir les risques ; c'est ce qu'on n'aura point à craindre dans celles-cy, qui d'ailleurs sont pleines d'un enjouement infini, & fort capables de plaire aux honnêtes gens. Je finiray par-là, Monsieur, en vous assurant



*rant que quelque longue que soit ma Lettre, je ne regretteray pas le temps qu'elle m'a coûté, si vous vous déterminez, comme je l'espère, à l'Edition que je vous conseille, & à laquelle je voudrois pouvoir vous forcer.*

Voilà ce que m'écrivit l'Ami dont j'ay parlé, & ce qui me détermina à l'impression de ce Recueil. Je souhaite, pour le succès de cette Edition, que le Public soit aussi favorablement prévenu que lui en faveur des pieces que je lui donne. Quoique je n'ignore pas qui en est l'Auteur; mon Ami ayant affecté de ne le point nommer dans la longue Lettre qu'il m'a écrite sur ses Ouvrages, j'ay crû que je lui devois le même égard; s'il me veut du mal de n'avoir pas pris pour moy ce qu'il dit à M. Estienne dans la piece qui a pour refrain :

*Monsieur Estienne, hé ! ne m'imprimez pas, il me sçaura gré du moins de l'attention que j'ay eüe à ne le point désigner, & à ne le faire paroître qu'incognito.*

J'aurois voulu pouvoir mettre l'Extrait Latin qui suit, aussi-bien que sa tra-



duction, devant la piece de la nouvelle Eve; mais l'impression étoit déjà finie lorsque j'ay reçu ce morceau. J'avois demandé à mon Ami de Paris, si la citation qui étoit à la tête de la nouvelle Eve, étoit supposée & faite à plaisir, ou si elle avoit effectivement quelque chose de réel. Il avoit oublié à me répondre sur cet article, ou peut-être avoit-il différé à le faire, jusqu'à ce qu'il eût pû s'en éclaircir. Plusieurs mois après, & lorsque je n'y pensois plus, cet Ami m'envoya l'Extrait suivant, avec la traduction qui y est jointe; en me marquant, que je ferois bien d'inserer l'une & l'autre dans mon Recüeil, pour desabuser plusieurs personnes qui croyoient que la piece étoit toute de l'invention de l'Auteur. J'ay suivi son conseil, & je l'ay ajoutée icy.



## EX ILLUSTRUM

*Miraculorum & Historiarum memorabilium Libris Cæsarii Heisterbachensis, Ordinis Cisterciensis.*

## Capite 76. Libri IV.

**H**ENRICUS DE VUIDA miles fuit dives valde, habebat autem uxorem nobilem ac dilectam. Die quadam dum sermo inter eos haberetur de culpa Evæ, cœpit illa, ut mos est mulieribus, eidem maledicere, & de inconstantia judicare animi, eo quod pro modico pomo, gulæ suæ satisfaciens, tantis pœnis ac miseriis omne genus humanum subdidisset. Cui maritus respondit: Noli illam judicare, tu fortasse in tali tentatione fecisses simile. Ego volo tibi aliquid præcipere, quod minus est, & propter amorem meum minimè poteris custodire illud. Respondente illa: Quod est mandatum? Subjunxit miles: Ut die illà quà balneata fueris, paludem curiæ nostræ nudis pedibus non ingrediaris: aliis diebus, si libet, intres. Erat enim aqua putens, & fimsa,



ex totius curiæ sordibus collecta. Illa subri-  
dente, & præcepti transgressionem abhorres-  
cente, subjunxit Henricus: Volo ut pœnam  
addamus, si tu obediens fueris, quadra-  
ginta marchas à me recipias; sin autem, to-  
tidem mihi solvas: & bene placuit ei: Ille  
verò, ipsa ignorante, secretos custodes palu-  
di adhibuit. Mira res! Ab illà horà Ma-  
trona tam honesta & verecunda nunquam  
per curiam transire poterat, nisi ad prædic-  
tam paludem respiceret, & quoties balnea-  
batur, toties de eadem palude tentabatur.  
Die quàdam exiens de balneo, dixit pedif-  
sequæ suæ: Nisi ingressa fuero paludem il-  
lam, moriar; statimque succingens se cum  
circumspexisset, & neminem videre putaret,  
comitante ancillà, aquam illam foetidam  
usque ad genua intravit, & huc illucque  
deambulando bene concupiscentiæ suæ satisfacit.  
Quod statim nuntiatum est marito ejus.  
Ille gaudens, mox eam vidit, & ait: Quid  
est Domina: fuistisne hodie balneata? Res-  
pondente illa: Fui, adjecit: in dolio, vel in  
palude? Ad quod verbum confusa tacuit,  
sciens eum suum excessum non latere. Tunc  
ille: Ubi est, Domina mea, constantia vestra,  
obedientia vestra, jactantia vestra? Evà  
vilius



*vilius tentata fuistis, tepidius restitistis, turpius cecidistis. Reddite ergo quod debetis. Et cum non haberet illa quod solveret, omnia vestimenta ejus pretiosa tulit, & per diversas personas distribuit, sinens eam per aliquod tempus bene torqueri.*

## T R A D U C T I O N.

UN Gentilhomme fort riche nommé HENRY DE VIDA, avoit épousé une femme de condition, qu'il chérissoit extrêmement. Il arriva qu'un jour comme ils s'entretenoient ensemble, le discours tomba sur la chute d'Eve. La Dame, selon l'ordinaire des femmes, se mit à donner mille maledictions à Eve, & à blâmer son imprudence & sa sottise, d'avoir à l'appetit d'une chetive pomme réduit le genre humain à la servitude pénible où il se trouvoit. Mon Dieu! ne la blâmez pas si fort, lui dit le mary; vous en auriez fait autant à sa place. Je veux, ajouta-t-il, vous faire une défense, & même en matiere bien moins sujette à tentation, & je suis sûr que quelque consideration & quelque amour que vous ayez pour moy, vous ne laisserez

ẽ iiij pas



pas de passer par dessus. Voyons donc, dit-elle dequoy il s'agit. Tout ce que j'exige de vous, dit le Gentilhomme, c'est que les jours que vous vous ferez baignée, vous vous absteniez au sortir du bain d'aller tremper vos pieds nus dans notre mare ; pour les autres jours que vous n'aurez pas pris le bain, permis à vous d'en user comme il vous plaira. Or il faut sçavoir qu'il y avoit, attenant de l'endroit où elle prenoit le bain, une espece de mare, ou pour mieux dire, un borbier qui étoit comme l'égoût de toutes les ordures de la basse-cour. La défense parut d'autant plus plaisante à la Dame, que l'idée seule de tremper ses pieds dans une eau si sale & si infecte lui soulevoit le cœur. Le mary la voyant rire à sa proposition, lui dit : Ce n'est pas tout, il faut convenir d'une amende. Je m'engage à vous payer quarante marcs d'argent, si vous observez ma défense ; mais vous me les payerez réciproquement, si vous la transgressez. Elle en tomba d'accord, & le mary à son inscû apposta des gens pour observer ce qui se passeroit à cet égard. Chose étrange !



ge ! depuis la gageure faite , cette Dame si bien née & si sage ne pouvoit plus traverser la cour sans jeter en passant quelque œillade à la dérobée sur la mare ; & toutes les fois qu'elle sortoit du bain , il lui prenoit une demangeaison violente de s'y aller rafraîchir. Enfin un jour ne pouvant plus y résister , elle dit à sa femme de chambre : Non , je n'y tiens plus , & si je n'entre dans la mare , il faut que j'en meure. En disant cela elle retrouffe ses jupes , & après avoir regardé tout à l'entour si on ne l'observoit point , lorsqu'elle crût n'être vûë de personne , elle entra dans la mare jusqu'aux genoux avec sa femme de chambre , & y patroüillant de côté & d'autre , elle satisfit pleinement son envie. Le mary le scût aussi-tôt , & ravi du succès de son épreuve , il vint où étoit sa femme , & lui dit en l'abordant : Eh bien , Madame , avez-vous pris le bain aujourd'huy ? Oüy , répondit-elle : Dans la mare , ajouta-t-il , ou dans la cuve ? Elle rougit à ces mots , voyant bien que son mary étoit instruit. Oh , oh ! reprit-il , & qu'est donc devenuë



nuë votre résolution, votre complaisance pour moi, & cet empire sur vous-même dont vous vous vantiez si fort? Mise à une épreuve moins capable de tenter que ne le fut la pomme d'Eve, vous résistez plus foiblement, & succombez plus grossièrement? Allons il faut payer, puisque vous avez perdu. La Dame n'ayant pas de quoy satisfaire, le mary saisit la garde-robe, & partageant ses beaux habits à différentes personnes, la laissa pendant quelque temps dans l'inquiétude & dans la peine, pour lui faire expier sa faute.

---

Comme j'étois aux dernières feuilles de mon Edition, je reçûs la Lettre suivante de la même personne qui m'avoit écrit les précédentes. Je fus d'abord alarmé de la nouvelle qu'elle me mandoit du nouveau Recüeil de Poësies qui commençoit à paroître, & où l'on avoit fait entrer quelques-unes de celles qui composent ce volume-cy; mais l'exposé qu'il me faisoit en même temps de la manière dont on les avoit défigurées, me rassura tout à fait: de sorte que cet incident, à quoy je ne m'attendois pas, loin  
de



de me faire regretter les avances que j'avois faites, ne servit qu'à m'animer davantage à achever au plutôt mon impression. Car je crus être en droit de conclure deux choses de tout ce qu'on m'écrivoit; la premiere, que puisqu'on avoit fait entrer dans le nouveau Recüeil une partie des pieces qui composent celui-cy, il falloit qu'elles fussent autant en réputation que mon Ami me l'avoit mandé; & qu'ainsi je ne risquois rien en les donnant au Public. La seconde, qu'étant défigurées au point qu'on me marquoit qu'elles l'étoient dans ce nouveau Recüeil, mon Edition où on les trouveroit & plus completes & plus correctes, viendrait encore à temps & n'en souffriroit en rien; c'est ce que me donna lieu de juger la Lettre dont je parle, & que je rapporte icy pour la satisfaction du Lecteur, qu'elle mettra mieux au fait que tout ce que je pourrois dire.

*A Paris ce 13. de May 1715.*

**J**E vais vous allarmer, Monsieur, par la nouvelle que j'ay à vous apprendre, & que je suis bien-aise pourtant d'être le premier à  
vous



*vous mander. Il paroît icy depuis trois jours un nouveau Recüeil de Poësies imprimé à la Haye, ou scy disant tel, sous le titre de Nouveau choix de Pieces de Poësie, chez Henry Van Bulderen, &c. en deux volumes in-12. mais deux volumes pourtant qu'on pourroit absolument mettre en un, qui ne feroit gueres que 500 pages. Vous me direz: en quoy cela m'interesse-t-il? Donnez-vous un peu de patience & je vais vous l'apprendre. C'est que dans ce Nouveau choix on a fait entrer plusieurs des pieces qui doivent composer votre Recüeil, & qu'ainsi vous êtes prévenu du moins en partie; & pour ne vous rien dissimuler, j'ajouteray que le tout va bien à un tiers des pieces que vous avez. Je m'attends que vous allez bien gronder contre moy de vous avoir engagé à cette impression; & moy je gronderay contre vous d'avoir tant tardé à executer ce que je vous conseilloy, & d'avoir donné à d'autres le loisir de vous prévenir. Si vous aviez fait la chose dès l'année passée, comme je vous en pressois, vous vous seriez épargné ce chagrin; mais cependant comme il y a remède à tout, fors à la mort, ne vous desesperez pas pour cet accident, qui au bout du compte*



ne se trouve pas aussi fâcheux pour vous, que vous l'aurez crû d'abord; car je suis bien-aise de vous rassurer un peu après vous avoir effrayé. Il est bien vrai qu'on a inséré dans ce Nouveau choix plusieurs des pieces que vous imprimez; mais soit qu'on ait eu de mauvaises copies, soit que l'Auteur du Recüeil ait jugé à propos de faire de son chef des changemens & des retranchemens dans ces pieces, soit tous les deux ensemble; je les ay trouvées tellement altérées, estropiées & défigurées dans ce Recüeil, que je ne les y ay point reconnues, & que l'Auteur lui-même aura de la peine à s'y reconnoître. Premièrement, il n'y en a point où il ne se trouve un tres-grand nombre de fautes, je ne dis pas de ces fautes d'impression auxquelles un Lecteur intelligent peut suppléer par lui-même; mais de celles qui font tort au sens, & qui rendent inintelligible l'endroit où elles se rencontrent, comme il arrive sur-tout quand un vers entier est oublié. Je ne vous en apporte qu'un exemple pour vous rendre la chose plus sensible, & cet exemple sera tiré de l'Horoscope, la premiere des pieces qu'on a mises dans le Nouveau choix page 103. Voici quatre vers de la page 108.

Le



Le sage instinct qui les éclaire  
Est plus sûr sans comparaison  
Que la raison qui le fait taire  
D'avancer toujours la saison.

*Expliquez-moy, je vous prie, ce que signifient ces deux derniers vers ; on n'y entend rien, & cela parce qu'on a sauté un vers qui étoit entre ces deux, & que je trouve dans ma copie imprimée chez Estienne, où il y a,*

Que la raison qui le fait taire,  
Et dont on se fait une affaire  
D'avancer toujours la saison.

*Je ne vous cite que cet exemple, parceque c'est le premier qui se rencontre ; mais je vous suis garant qu'il n'y a aucune de ces pieces où il n'y ait plusieurs fautes de cette force. J'y trouve encore quelque chose de pire, c'est la liberté qu'on s'est donné de changer & d'alterer plusieurs endroits de ces pieces, & de supprimer des quatre, huit & douze vers de suite, & même plus quand on l'a jugé à propos, & tout cela si mechaniquement, que quand l'Auteur du Nouveau choix ne m'apprendroit pas dans sa Preface qu'il n'est point Poëte ; la maniere dont il s'y prend pour couper une periode de vers, sans autre attention qu'à*



qu'à faire quadrer régulièrement les rimes, suffiroit seule pour me convaincre qu'il n'a pas l'oreille bien délicate en fait de Poësie, & qu'il n'en connoît pas assez l'harmonie. Je ne sais pas si ces retranchemens seront du goût de l'Auteur, mais je vous avouë qu'ils ne sont point du tout du mien, & je ne conçois pas surquoy fondé un faiseur de Recueil s'attribuë le droit de changer & de supprimer dans les pieces d'autrui ; permis à lui de ne les pas employer, mais dès qu'il les emploie, il doit nous les donner telles que l'Auteur les a faites. Dira-t-il que ces retranchemens ne sont que du bien aux endroits où on les a faits ? du moins faut-il qu'il le pense de la sorte ; quand cela seroit, chacun est maître de son bien, & peut se rendre ridicule à ses risques : mais je crois que sur cela le Public s'en fierait autant à l'Auteur des pieces mêmes, qu'à celui qui s'est avisé de les reformer. Il est permis à tout Lecteur de blâmer dans un Ouvrage ce qui lui déplaît ; mais d'y retrancher à son gré, d'y faire des alterations & des changemens, & par-là de gâter, d'estropier, de défigurer, & de dégrader en quelque sorte des pieces, comme on l'a fait icy, c'est ce qui est contre toute bonne police littéraire ;



xxxij AVIS DU LIBRAIRE.

raire ; & c'est en quelque sorte faire de la fausse monnoye sur le Parnasse. De tout cela, Monsieur, je tire une conséquence certaine ; c'est que votre Recueil sera tout aussi neuf & aussi recherché que si aucune des pieces qu'il contient ne se trouvoit dans le Nouveau choix. Vous n'êtes point encore prévenu ; mais expediez promptement votre Edition, de crainte que d'autres ne vous préviennent, & ne le fassent à meilleur titre. On m'apporta hier des Intermedes mis en musique par Campra, & qu'on dit être du même Auteur ; je vous les envoie pour en faire tel usage que vous jugerez à propos.

Je viens de lire dans la seconde partie du Nouveau choix p. 172. une Lettre en vers à Madame la Presidente de C\*\*, qui est une de celles qui entrent dans votre Recueil, & qui est de 120. vers. On en a retranché dans le Nouveau choix plus de 40. c'est à dire, plus du tiers. Jugez par-là des autres. Je suis, &c.



EPITRE I.





# EPITRE I.

A

MONSIEUR ESTIENNE

Libraire de Paris,

*Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui per-  
mettre d'imprimer ses Poësies.*



MONSIEUR Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.  
Au nom de Dieu quartier, Monsieur Estienne.  
Jamais en rien, vous le sçavez, hélas !

Ne vous fis tort, au moins qu'il me souviene,  
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,  
Gardez-vous bien que rancune vous tienne ;  
Les rancuniers sont mal menez là bas ;  
Si ne voulez que tel mal vous avienne,  
Pardonnez moi d'une ame bien Chrétienne ;  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

A



Je sçai, qu'en l'art de bien mouler un livre ;  
Vous égalez ces Estiennes fameux  
Que vous comptez au rang de vos ayeux ,  
Et qui dans vous commençant à revivre ,  
Nous font trouver dans un de leurs neveux  
Ce que leur siècle a tant loué dans eux ;  
Mais quand bien même , en dépit de la Parque ;  
Pour m'imprimer , revenant sur leurs pas ,  
Ils se pourroient échaper de la barque ,  
Où tous mortels vont après leur trépas ,  
Fût-ce Robert , ou fût-ce Charles Estienne ,  
Je lui dirois toujours la même antienne ,  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin misantrope  
Me fasse ici le prendre sur ce ton ,  
J'aime la gloire en enfant d'Helicon ;  
Mais tel souvent après elle galope ,  
Dont le Pegase à chaque moment chope ,  
Et qu'elle fuit , comme on fuit un larron ;  
Je la connois , j'ai fait son horoscope ,  
Quand on dit oui , la quinteuse dit non.  
Or s'il vous plaît en pareil accessoire  
Irois-je faire un procès à la gloire ?  
Procès sur quoi ? D'ailleurs, c'est un grand cas  
Si par procès la Dame s'apprivoise ;



Mais faisons mieux, & pour éviter noise,  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Vous me direz : Cela vous plaît à dire,  
Je sçai le cas qu'on fait de vos écrits,  
Les ai souvent ouï priser & lire,  
Par maints quidams, soi disant beaux esprits ;  
La presse est grande à les faire décrire,  
Or mieux vaudroient moulez que manuscrits.  
Graces vous rends de vôtre courtoisie ;  
Car c'est de vous que part le compliment,  
Honteux serois de mentir si crûment  
A mon profit, de vous c'est Ambrosie  
Que je savoure assez bénignement,  
Mais que mes vers soient bonne marchandise,  
Comme prêchez, ou de mauvais alloi,  
Comme entre nous me le paroît à moi ;  
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise,  
Ne laisserois de vous dire tout bas,  
Pour des raisons que trouverez de mise,  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Quelque parfait que puisse être un ouvrage,  
En l'imprimant on lui fait mauvais tour ;  
Presque toujourns il en reçoit dommage,  
Maint en ai vû se hâler au grand jour ;  
Sur quoi souvent à par moi je recole :



Petit écrit donné sous le manteau ,  
Qu'on se dérobe , & qui vient par bricole ,  
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau ,  
Fût-il mauvais , nous paroît toujours beau ,  
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole ;  
Qu'il cesse d'être & secret & nouveau ,  
On n'en voudra déboursfer une obole.  
J'ai ce sonnet , mon voisin ne l'a pas ,  
Voilà par où le sonnet m'a sçu plaire ,  
Ce point de vûë en fait le grand appas ;  
Est-il public , n'en fait-on plus mystere ?  
Il perd son sel dès-lors , & tombe à bas.  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Vers manuscrits souffrent des négligences  
Qu'à vers moulez on ne pardonne pas ,  
Dans les premiers on les nomme licences ,  
Là tout s'excuse & se passe au gros fas ;  
Dans les seconds la moindre tache est crime  
Point de quartier de la part d'un Lecteur ,  
Qui sur le tour , la cadence & la rime ,  
Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur.  
Tant que mes vers sous la simple écriture  
N'étant moulez , ni reliez en veau ,  
Dans les réduits iront *incognito* ,  
Pour eux ne crains de fâcheuse aventure ;



La pitié seule , en dépit des malins ,  
Garantira ces pauvres orphelins ,  
De coups de bec : mais sur vôtre boutique  
Si me mettiez jamais en rang d'oignon ,  
Point ne seroit de petit compagnon ,  
Point de grimault qui ne me fît la nique ,  
Tels en sçavez qu'on a mis en beaux draps.  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas ,

Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage ,  
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui ;  
Gens du métier , à qui tout fait ombrage ,  
Et toujours prêts à donner sur autrui ,  
Pour l'accabler l'attendent au passage.  
Nouvel Auteur qui se met sur les rangs ,  
A son debut doit compter , s'il est sage ,  
De bien payer à ces petits Tyrans  
Sa bien-venue & son apprentissage ;  
Pour les lauriers , & la gloire & l'encens ,  
Qu'aux siens Phoebus assigne pour tout gage ;  
Qu'il ne prétende être admis à partage ,  
Leur part en souffre , & c'est , selon leur sens ,  
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.  
Sur ce pied-là que de gens sur les bras !  
Leur tenir tête , & montrer si bon visage ,  
Seroit le mieux si j'avois du courage ;



Mais il me manque , & je crains les combats.  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Je le vois bien , contre toute aventure  
L'espoir flateur du débit vous rassure ;  
Car encor bien que soyez gracieux ,  
Point ne croirai , soit dit sans vous déplaire ,  
Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux ,  
Si le faisiez , ne seriez bon Libraire.  
Mais s'il avient , comme tout se peut faire ,  
Que mes écrits , par un triste destin ,  
Triste pour sûr , mais assez ordinaire ,  
De la boutique aillent au magasin ,  
Et que de là moisiss dans la poussière ,  
Ils soient enfin livrez à la beurrière ,  
Et tout en bloc vendus pour un douzain ;  
Qu'en diriez-vous ? Ce seroit bien le pire ,  
Vous en seriez pour nombre de ducats ;  
Et quant à moi , je n'en ferois que rire ,  
En vous disant , avois je tort de dire ,  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Mais supposons , contre toute apparence ,  
Que lescits vers , puisqu'ainsi vous le plaît ,  
Par la faveur d'une heureuse influence ,  
Seront prizez & vendus , qui plus est ;  
Je ne dis pas que ne soit quelque chose ,



Force Ecrivains s'en contenteroient bien,  
Et puis de gloire une petite dose  
Chez les Rimeurs ne gâta jamais rien :  
Mais croyez-vous quoique l'ouvrage plaise,  
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à disputer,  
Et que l'Auteur en soit plus à son aise ?  
J'ai vû , pour moi , bien des gens en douter ;  
Maints en connois qu'on a menez bien roide ,  
Et comme on dit , plus vite que le pas ;  
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide ,  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Pour ces raisons , & pour bien d'autres causes,  
Que sur ce point je pourrois alleguer ,  
Mes petits vers resteront lettres closes ,  
Et vous plaira ne les point divulguer.  
De mon vivant ne veux les voir paroître ;  
Quand serai mort , alors serez le maître ;  
Si demandez quand sera , vous dirai ,  
Que ce sera le plus tard que pourrai ;  
Vous convient donc un peu de tems attendre ,  
Et vous prendrez , je vois , le tout en gré ,  
Ne voudriez que je m'allasse pendre  
Pour abréger ; au moins rien n'en ferai ;  
Si le comptiez , compteriez sans vôtre hôte ,  
Mais moi défunt , je suis à vous sans faute ,



Prenez mes vers, faites en vos choux gras,  
 Force sera de souffrir ce martyre,  
 Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,  
 Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

---

# ÉPÎTRE II<sup>A</sup>

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSIEUR

## LE DUC DU MAINE,

*Sur un présent de vingt-deux pâtés qu'il avoit envoyé aux  
 Jesuites qui sont chargez du Journal de Trevoux.*

**P**LEINS de vos dons, comblez de vos bienfaits,  
 PRINCE, en bonté, des Princes le modele,  
 Encor faut-il en Vers, bons ou mauvais,  
 D'un compliment faire aujourd'hui les frais  
 Et vous en dire au moins quelque nouvelle.  
 D'autres défauts on nous reproche assez,  
 Comme il appert par maints & maints volumes  
 Faits en ce tems, & faits aux tems passez,  
 Que gens de bien ont chez eux ramassez ;  
 Mais pour ingrats jamais nous ne le fûmes ;  
 Surtout sçavons comme l'on doit priser

Tout



Tout don qui part d'une Auguste Personne ;  
Et qu'on ne peut assez préconiser  
Et le present , & celui qui le donne.  
En cas pareil nous faisons tous effort.  
Pour Vous , GRAND PRINCE , on n'en sçauroit trop  
faire ;

Mais pour tel œuvre il faudroit un Homere ;  
Moi qui de reins ne me sens assez fort ,  
Bien mieux ferai de venir à l'histoire  
De vos Pâtez. Ils vinrent à bon port ,  
Tous vingt & deux , si j'ai bonne mémoire ,  
Pas un ne fut perdu dans le Charroi ;  
Malgré la crotte , & la pluye , & l'orage ,  
Tout arriva sans déchet ni dommage ,  
Tant prudemment fut conduit le Convoi.

O R quand il vint terminer sa carriere  
Dans le College à qui LOUIS LE GRAND,  
Roi des François , & vôtre Auguste Pere ,  
Donna son Nom par grace singuliere ,  
Dieu sçait s'il fit du fracas en entrant.  
Parut alors le docte Abbé Boissiere ,  
Qui minuant quelque beau compliment ,  
Beau pour le sûr , car d'autres n'en sçait faire ;  
En Conducteur s'avança gravement.  
A son aspect nous crûmes bonnement



Qu'en qualité de Bibliothecaire  
De VÔTRE ALTESSE, il venoit de sa part  
Nous apporter Livres plein un brancart,  
Ou Manuscrits de Note non vulgaire :  
Vous eussiez vû nos Sçavans accourir ;  
Et tous voulant s'éclaircir de la chose,  
Du Conducteur à l'envi s'enquerir,  
Si c'étoit Grec, ou Latin, Vers, ou Prose ?  
De quel volume ? Et comme entre Sçavans,  
Sur tout cela les goûts sont différents ;  
Tel pour l'Hébreu, tel pour le Grec opine.  
On s'échauffoit, & l'on disputoit fort,  
Quand le Convoi tirant vers la Cuisine,  
Mit sur ce point tous nos Sçavans d'accord.

V E R S eux alors le docte Abbé s'avance,  
Et d'un ton haut dit : Peres Reverends,  
Point de débat, vous serez tous contens,  
Chacun de vous peut selon sa science  
Sur Livres tels exercer ses talens.  
Tous sont complets, & de bonne nature,  
*In folio*, reliez à profit,  
Dorez sur tranche, & sur la couverture,  
Mieux n'auroit fait Boyer \* sans contredit.  
Point n'y verrez Livres de contrebande,

\* *Fameux Relieur.*



N'en ayez peur ; mais beaux & bons Journaux ,  
Non de Leipfic , Angleterre ou Hollande ,  
Mais Journaux tels que l'on les fait à Seaux.  
Pour en juger doctement , SON ALTESSE  
Aux Ecrivains de Trevoux les adresse ;  
Feüilletez-les & direz avec nous ,  
Qu'ils sont parfaits , & que dans leur espee  
Ils valent bien ceux qu'on fait à Trevoux.

QUAND l'Orateur eut exercé sa langue ,  
En tels propos de chacun fort goûtez ,  
On lui donna pour prix de sa harangue ,  
Un des Journaux qu'il avoit apportez ;  
A Tourneli , grand Docteur de Sorbonne ,  
Qui de Trevoux revise les Ecrits ,  
Fut envoyé par discrete personne  
Pareil Volume , & l'un des mieux fournis ;  
Afin qu'il pût en dire son avis.

DE yingt & deux en bonne arithmetique ,  
Qui deux retranche , il n'en reste que vingt ,  
C'étoit encor pour nous de la pratique ,  
Pour partager le travail , il convint  
Chercher secours. D'abord au Grand la Chaize  
D'avis commun il en fut dépêché  
Deux des plus beaux , pour les lire à son aise ;  
Bien que d'affaire il soit moult empêché.



Point ne doutez qu'en homme prude & sage,  
Il n'ait trouvé du tems pour cet Ouvrage.  
Il suffisoit, P R I N C E, qu'il vînt de vous,  
Et l'on sçait bien, quelque soin qui le presse,  
Qu'il quitte tout pour servir V Ô T R E A L T E S S E,  
A son exemple autant en faisons-nous.

Q U A T R E pareils à la Manse commune  
Furent livrez, ce qui vint bien à point,  
Car nos profès, gens tendres de pécune,  
De tels Journaux chez eux ne lisent point.  
Or encor bien, que par male fortune,  
L'âge à plusieurs affoiblissant les yeux,  
Leur ait rendu les paupieres moins nettes;  
Soyez certain, P R I N C E, que le plus vieux  
Les a pourtant fort bien lûs sans lunettes.

P O U R les petits Loyolas nouveau-nez,  
Qui font à part leurs saintes caravanes,  
Sevrez du monde, & de tous soins profanes;  
Deux des Journaux ont été destinez.  
Toute autre étude on sçait leur interdire;  
Mais il est bon, comme nous semble à tous,  
Qu'en ces Journaux dont nous sommes jaloux,  
Dès l'âge tendre ils apprennent à lire,  
Jusques où va vôtre bonté pour nous.

D O U Z E restoient, douze pour le College;



Deux tiers pour nous , un tiers pour les Préfets ,  
C'est des âinez le droit & privilege ;  
En maint païs un tiers pour les Cadets ,  
Quelquefois rien , ou peu par aventure ,  
Mais nous avons trouvé la loi trop dure :  
Ne voulant pas d'ailleurs très-prudemment ,  
Que quand un jour on viendrait les semondre ,  
De nous aider pour le remerciement ,  
Comme autrefois ils pûssent nous répondre ,  
*Nescio vas* , qu'on venoit un peu tard ,  
Leur demander , en leur faisant caresse ,  
Vers bien tournez & polis avec art ,  
Pour des Pâtez , ou mets de telle espece ,  
Dont ils n'auroient pourtant mangé le lard.

A P R È S qu'ainsi l'on eut fait le partage ,  
Convint vaquer aux huit pour nous restez ,  
Huit des plus beaux , si les ai bien cotez ;  
Les oublier eut été grand dommage ,  
Et maint Sçavant les auroit regrettez ;  
De Livres tels ne faut perdre une page.  
A l'examen ils furent donc citez ;  
Quand avec pompe ont les eut apportez ,  
Chacun se mit de grand cœur à l'ouvrage ;  
C'étoit un zele , une ardeur , un courage ,  
Ne vîtes onc Journaux mieux feüilletez.



EN feüilletant on fit à l'ordinaire ,  
Sur le dessein , l'ordre & l'arrangement ,  
Mainte Remarque , & maint beau Commentaire ;  
Quoique , pour moi , n'y sois Grec autrement  
A tout hazard j'en fis pareillement ,  
Et je disois : Faut avoüer l'affaire ,  
Princes toujourns dans ce qu'ils daignent faire ,  
Sçavent répandre un certain agrément  
Au stile , au tour qui passe le vulgaire ,  
A ne sçai quoi , qui plaît ne sçai comment ,  
On reconnoît toujourns leur caractère ,  
Tout ce qu'ils font , ils le font noblement.

COMME l'Ouvrage étoit de longue haleine ,  
A maintes fois il fallut revenir ,  
Mais pour vous , PRINCE , on ne plaint point la  
peine.

On eût voulu pouvoir ne point finir ;  
On s'y portoit gayement , & je vous jure ,  
Que de ces doux & délicats Journaux ,  
Onc un moment n'ennuya la lecture ,  
Jeunes & vieux les trouverent fort beaux.

OR quand chacun en eut sa fourniture ,  
Et que l'on vint à parler d'Ecriture ,  
A demander Madrigaux ou Sonnets  
D'après Marot , ou bien d'après Voiture ,



Pour célébrer & chanter vos bienfaits ,  
Maint s'excusoit sur un Si , sur un Mais ;  
Et dans l'ébat tel avoit fait merveille ,  
Qui commença lors à baisser l'oreille.  
Non que chacun ne sentît dans le cœur  
Tout le retour & la reconnoissance ,  
Que méritoit vôtre Magnificence ;  
Mais l'entreprise à plus d'un faisoit peur.  
Aussi n'étoit-ce une petite affaire ;  
Car quoiqu'on fût charmé de vos bontez ,  
Rimer des Vers dignes d'être goûtez ,  
D'un Prince à qui l'excellent seul peut plaire ,  
Est chose , au moins , plus difficile à faire ,  
Que recevoir & manger des Pâtez.

QUE plût à Dieu , que de ce sel attique ,  
Qu'en vôtre Cour on sème à pleine main  
A nôtre Muse écolière & rustique ,  
Dans les Pâtez fût venu quelque grain !  
Que Malezieu , que Genest le Lyrique ,  
Qui de bons Vers ont trouvé la fabrique ,  
Eussent daigné de leur Art tout divin  
Nous enseigner la sçavante pratique ,  
Et nous prêter un peu de ce goût fin ,  
Qui fait partout priser leur Poétique ;  
Eussiez été , sans crainte de critique ,



Servi plutôt aujourd'hui que demain.

Mais, P R I N C E , hélas ! comme bien pouvez croire ,  
A nous chetifs n'appartient telle gloire ;

Vers bien rimez ne cherchez point ici ,

Et telle quelle agréez nôtre offrande ,

Plus n'en sçavons ; peut-être de ceux-ci ,

Où des Pâtez ai tracé la légende ,

P R I N C E , riez , & la Princesse aussi ;

Or riez-en , ne vous en faites faute ;

Car vous le dis , P R I N C E , si vous comptez

Avoir des Vers qui vaillent les Pâtez ,

Est tout certain que comptez sans vôtre hôte.

Outre que l'Art chez nous ne va si loin ,

Trop bien sçavez , Prudent comme vous êtes ,

Que dans ce tems , quoiqu'on cherche avec soin ,

Est plus aisé de trouver au besoin

Bons Pâtissiers , que trouver bons Poëtes.

P. DU CERCEAU J.



EPITRE III.



# ÉPÎTRE III.

## A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS.

*Sur ce qu'il avoit mandé à l'Auteur, que n'entendant point  
parler de lui il l'avoit crû mort, & avoit dit nombre  
de Deprofundis à son intention.*

**D**E vos nombreux & beaux *Deprofundis*,  
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis ;  
Toujours ai fait grand cas de vos prières ;  
Toujours de même en veux faire grand cas,  
Mais celles-ci sont un peu meurtrières,  
J'en ai tremblé, je ne le cele pas.  
De ma frayeur, peut-être allez-vous rire,  
Et vous direz que je m'alarme à tort ;  
A tout cela je n'ai qu'un mot à dire,  
*Deprofundis*, semble appeller la mort ;  
Et réciter dans la forme ordinaire  
Avant le tems ce Pseaume mortuaire,  
C'est réveiller, comme on dit, chat qui dort.  
Car que sçait-on ? la mort peu charitable,  
Qui lors peut-être à moi ne pensoit pas,

C



Au triste son d'un Verset lamentable ,  
Peut , revenant tout d'un coup sur ses pas ,  
Se raviser, & comme il n'est que chance ,  
Si la camarde alloit sans autre avis ,  
Dire en portant contre moi la sentence ,  
Hâpons toûjours celui-ci par avance ,  
Il est lotti de ses *Deprofundis*.

Seigneur Prélat , vous en auriez sans doute  
Quelque regret , ou je vous connois mal ,  
Et vous diriez dans le cœur il m'en coûte  
Un serviteur zélé certe , & loyal.  
Mais cependant j'en tiendrois pour mon compte ,  
Et quand là bas la mort nous a reclus ,  
Ne faut penser qu'ici haut on remonte ,  
Depuis long-tems la mode n'en est plus.

Bien est-il vrai, si on en croit l'histoire ,  
Qu'aux tems passez il s'est vû des Prélats ,  
A qui le Ciel pour couronner leur gloire  
Permit d'ouvrir les portes du trépas.  
Aux saints devoirs, comme eux, toûjours fidelle ,  
Vous possédez leurs vertus & leur zele ;  
Comm'eux aussi vous feriez , je le croi ,  
En un besoin quelque prodige insigne ,  
Du Toutpuissant l'assistance bénigne  
N'en voudroit pas démentir vôt're foi :



Mais s'il falloit , comme j'en suis peu digne ,  
Que tel indult ne tombât pas sur moi ;  
Que mes méfaits y missent quelque obstacle ,  
Je pourrois bien rester dans le grabat ;  
Pour le plus sûr mieux vaut , Seigneur Prélat ,  
Vous épargner la façon d'un miracle.

Laiſſons la mort , ſans lui hoſher le frein ,  
Paiſiblement paſſer ſon droit chemin ;  
Aſſez déjà ſur nos jours elle rogne ,  
De ſes fourriers le dangereux eſſain  
N'amenera que trop tôt nôtre fin ,  
Ne hâtons point , ſ'il vous plaît la beſogne.  
Dès qu'une fois , de ſa fatale main ,  
La mort viendra terminer ma carrière ,  
Et que garni d'un ſurtout de ſapin ,  
Elle m'aura , narguant le Medecin ,  
Tout de mon long mis dans ſa gibécierre ;  
Chantez alors & Pſeaumes & Leçons ,  
Répons , Verſets , & Proſes , & Vigiles ,  
Et *Requiem* de toutes les façons ,  
Pour les défunts ce ſont meubles utiles ,  
Et j'en veux bien quand le cas écherra ;  
Mais à preſent treve de *Libera*.

Graces au Ciel qui formant ma machine ,  
Me prémunit d'un bon temperamment ,



Je ne connois estomac ni poitrine ,  
Et rien encor chez moi ne se dément.  
Si c'est en moi la bile qui domine ,  
Si c'est le sang, ou le flegme, & comment.  
Que qui voudra le cherche & l'examine ,  
Je ne m'en mets en peine nullement.  
Toujours mon pous de même pas chemine ,  
Et dans son cours est troublé rarement.  
Contre la fièvre , & sa fureur mutine ,  
Sans employer ni drogue ni racine ,  
La diette est tout mon retranchement.  
J'honore fort toute la médecine ,  
Et par respect j'en use sobrement.  
Conclusion , je me porte à merveille ,  
Or sur cela , voici mon compliment :  
Tant qu'ici bas bien mangeant, bien dormant ,  
Je jouïrai d'une santé pareille ,  
De vos nombreux & beaux *Deprofundis* ,  
Seigneur Prélat , bien grandmerci vous dis.





# ÉPI<sup>A</sup>TRE IV.

## A MONSIEUR \*\*\*

J'EN ai promis, le fait est tout constant,  
De le nier je ferois grand scrupule,  
Promis des vers, bons ou mauvais, s'entend,  
Tout de nouveau je les promets d'autant,  
Voire s'il faut, vous en ferai cedula;  
Mais que cela soit de l'argent comptant,  
Nenni Déa, non, ne soyez si crédule.

Ce sont deux points que promettre & tenir;  
Quant au premier j'y consens avec joye,  
Pour le present, comme pour l'avenir,  
Les prometteurs Dieu puisse-t'il bénir;  
Promesses sont des paroles de soye,  
Chiche n'en suis, j'en ai toujours en voye,  
A tout venant je suis prêt d'en fournir,  
Onc pour si peu ne me ferai honnir,  
Tant qu'on voudra j'en donne & j'en envoie;  
Mais à l'effet si l'on prétend venir,  
Je n'y suis plus, c'est une autre monnoye.

Ah ! quelle horreur, direz-vous à ces mots.  
Vous dont l'humeur est si franche & loyale,



Peut-on tenir de semblables propos  
Et débiter cette indigne morale ?  
Quoi ! De promettre il sera donc permis ,  
Et de manquer quand on aura promis ?  
Homme d'honneur doit garder sa parole :  
C'est fort bien dit , les droits en sont sacrez ;  
Mais *distinguo* , Signor , en quelle Ecole ;  
Ne sçavez pas que j'ai pris mes degrez  
En Faculté de fine Normandie ,  
Et fait mon Cours , dont j'ai de bons témoins :  
Là de promettre , & sur la vie ,  
Quand de tenir on n'auroit nulle envie ,  
On ne fait faute en ses petits besoins ;  
L'honneur pourtant n'en souffre nulle tache ,  
Qu'on ait faussé sa parole vingt fois ,  
On n'en perd pas un poil à sa moustache :  
Chaque país a ses Us & ses Loix.  
Que sur cela vôtre courroux s'allume ,  
Moralisez , en sévere Caton ,  
Je vous dirai tout net , c'est la coutume ;  
Et , s'il vous plaît , comment la nomme-t'on ,  
Cette coutume ? On la nomme la sage  
Par excellence , en voici la raison :  
C'est qu'en tout lieu , comme en toute saison ,  
Il n'en est point de plus utile usage ,



Ni de plus sûr : on m'en a fait leçon  
Sept ans entiers , si ma mémoire est bonne ;  
C'est droit acquis , je m'en fers quelquefois ;  
Or bien sçavez qu'en usant de ses droits,  
On ne fait tort en ce monde à personne ;  
D'où je conclus , & crois conclure bien ,  
Après avoir visé toutes les pieces ,  
Que nonobstant tous sermens & promesses ,  
Foi de Normand je ne vous dois plus rien ,  
Fors le respect , car ma Muse est discrete ,  
Et celui-là ne se vend , ni s'achete.  
Vous me direz , achetez-vous les Vers !  
Je les achete ; oui , n'en faites de doute ,  
Et qui pis est , vû le prix qu'il m'en coûte ,  
Depuis un tems je les trouve fort chers.  
Trouvez marchand à qui ma Muse agréee ,  
Je la lui vends , & lui vends de l'ennui ,  
Pour ses lecteurs aussi bien que pour lui :  
Mais je crois bien que pareille denrée  
Trouvera peu de marchand aujourd'hui.

Telle qu'elle est , si je veux vous en croire  
Au Bourniquet \* pourtant en fait-on cas ,  
Pour un Rimeur ce n'est pas peu de gloire :

\* Maison dans le fauxbourg d'Orleans ou demouroit le  
Cardinal de Bouillon , avant sa sortie de France.



Mais sur ce point ne me flattez-vous pas ?  
Quoi qu'il en soit , flattez toujourns , n'importe ,  
Bien vous le passe , & je vous dis ici  
D'après quelqu'un qu'on flattoit de la sorte ,  
*Tu m'aduli , mà pûr tu mi piaci.*  
Oûi , je m'en tiens à vôtre témoignage  
Touchant ce fait , & ne veux rien de plus ;  
D'en appeller je n'ai pas le courage ,  
Honte auroit beau me prêcher là dessus.  
Onc à Rimeur honte ne fit dommage ,  
Sur le Parnasse on tient que c'est abus.

Mais entre nous, voyez comme tout change ,  
Il fut un tems , & le cotterois bien ,  
Que quand on m'eût accablé de loüange  
Au Bourniquet , l'aurois compté pour rien :  
Pour le present il en est autre chose ;  
D'encens qui vient de ce petit canton ,  
Je prise plus cent fois la moindre doze ,  
Que tout celui que fournit l'Helicon.  
D'où peut venir cette métamorphose ?  
Bien le voyez , tant vaut l'homme dit-on ,  
Tant vaut sa terre , & tant vaut sa maison.  
Le texte ici n'a pas besoin de glose ,  
Et qui voudra remonter à la cause ,  
Dira d'abord , le Proverbe à raison.



De tout ceci ne peut-on pas conclure,  
Que si bientôt par la faveur des Dieux  
Certain Seigneur s'approchoit de ces lieux,  
Le Bourniquet pourroit par aventure  
En valoir moins, & nous en valoir mieux.  
Or vous le dis bien clair, & le repete,  
Quand je devrois m'attirer le courroux  
Du Bourniquet, & peut-être les coups,  
Déjà voudrois que la chose fût faite.  
D'autres que moi le voudroient bien aussi,  
Et qui plus est ne vois ici personne,  
Qui de bon cœur ne le souhaite ainsi,  
J'attens toujours, & non pas sans souci,  
Qu'enfin le Ciel à nos vœux le redonne,  
Et n'y plaindrai les frais d'un grand merci.

Que plût à Dieu qu'au défaut de Pegase,  
Je pûsse au moins, perché sur un criquet,  
A travers monts voler au Bourniquet,  
Et voir de près le Patron de la case,  
Là volontiers planterois le piquet,  
Si l'on vouloit m'en ouvrir le loquet.  
A tant de grace oserois-je prétendre ?  
C'est bien assez qu'on y souffre mes Vers ;  
Vous qui sçavez la route qu'il faut prendre,  
Si le voulez sçauvez bien me l'apprendre ;



Au Bourniquet tous huis vous sont ouverts ,  
Et de plein pied vous pouvez vous y rendre ,  
Près du Patron oubliant l'univers ,  
Là vous foulez & le voir & l'entendre ,  
Et l'admirer , l'un & l'autre s'ensuit ;  
Bien en ferois autant à votre place ,  
Mais on n'a pas toujours ce qui nous duit.  
Jugez de là , quelque mine qu'on fasse ,  
Que dans le fond le Bourniquet & vous ,  
Par cet endroit faites bien des jaloux.

Ne faut pourtant que si bonne fortune  
Aille vous faire oublier vos amis ;  
Jouïssiez-en , elle n'est pas commune ,  
Mais bien sçavez ce que m'avez promis.  
De moi chetif ayez donc souvenance ,  
Dans votre gloire ; & quand y verrez jour ,  
Près de l'Altesse , & près de l'Eminence ,  
Ce m'est tout un , faites un peu ma Cour.  
Or pour cela ne faut tant de détour ;  
Suffit de prendre en un portrait fidele  
L'attachement , & l'ardeur & le zele ,  
Et le respect , dont mon cœur lui fait vœu ;  
Ajoûtez-y reconnoissance entiere  
Pour ses bontez ; bref , sur cette matiere  
N'apprehendez que d'en dire trop peu :



A sa faveur recommandez ma Muse ;  
Elle a besoin d'un semblable support ,  
Si quelquefois au moins elle l'amuse ,  
Je suis content , & me voilà trop fort.  
Qu'après cela désormais on la fronde ,  
Fier d'un honneur qui relève ses droits ,  
J'oserois dire , elle a plû toutefois  
A la première Eminence du monde.

---

*Sur le Parquet donné à M<sup>me</sup> l'Abbesse de Preaux le  
jour de sa fête.*

J'Allois cueillir des fleurs , pour vous faire un bouquet ;  
Elles s'offroient en abondance ,  
Et demandoient toutes la préférence ,  
Jusqu'au moindre petit muguet ;  
Quand un gros chêne à fiere contenance ,  
Prit la parole en arbre d'importance ,  
Et par ces mots rabatit leur caquet :  
Canailles, taisez-vous , leur dit-il en colere ;  
C'est bien à vous de vous offrir ici ;  
Vôtre beauté fragile est courte & passagere ,  
Un gratecu sur pied vaut mieux, sans vous déplaire  
Que tout autant que vous voici ,  
Dès que vous n'êtes plus au sein de votre mere ;



Quant à moi, Chêne, il n'en est pas ainfi,  
 Vivant, ou mort, je suis toûjours d'usage,  
 On fçait me mettre en œuvre poliment,  
 Sous le nom de lambris, ou bien de parquetage,  
 Je ne suis pas d'un petit ornement :  
 Las du fardeau de la vieillesse,  
 Je veux m'immoler galamment,  
 Pour une illustre & sage Abbefse :  
 Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement,  
 Mon sort sera plus beau que quand jusques au cieux  
 J'élevois ma superbe tête,  
 Et j'aspire au moment que tiré de ces lieux,  
 J'aille en Parquet changé me montrer à ses yeux,  
 Et servir de bouquet à sa nouvelle fête.  
 Ainfi fut fait, comm'il l'avoit réglé ;  
 Un Chêne de Dodone auroit-il mieux parlé ?

---

# E P Î T R E V.

A M<sup>me</sup> DE M...

*Qui avoit demandé à l'Auteur les Vers précédens, pour  
 accompagner le Parquet dont elle faisoit present à  
 Madame l'Abefse de Preaux.*

**P**Our bien chanter l'Abbefse de Preaux,  
 Et le present que vôtre cœur lui donne,



Il eut fallu du moins un Despreaux ,  
La piece encor n'auroit été trop bonne.  
Mais quand du Ciel je pourrois obtenir  
De devenir Despreaux tout à l'heure ,  
Je vous le dis bonnement , que je meure ,  
Si je voudrois Despreaux devenir ;  
Non qu'il n'ait rang parmi les plus illustres  
Qu'on voit briller dans le sacré Vallon :  
Mais il faudroit vieillir de quelques lustres ,  
Et n'en déplaise au seigneur Apollon ,  
Au bon Pegase , aux Muses que j'honore ,  
Tout compassé , j'aime bien mieux encore ,  
Malgré la gloire & tous ses partisans ,  
Rimer plus mal , & vivre plus longtems.  
Vous en serez un peu moins bien servie ,  
J'en ai regret , & pourtant n'ai pas tort ;  
Vers bien rimez nous les prisons tous fort ,  
Mais nous prisons encor bien plus la vie.

Vaille que vaille , il faut prendre ceux-ci ,  
Ils m'ont coûté plus que je ne puis dire ,  
Depuis trois jours je souffre le martyre ,  
L'esprit bouché , la cervelle en souci ,  
A tout Auxois enfin je suis en butte ;  
Point de quartier , j'ai beau crier merci  
L'Epoux , l'Epouse , & tout le monde ici ,



Jusqu'au Papa parfait me persécute.  
J'ai dit , pourquoi me charger du paquet ,  
Et que peut-on dire sur un Parquet ?  
Dans une chambre un Parquet fait merveille ,  
Mais dans des Vers il ne fait pas trop bien ,  
En vain j'écris , je griffonne , je veille ,  
C'est tems perdu , l'esprit ne fournit rien.  
Si l'on parloit de vanter la sagesse ,  
Et la vertu de vôtre illustre Abbessé ;  
S'il ne falloit dans un pompeux écrit ,  
Que mettre en Vers tout ce qu'en bonne prose ,  
Autres & vous d'elle nous avez dit ,  
Avec plaisir j'entreprendrois la chose.  
Sans emprunter l'éclat de ses ayeux  
J'en pourrois faire un éloge pompeux :  
Mais un Parquet , hélas ! Par où m'y prendre ?  
Phébus lui-même y perdrait son Latin :  
En vain pourtant j'ai voulu m'en défendre ,  
On m'est venu relancer ce matin ,  
Dire il le faut , & cela d'un ton ferme ,  
En me donnant deux heures pour tout terme :  
Quand il le faut , il le faut une fois.  
J'ai donc d'abord un peu rongé mes doigts ,  
Mis en grondant mon esprit à la gêne ,  
Mais le trouvant plus sec que le Parquet ,



Que vous donnez en guise de Bouquet ;  
A son défaut j'ai fait parler un chêne ,  
Qui bien ou mal , ainsi qu'il vous a plu ,  
A dit en Vers ce qu'aurez déjà lû.

Chênes parler n'est chose si nouvelle ,  
Ceux de Dodone , ainsi qu'on l'a noté ,  
Avoient ce don , & d'une voix fidelle  
Parloient jadis & disoient verité.  
J'en connois maints dans le siecle où nous sommes ,  
Je ne dis pas des chênes , mais des hommes ,  
Qui dans leurs dits n'en sçauroient faire autant ,  
Et de bien dire ils se vantent pourtant :  
A moult parler souvent la langue chope ,  
Au tems jadis bêtes parloient aussi.  
Sans remonter jusques au tems d'Esope ,  
Bêtes encor parlent en celui-ci ;  
Pour ce ne faut nulle métamorphose ,  
Cela se fait tout naturellement :  
Mais tout compté , selon mon sentiment ,  
Chênes parler est encor autre chose ;  
Or sur ce que le chêne vous dira  
Gardez-vous bien de paroître incrédule ,  
Vous le pouvez écouter sans scrupule ,  
Dans ses propos jamais ne mentira :  
Faiseurs de Vers , le monde nous accuse ,



D'avoir un peu mauvais bruit sur ce point ,  
J'ose pourtant en excepter ma Muse ,  
Elle vaut peu , mais elle ne ment point.

Dans le moment que j'écris cette page  
J'entends déjà du bas de l'escalier ,  
Certaine voix qui m'appelle à l'ouvrage  
Et m'avertit de prendre un tablier :  
Point ne chommons , chacun aide au menage.  
L'Eté passé l'on me fit Tapissier ,  
J'ai celui-ci changé de personnage ,  
Et me voilà devenu Pâtissier.

Non pas en Chef , je le voudrois bien être ,  
Mais je commence , & me fais au métier ,  
Apprentif suis , avant que d'être Maître ;  
Sur mes progrès on juge que dans peu  
Je le serai ; l'on me flatte peutêtre ,  
Mais , entre nous , je sçai déjà connoître  
La pêle à four d'avec la pêle à feu.

Or qui verra l'ardeur & le courage ,  
Dont je me porte à mon apprentissage  
Ne sera point surpris de ce succès . . . . .

Mais n'est-ce point dégrader le Parnasse ,  
Et si Phœbus me faisoit mon procès ?  
Il n'oseroit , j'en crains peu la menace ,  
Et lui dirois , tout net & sans façon ,

Seigneur



Seigneur Phœbus , calmez vôtre furie ,  
 Et faites grace à vôtre nourrisson ;  
 Qu'il en souviennne à vôtre Seigneurie ,  
 Au tems passé vous vous fîtes Maçon ;  
 Un Pâtissier vaut-il moins , je vous prie ?  
 Nous nous tuons à rimer jour & nuit ;  
 Quand nous avons épuisé nôtre veine ,  
 Un vain laurier est souvent le seul fruit ,  
 Que nous tirons de toute nôtre peine.  
 Je prise fort vos lauriers , ils sont beaux ,  
 Mais après tout c'est maigre nourriture ,  
 Encor du moins quand je fais des gâteaux ,  
 J'en ai ma part , j'en croque à l'aventure.

J'entends encore que l'on me cite au four ,  
 Seigneur Phœbus , adieu jusqu'au retour ;  
 S'il faut opter , je suis pour la galette ,  
 Mieux vaut encor , je le dis sans détour ,  
 Estre ici-bas Pâtissier que Poëte.

---

## EPITRE VI.

A M A D A M E

LA PRESIDENTE BRUNET DE CHAILLY,

*Sur le nom d'une Dame de ses amies chez qui étoit l'Auteur.*

**V**Os lettres font toujours plaisir ,  
 Chere Chailly , je vous le jure ,

E



Les mots jettez à l'aventure

Y semblent placez à loisir

Et l'on diroit que la nature

Auroit pris soin de les choisir.

L'embarras est d'y bien répondre ,

Mais pour le faire comme il faut ,

Il me faudroit toute refondre ;

Et je crains , malgré le grand chaud ,

De ne faire que m'y morfondre :

Peut-être fort peu vous en chaut ,

Mais ma Chailly qu'il vous en chaille

Ou qu'il ne vous en chaille pas ,

Je vais tâcher vaille que vaille

De sortir de cet embarras.

Commençons donc nôtre besogne :

Vous êtes heureuse en Bourgogne ,

Et quoi qu'on dise de Grigny ,

Il s'en faut beaucoup qu'il réponde

Au merite de Serigny.

Dans vôtre Châtel tout abonde ,

Tout y respire le bon goût ,

Jeux , plaisirs , grand-chere , & grand monde ,

Dames de Beaune sur le tout.

Ici je n'ai pour tout potage

Qu'un pauvre Hermite à colet noir



Et l'autre de même plumage  
Que chez moi vous avez pû voir  
Et qui ne vaut pas davantage ,  
C'est tout le compte , & puis bon soir.

Vous me direz , c'est peu de chose ,  
Mais on se fauve comme on peut ,  
Et n'a pas quoiqu'on se propose ,  
Des Dames de Beaune qui veut.  
Malgré cela le tems se passe ,  
Je ne puis vous dire comment ,  
Mais toujours fort joyeusement  
Dont au Seigneur nous rendons grace.  
La nuit on dort tranquillement ,  
Le jour on rit modestement ,  
On chante , on lit , ou l'on converse ,  
Permis de dire en conversant  
Tout ce qui vient à la traverse ;  
Et voilà comme on fait bon sang.  
Avec cela bon vin en perce ,  
Du Bourguignon , du Champenois ,  
Soit l'un , soit l'autre à nôtre choix  
Dans nos verres bien frais se verse.  
Si du gibier vous faites cas ,  
Sçachez que nous n'en manquons pas ,  
Perdreux & Lapereux à leur suite



Viennent chez-nous en bon état,  
Et tournent sur la lichefrite,  
Le tout sans bruit & sans éclat;  
Mais grace à qui d'un si bon plat ?  
A Dieu d'abord, & puis ensuite  
Au Garennier de Belesbat.

Franchement c'est un galant homme,  
Qui vous sçait faire Echet & mat  
Le gibier le plus délicat  
Qu'on trouve d'ici jusqu'à Rome,  
Quand il vient selon nôtre pact:  
En Garennier fidele, exact,  
Portant sur son cheval de somme  
Maints Petits pieds, d'un fin carat,  
Il est digne qu'on le renomme,  
Et nous crions alors *Vivat*  
Le Garennier de Belesbat.

Mais quand par un destin contraire  
Il vient à vuide, ou ne vient pas,  
Chose pour nous peu salutaire,  
On lui dit injures à ras,  
On le traite de miserable,  
On le nomme faquin, goujat,  
Gibier de gibet tout à plat,  
Qui des plus grands crimes capable,



Le cœur plus noir que son rabat ,  
Sent le fagot , vient du sabat :  
Enfin le plus modeste à table ,  
Dans sa fureur envoie au Diable  
Le Garennier de Belesbat.

Nous aurions tort de nous en plaindre  
Tout le monde en est satisfait ,  
Et pour un Garennier parfait ,  
Je puis ici vous le dépeindre ,  
Il a des talents en effet  
Où nul autre ne peut atteindre :  
Qu'il poursuive comme il a fait ,  
Nous le ferons boire au buffet ,  
C'est tout le mal qu'il ait à craindre.

Croyez-en ce que vous voudrez ,  
Nous sommes gens fort moderez ,  
Et nous avons l'ame si bonne ,  
Que quand nous sommes bien lestez ,  
Bien abreuvez , bien appâtez ,  
Nous ne voulons mal à personne.

Pour Vous , nous vous voulons tout bien ,  
Helas ! que n'êtes-vous des nôtres ,  
Vous ne sçauriez y gâter rien ;  
Nos Hermites dans l'entretien  
Le disent tout comme les autres :



Mais vous & vôtre cher Epoux ,  
 Qu'on aime presqu'autant que vous ,  
 Parlez-vous de nous dans les vôtres ?  
 C'en est assez , peut-être trop ;  
 J'ai pris le secours de la Rime  
 Pour me sauver par le sublime ,  
 Et vous rattrapper au galop.  
 Adieu , c'est sans ceremonie ,  
 Le mieux est d'en user ainsi ,  
 Si l'on en croit Monsieur D'Hansy  
 Et toute nôtre compagnie :  
 Adieu , Madame , & Dieu vous gard  
 Des visites longues d'une aulne  
 Que vous font les Dames de Beaune ,  
 Sur tout lorsqu'elles s'en vont tard.

---

## ^ EPI TRE VII.

A MONSIEUR A.C.A.L.C.D.A.

*Sous le nom de sa belle sœur , en lui envoyant de petites  
figures Chinoises en broderie.*

**V**ous négligez bien les bons hommes ,  
 De partir sans vous en charger ;  
 Pourtant deviez-vous bien songer



Que dans la saison où nous sommes  
Ce fruit n'est pas à négliger.  
Cette denrée est assez rare  
Pour qu'on ait droit d'en être avare,  
Je le jure en femme d'honneur,  
Pour tout autre j'en serois chiche,  
Mais pour vous, grave Sénateur,  
Je vous les donne de bon cœur,  
Il m'en reste un, je suis trop riche.

Leur figure vous fera peur,  
Mais n'en jugez pas par la mine,  
On peut s'y tromper quelquefois,  
Et s'ils ont l'air un peu Chinois,  
Il ne faut pas qu'on s'imagine,  
Que cette marchandise-là  
Ne se peut trouver qu'à la Chine.  
C'est beaucoup dire, mais holà;  
On en trouve parci par là  
Aux pays Chinois & dans d'autres,  
Et même sans aller si loin,  
Qui les chercheroit avec soin  
En pourroit trouver dans les nôtres.

A tout hazard gardez ceux-ci,  
La dépense n'en est pas grande,  
Je vous les livre tous ici,



Leurs femmes & le Diable aussi,  
Qui s'est faufilé dans la bande ;  
Et pour le prix que j'en demande  
Il suffira d'un grand merci.

Vous me direz c'est cas étrange ,  
Qu'ils ont ces bons hommes , si bons ,  
Toujours le Diable à leurs talons ,  
Et qu'on n'y trouve jamais d'Ange.  
Le fait est sûr & trop certain ,  
Mais qu'y faire ? C'est leur destin.  
Job en son tems fut un bon homme ,  
Et vous sçavez pourtant en somme ,  
Qu'il eut , le pauvre malheureux ,  
Durant un tems long & fâcheux ,  
Sa femme & le Diable à ses trouffes ;  
C'étoit trop d'un , mais qui des deux  
Donna de plus rudes secouffes ?  
C'est de quoi l'on dispute fort ,  
Et même on dit que la Sorbonne  
Sur ce point là n'est pas d'accord.

Mais qu'une femme aimable & bonne  
Puisse rendre heureux un Epoux ,  
Je n'en ai vû douter personne ,  
Nos Docteurs nous l'assurent tous ;  
Et si je doutois du contraire



Pour sçavoir le vrai de l'affaire  
Je n'irois consulter que vous.

---

A

# EPITRE VIII.

## A MONSIEUR \*\*\*.

**J**E vous redemande mes Vers ,  
Et vous m'en envoyez des vôtres ;  
J'y gagne plus que je n'y perds ,  
Ils valent les miens & bien d'autres ,  
Mais , à vous parler franchement ,  
C'est toujours parler en Normant.

Pardonnez ce petit reproche  
A mon juste ressentiment ,  
Un Poëte ordinairement  
A toujours quelque trait en poche ,  
Que son courroux malin décoche ,  
Sans songer sur qui , ni comment ,  
Dès qu'il voit devant lui qu'on cloche :  
Or pour ne point vous le mâcher ,  
Vous êtes né sous un clocher  
Où pour sauver une anicroche  
La langue est sujette à clocher.

Vous êtes fort heureux en rime ,



Et je conviens que du Royer  
Rime fort bien avec Boyer ;  
Mais un sçavant maître d'escrime ,  
Pour ne rien devoir qu'à son art ,  
Auroit évité , ce me semble ,  
Ces deux beaux noms que le hazard  
A fait si bien rimer ensemble.  
Passe encor que pour une fois  
Par nécessité l'on les mette ;  
Mais le rimeur est aux abois  
Qui dans douze vers les repete.  
Vous avoüez de bonne foi ,  
Que la rime est foible de soi  
Et vous priez qu'on vous la passe ;  
Elle est de trop mauvais alloi ,  
Et je ne puis vous faire grace.  
Mais je vous donne un bon conseil ,  
Sans faire rimer l'un à l'autre ,  
Le nom de Boyer & le vôtre ,  
Faites rimer en cas pareil ,  
Quoi qu'on en dise & qu'on en glose ,  
Du Royer avec du Royer ,  
Comme Boyer avec Boyer ,  
C'est à peu près la même chose ,  
Corrigez votre plaidoyer



Corrigez , mon cher , & pour cause ,  
Quand la rime aux regles s'oppose ,  
Il vaut mieux sans tant tournoyer  
Baïsser le ton & parler prose.

Ce n'est pas qu'à ce deffaut près  
Vos Vers ont d'assez jolis traits ;  
Mais ce petit défaut les gâte ,  
Outre qu'ils sont trop sans apprêts ,  
Et semblent faits fort à la hâte.  
Excusez ma sincérité ,  
Je crains vôtre facilité ;  
Elle vous flatte , elle vous tente ,  
Mais c'est un dangereux écüeil ;  
Parcequ'un terme se présente ,  
Il ne faut pas lui faire accüeil.  
Quand de son travail on est chiche ,  
On ne sçauroit aller bien loin :  
La rime n'est jamais trop riche ,  
Et demande beaucoup de soin.  
Entre cent choisissez en une ,  
Et ne la mettez que par choix ;  
Dès que la rime est trop commune ,  
Le rimeur perd bien de ses droits ,  
Et sur le Parnasse François  
Ne fait jamais grande fortune.



Marot & ses contemporains ,  
Gens sur cela sans indulgence ,  
N'avoient rien de cette indigence  
De tous nos Poëtes forains.

Chez eux de bonne intelligence  
La rime avec le sens s'agence ,  
Le tour est libre & dégagé ,  
Et dans leurs Vers l'air négligé  
Ne tient rien de la négligence.

La facilité vous plaît fort ,  
Cultivez-la , j'en suis d'accord ,  
Mais loin de la prendre pour guide ,  
Tenez lui toujours bien la bride.

J'insiste beaucoup sur ce point ,  
Aussi c'est la grande maxime :  
Dans nos Vers conduisons la rime ,  
Et qu'elle ne nous mene point.

Quand rime sur rime on entasse ,  
On perd souvent bien du papier ;  
Quatre vers tissus avec grace ,  
Et bien polis sur le métier ,  
Valent mieux qu'un poëme entier.

Ma Critique est un peu sévère  
Mais elle vous est nécessaire ,  
Et vous devez en faire cas ;)



C'est un flambeau qui vous éclaire  
Et sert à diriger vos pas ,  
Je vous flaterois pour vous plaire ,  
Et ne vo us critiquerois pas ,  
Si vous ne pouviez fort bien faire.

---

EPÎTRE IX.  
POUR MONSEIGNEUR  
LE DAUPHIN.

*Au sujet d'une aventure arrivée entre lui & le petit  
Marquis de Brancas.*

MUse , prenez vos plus brillans atours ,  
Vos patins neufs , vos habits des bons jours ,  
Vos beaux pendants : foyez proprette & blanche ,  
Telle qu'un jour de Fête , ou de Dimanche.  
Il faut partir demain pour la Cour ;  
Un jeune Prince , aussi beau que l'Amour  
Enfant des Dieux , par ses graces exige  
De tous les cœurs un juste hommage lige ;  
Chacun s'empresse à lui rendre le sien ;  
Portez lui vîte & le vôtre & le mien.  
C'est ce DAUPHIN , seul gage qui nous reste



D'un Pere , hélas ! que le courroux céleste  
Malgré les cris des peuples gémissans  
Nous enleva dans la fleur de ses ans.  
Fasse le Ciel appaisant sa colere ,  
Qu'un jour le Fils nous remplace le Pere ;  
Nous ne pouvons souhaiter aujourd'hui  
Rien de plus doux , ni pour nous ni pour lui.

Mais arrêtez : que vois-je ici , ma Muse ?  
Vous qui d'abord étonnée & confuse ,  
Et dans le cœur murmurant contre moi ,  
Vous défendiez d'accepter cet emploi ,  
Au tendre nom de D A U P H I N de la France  
Vous reprenez toute vôtre assurance ,  
Et semblez même à vôtre air vif & gai ,  
Ne demander qu'à partir sans délai.  
Je vois le point , & je crois vous entendre :  
Pour un Enfant dans l'âge le plus tendre,  
Et qui ne compte encor que trois moissons ,  
Me dites-vous, faut-il tant de façons ?

- Muse , tout doux : qui vous laisseroit faire ,  
Vous me feriez à la Cour quelque affaire ,  
Je crois vous voir prompte à vous oublier ,  
D'un pas léger & d'un air familier ,  
Vers le D A U P H I N pour début d'ambassade  
Les bras ouverts courir à l'embrassade.



Autant en fit dans un semblable cas  
Jeune Marquis que vous ne valez pas ;  
Autant en fit , & compta sans son hôte ;  
Retenez-en , Muse , & n'y faites-faute ,  
Toute l'histoire. Au Prince , certain jour ,  
Ce jeune Enfant alloit faire sa Cour.  
Sa Cour , que dis-je ? Helas ! C'est un langage  
Dont à trois ans on ignore l'usage.  
Sans tant tourner , disons qu'il l'alloit voir ,  
Plus par instinct même que par devoir.  
Le cœur qui fut son guide & son génie ,  
Ne connoît point tant de cérémonie.  
Depuis long-tems flatté de ce plaisir  
Le pauvre enfant brûloit d'un vrai désir  
De voir le Prince ; & disoit à toute heure ,  
Quand le verrai-je ? Il se tourmente , il pleure ,  
Il veut le voir. Soyez sage , & demain ,  
Lui disoit-on , vous le verrez : soudain  
Il s'appaisoit ; une telle promesse  
Plus le touchoit que bonbons & caresse.  
Arrive enfin ce jour tant souhaité ,  
Long-tems promis , & souvent acheté.  
D'attendre au moins qu'un moment on l'instruise ,  
Point de nouvelle : il faut qu'on l'y conduise  
Sans différer. Enfin , pour faire court ,



On l'y conduit , ou plutôt il y court.  
Dès qu'il le voit , ne se sentant pas d'aise ,  
Il vole à lui , saute à son cou , le baise  
De tout son cœur. Qui n'en feroit autant  
Si l'on osoit ? N'en faites rien pourtant ;  
Un tel début , quoiqu'assez pardonnable ,  
Musc, n'eut pas un succès favorable.  
Bientôt le Prince étant débarrassé  
Des petits bras qui l'avoient embrassé ,  
Sur l'embrasseur jette un œillade fière ,  
En reculant quatre pas en arrière.  
Son petit cœur , mais noble , & qui se sent ,  
Est tout émû de ce trait indécent.  
Que fera-t'il ? Il s'agite , il secoue  
Avec dépit ce baiser de sa joue ;  
Et de sa main il semble s'efforcer ,  
S'il est possible , au moins de l'effacer.  
A tous ces traits d'un courroux respectable ,  
Que dit , que fit , que devint le coupable ?  
Coupable ? oui : qu'il soit ainsi nommé ,  
Mais seulement pour avoir trop aimé.  
Le pauvre Enfant dans une alarme extrême  
Se fit d'abord son procès à lui même ,  
Les yeux baissés , immobile , interdit ,  
Il reconnut sa faute , il en rougit :

Son



Son repentir repara son audace ,  
Par son respect il mérita sa grace ,  
Et s'approchant humblement du D A U P H I N ,  
Il fit sa paix en lui baisant la main.

De tout ceci vous paroissez surprise ,  
Et vôtre esprit raisonnant à sa guise  
Se dit tout bas ; Prince , tant soit-il grand ,  
Si jeune encor , entrevoit-il son rang ?  
De son bercean touchant à la couronne ,  
Distingue-t'il l'éclat qui l'environne ?  
Et de L O U I S présomptif Successeur ,  
De son destin connoît-il la grandeur ?  
Muse , il la sent , s'il ne sçait la connoître :  
Dans les Heros que pour regner fait naître  
Des grands Bourbons la Royale Maison  
Le sang inspire , & prévient la raison.  
Le noble instinct qui dans leur cœur domine  
Rappelle en eux leur auguste origine ,  
Et de ce sang reçu de tant de Rois  
La Majesté réclame tous ses droits.  
Allez donc , Muse , & désormais instruite ,  
Sur ces leçons reglez vôtre conduite ,  
De ce Soleil sous l'enfance éclipsé  
N'approchez point d'un air trop empressé ,  
ans affecter des airs de confiance



Qu'une modeste & naïve assurance ,  
Gagne le Prince , & puisse de sa part  
Vous attirer quelque tendre regard.  
Haranguez peu , mais que vôtre visage  
De vôtre cœur exprime le langage.  
Je ne dis pas qu'un petit compliment  
Assaisonné du sel de l'enjoûment ,  
N'eût son mérite , & même ne pût plaire ,  
Mais l'embarras , Muse , est de le bien faire ;  
Le tout dépend des momens & du tour :  
Vous l'apprendrez des Rhéteurs de la Cour.  
Point ne connois , pour l'art de la parole ,  
De plus adroite & plus subtile Ecole :  
Le beau parler vint au monde en ce lieu ,  
Et compliment est leur Croix de par-Dieu.  
L'air du Pays qui de lui-même inspire  
Vous dictera ce que vous devez dire.  
Si cependant vous doutez du succès  
Retranchez-vous à faire des souhaits ,  
C'est un encens qui fut toujours de mise ;  
Mais faites-les en Muse bien apprise.  
Vous trouverez de quoi dans le DAUPHIN ,  
Et sur son compte on en feroit sans fin.  
Souhaitez lui les vertus de son Pere ,  
Ajoutez-y les graces de la Mere ,



L'ame & le cœur du DAUPHIN son ayeul ,  
 De LOUIS , tout : il comprend tout lui seul ;  
 Lui souhaiter qu'à LOUIS il ressemble ,  
 C'est le doïer de tous les dons ensemble :  
 S'il demandoit , comme il faut tout prévoir ;  
 Pourquoi ne suis moi même allé le voir ;  
 Vous lui direz à l'oreille : mon Prince ,  
 Je crois qu'il a quelque affaire en Province :  
 Mais en tout cas à lui ne tiendra point ,  
 Que ne soyez obéi sur ce point.

---

# ÉPI<sup>A</sup>TRE X.

## A MONSEIGNEUR

## LE DAUPHIN:

*Pour lui demander permission de l'aller voir.*

Quand sur certain petit événement  
 Ma Muse alla vous faire compliment ,  
 Elle vous dit , ou dût dire , MON PRINCE ,  
 Qu'avois alors affaires en Province.  
 Elle dit vrai , pas d'un mot n'en mentir ,  
 Car , m'en souvient , j'en avois un petit ,  
 Et m'ont tenu quatre bonnes années ;



Mais à present elles sont terminées,  
Et voudrois bien, puis que suis de retour,  
Moi-même aller vous faire un peu ma Cour;  
Or avisez, si le voulez permettre,  
Et l'Ecrivain suivra de près sa lettre.  
Quelqu'un peut-être, avec malignité,  
Dira tout bas : c'est curiosité.  
Qu'il le dise : oui, P R I N C E, de vous connaître  
Suis curieux, & l'on peut à moins l'être,  
Depuis trois mois qu'un destin fortuné  
M'a dans les murs de Paris ramené,  
De tous côtez j'entens à mes oreilles  
Gens qui de vous disent monts & merveilles.  
Mon Dieu, dit l'un, que le petit D A U P H I N  
A dans son air & du grand & du fin !  
Peut-on, dit l'autre, en un âge si tendre  
Et plus valoir & faire plus attendre !  
Qu'il a d'esprit, ajoute un survenant,  
Il apprend tout, & presque en badinant :  
Du Nord, du Sud, il distingue les plages,  
Et sur la Carte il fait de longs voyages,  
Sur tous ces chefs & sur maint autre point  
Chacun raisonne & l'on ne tarit point,  
J'entens le tout, P R I N C E, & de ces suffrages,  
Je sçais pour tirer d'heureux présages ;



Mais il me fâche , à vous le dire net ,  
De n'opiner toujourns que du bonnet ;  
Sur ces propos , dont j'ai l'ame attendrie,  
En vain j'admire , en vain je me récrie ,  
Je suis honteux , & pris au dépourvû  
Quand on me dit : Hé bien , l'avez-vous vû ?

Et puis , d'ailleurs , bien que la Renommée ,  
Soit à surfaire assez accoûtumée ,  
Je crains toujourns , P R I N C E , qu'elle n'en ait  
Dit & cité bien moins qu'elle n'en sçait.

Elle a beau faire & nous vanter son zele ,  
Je l'ai surprise à n'être pas fidelle ;  
L'éprouverez peut-être quelque jour ,  
Mais à LOUIS elle a joiué le tour.

Quand de ses faits éclatante interprete  
En sa faveur elle enflloit la trompette ,  
Vous eussiez dit au seul ton de sa voix  
Qu'elle flattoit comme on flatte les Rois ;  
Mais l'Etranger qu'elle attiroit en France ,  
Voyant de près LOUIS & sa puissance ,  
De sa grandeur surpris & transporté ,  
Loin de trouver l'éloge trop flaté ,  
Trouvoit , ainsi que l'avouera l'Histoire ,  
La Renommée au dessous de sa gloire.

De Vous aussi , P R I N C E , quoiqu'en petit ,



Elle pourroit en avoir trop peu dit ;  
 Au bruit public mille choses échapent ,  
 Qui sous les yeux charment , saisissent , frappent ;  
 C'est un sourire , un air de tête , un rien ,  
 Mais tout cela porte coup & peint bien :  
 Quand on commence ainsi que vous le faites ,  
 Quand on est fait , PRINCE , comme vous l'êtes ,  
 Quelques couleurs qu'on donne à vos portraits ,  
 Il n'est rien tel que d'être vû de près.

---

## PIÈCES CRITIQUES.

*1. La valise du Poète , ou caprice au voyage de Lucienne  
 proche de Marly.*

**L**orsque je parts pour la campagne ,  
 Je fais toujours de grands projets :  
 Poètes sont assez sujets  
 A bâtir châteaux en Espagne ,  
 Et bâtissent à peu de frais.

Pour moi d'abord je me figure ,  
 Que quand je verrai des forêts ,  
 Des colines , de la verdure ,  
 Et que j'entendrai le murmure  
 Des ruisseaux qui dans les Guerets ,  
 Vont promener leur onde pure ,



Les vers ne tariront jamais.  
Pourrai-je voir une fontaine  
Entre des cailloux ruisseler,  
Sans m'imaginer que ma veine  
S'en va tout de même couler ?  
Cherchant des routes inconnues,  
J'irai me perdre dans les bois,  
L'Eco doit répondre à ma voix  
Et la renvoyer dans les nûes,  
Sans qu'il soit besoin d'implorer  
Apollon, ni ses neuf compagnes,  
Dans les bois & dans les campagnes,  
La moindre fleur va m'inspirer.

Ainsi je garnis ma valise  
De plumes, d'encre, & de papier;  
Fort peu de livres & de mise,  
Que j'ai grand soin de bien trier.  
Chacun a son goût, mais Horace,  
Par droit, ou par entêtement,  
Tient chez moi la première place.  
Peut-être les rangs au Parnasse,  
Se trouvent reglez autrement;  
Mais quoi qu'on dise, & quoi qu'on fasse,  
Je lui donne, sans compliment,  
Le premier lieu dans mon bagage;



Et sur cel'la point de langage ,  
Je prétens qu'il ait son étui ;  
C'est mon compagnon de voyage ,  
Et je ne marche qu'avec lui.

Quand je lui donne compagnie ,  
Terence en date est le premier ;  
Avec ces deux , sans m'ennuyer ,  
Je passerois toute ma vie.

Mais à ces mots j'entends crier ,  
Hé quoi donc , l'élégant Catulle ,  
Le fier & pompeux Juvenal ,  
Le tendre & délicat Tibulle ;  
Propertius , Ovide & Martial ,  
Sont-ils gens à traiter si mal ?  
Si je comprends votre visée ,  
On laissera pour la prisée  
Virgile qui n'eut point d'égal.  
Oh ! sachez que sur le Permesse  
Vôtre Florace avec sa finesse  
N'est tout au plus que son vassal.  
Apollon apprendra la chose ,  
Le crime est grand & capital ,  
Et je vais sur le champ , pour cause ,  
En dresser mon procès verbal.  
Je crains quiconque verbalise ,



Et n'aime point les différens :  
Le grand Phœbus peut à sa guise ,  
Et sans que je m'en formalise ,  
Sur l'Hélicon regler les rangs ;  
Mais à même droit je prétends  
Les regler , moi , dans ma valise ,  
Apollon n'a que voir dedans.  
Que s'il falloit entrer en compte ,  
Et plaider à son tribunal ,  
Peut-être vôtre Juvenal  
N'en sortiroit-il qu'à sa honte.  
On sçait que c'est un vieux bourru  
Dont l'âpre & bouillante colere ,  
Quand une fois il est feru ,  
Ne feroit pas grace à son pere.  
Avec son ton aigre & mordant ;  
Ses bruyants éclats de paroles ,  
Son air magistral & pedant ,  
Ses emphases , ses hyperboles ,  
Si l'on m'en croit , mon avis est ,  
Qu'on l'envoye établir son siege  
Aux Sauromates s'il lui plaît ,  
Ou , s'il l'aime mieux , aux College ,  
Car pour parler net sur ce point ,  
Dans ma valise on n'en veut point ,



C'est sa faute aussi , qu'y ferai-je ?

Pour Ovide, autrement , Nazon ,

Qu'on le préconise & le loüe ,

J'avouïrai que l'on a raison ,

Mais il faut aussi qu'on m'avoüe

Qu'il cherche un peu trop à briller.

Pour moi , j'ai la tête blessée ,

Lors que je lui vois tortiller

En cent façons une pensée.

A force de la ressasser ,

La pointe , au bout du tems , s'émousse ,

Et l'esprit vient à se lasser :

Il ne faut pas toujours qu'on pousse

Jusques où l'on pourroit pousser.

Sa fécondité qu'on admire ,

Irrite ma mauvaise humeur ,

Et j'enrage contre un Auteur ,

Qui ne me laisse rien à dire.

Horace & lui sont excellens

Et ces deux seuls en valent trente ,

Mais je leur trouve des talens

De nature bien différente ;

Selon les âges & les tems

Leur crédit tombe , ou bien augmente.

J'étois pour Ovide à quinze ans ,



Mais je suis pour Horace à trente

Et Martial est-il un sot ?

Non , ses traits même ont de quoi **plaire** ;

Mais il court après un bon mot ,

Horace attend tout au contraire ,

Que le bon mot vienne s'offrir ;

Et sans qu'il s'en fasse une affaire ,

Il sçait l'attraper sans courir.

Quant au grand & fameux Virgile ,

Qu'on ne sçauroit trop ménager ,

Quoi qu'il pût m'être fort utile ,

Je ne le fais point voyager ,

De crainte de quelque danger ,

Et je le garde pour la ville.

Enfin , pour finir sur cela ,

Catulle , Tibulle , & Properce ;

Et gens de ce calibre-là ,

Sont tous d'un assez bon commerce :

Comme quelquefois je les prens ,

Quelques fois aussi je m'en passe ;

Mais en tous lieux , comme en tous tems ,

Je veux toujours avoir Horace.

Vous mettez longtems à partir ,

Dira quelque cervelle sage ,

Mais j'oubliais d'en avertir ,



Tout ceci se dit en voyage.

Supposons donc comme certain ,

Que déjà je suis en chemin :

Je me vois en campagne rase ,

Dominant sur tout l'horison ,

Je pique des deux mon grison ,

Et crois voler sur un Pégase ,

Comme un autre Bellerophon.

Un berger me semble un satyre ,

Un côteau couvert de gazon ,

De loin me semble un Hélicon ;

Enfin , je vis , & je respire

Comme un homme hors de prison.

O Paris ; ô Ville superbe !

O qu'il m'est doux de te quitter !

J'aime bien mieux marcher sur l'herbe ,

Que sur ton pavé me croter ,

Lors qu'un vilain courtaut me pousse ,

Et me jette vers le ruisseau ,

Qu'un carosse qui m'éclabouffe ,

Charge de mouches mon manteau ;

Du bruit de la cérémonie ,

Point de repos ni nuit , ni jour ,

Voilà le train que va la vie

Dans ton admirable séjour.



O qu'heureux , selon moi , doit être ;  
Qui peut quelques fois s'en bannir !  
S'entend néanmoins s'il est maître ,  
Quand il lui plaît d'y revenir.  
Dieu nous en face à tous la grace ,  
J'en dis , *Amen* , & je poursuis.  
J'arrive enfin comme je puis.  
Le premier jour on se délasse.  
Le lendemain le tems se passe  
A connoître le país.  
Avant que d'entamer l'étude  
On cherche encore à marchander ,  
Il faut toujourns quelque prélude ,  
Et du tems pour échafauder.  
Allons pourtant , prenons courage ,  
Et mettons la main à l'ouvrage.  
Mais lors que je veux avancer ,  
Quel Démon vient me traverser ?  
J'éprouve un travail que j'ignore ,  
Et ne puis qu'à peine tracer  
Un vers froid qui me déshonore ,  
Et qui ne fait que grimacer.  
Cent fois il me fait effacer  
Je corrige , j'efface encore ,  
Et toujourns à recommencer.



Cependant mon feu s'évapore ;  
Je sens ma veine se glacer.  
Apollon , le Dieu que j'adore ,  
Devant moi semble s'éclipser.  
Muses , en vain je vous implore ;  
En vain je viens vous encenser ,  
Vous me traitez de Turc-à-More ,  
Et ne daignez plus m'exaucer.  
Brillantes fleurs , charmantes plaines ,  
Je ne trouve en vous nul secours ;  
Vous coulez devant moi , fontaines ,  
Sans m'animer par votre cours :  
J'ai beau vous apprendre mes peines ,  
Echos , pour moi vous êtes sourds ,  
En cet état que puis-je faire ?  
Mais quand j'y pense je suis bon  
De m'amuser à ce jargon ,  
Dans ce lieu doux & solitaire ,  
Où j'ai tous les biens à foison ,  
Au lieu de vivre en volontaire ,  
Et me rouler sur le gazon.  
La reflexion est fort bonne ;  
J'aime , pour moi , quand on raisonne.  
Que suis-je venu faire ici ?  
Rimer en Poète transi !



Non certes , Dieu me le pardonne ;  
Mais bien délasser ma personne ,  
Vivant sans soin & sans souci.  
N'est-ce pas assez d'une année  
A se tarabuster l'esprit ,  
Et souffrir en ame damnée  
En forgeant un mauvais écrit ?  
Faites le bon , viendra-t'on dire.  
C'est fort bien dit , quand on le peut ,  
Bien ou mal , il nous faut écrire ,  
Et ne le fait pas bien qui veut.  
En est-on mieux pour le bien faire ,  
Et n'en coûte-t'il rien pour plaire ?  
Produire , est un enfantement ;  
Qui ne va jamais sans tourment :  
La racine est toujours amere  
Quoique le fruit au goût soit bon ;  
Et l'enfant le plus beau , dit-on ,  
Coûte bien des maux à sa mere.  
Enfin , pour finir ce propos ,  
De quelque air qu'on prenne la chose ,  
Il nous faut toujours du repos.  
Prenons-en donc , & parlons prose.  
Le monde est méchant & pervers ,  
Malheur à qui lui donne prise ;



En prose, hélas, les plus grands Clercs  
Disent souvent **mainte** sottise,  
Comment n'en **dire** pas en vers ?  
Le beau ragoût **qu'**un misantrope,  
Tel qu'un Poëte morfondu,  
Qui dans son **chagrin** s'enveloppe,  
Tandis que son **esprit** galope  
Après un vers **qu'**il a perdu.  
Quand on est **en** pays barbare,  
Sans douceur, **sans** société,  
Passe qu'on ait **l'esprit** bizarre,  
Et que d'écrire **on** soit tenté ;  
Mais qu'en ces **lieux**, mais qu'à Lucienne,  
L'envie ou la **fureur** me vienne  
De vivre en Poëte **crotté**,  
Je paroîtrois bien **dégoûté**.  
Comment avoir **cette** manie,  
Dans un lieu si **beau**, si charmant !  
Où trouve-t'on **plus** d'agrément,  
Une plus saine **compagnie**,  
Moins de faste, **moins** d'embarras,  
De façon, de cérémonie,  
Et quels biens n'y trouve-t'on pas ?

Que dire de ces **païsages**  
Où l'œil se plaît à s'égarer ;

Non,



Non , les Peintres dans leurs ouvrages ,  
Ne nous présentent point d'images ,  
Qu'on puisse bien leur comparer.  
Je crois , pour moi , que la nature  
S'est fait elle-même un plaisir  
De nous travailler à loisir  
Une si riante peinture.  
C'est elle qui de son pinceau  
Nous a tracé dans ces prairies ,  
Ce que renferment de plus beau ,  
Les campagnes les plus fleuries ,  
Et nous en a fait un tableau.  
Tout y paroît grand & nouveau :  
La Seine y change , & se varie ;  
A l'opposite d'un Château ,  
C'est une simple bergerie :  
Vous voyez dans un même tems  
Mille objets , & tous différens ,  
Que sa main habile apparie :  
Elle les confond à nos yeux ,  
Et fait briller son industrie ,  
Dans un désordre qui vaut mieux  
Que la plus belle symetrie.  
Que j'aime à voir couler ces eaux ,  
Qui trouvant diverses barrières ,



Entrent dans differens canaux,

Et font de nouvelles rivières !

Mais , ô Dieux ! qu'est-ce que je vois ,

Que de prodiges à la fois ,

Quelle merveilleuse structure \* !

Je me trompe, ou l'art envieux

Semble vouloir en ces beaux lieux ,

Le disputer à la nature.

N'est-ce point un enchantement ,

Qui m'impose agréablement ?

L'onde s'élève par étage ,

Montant par cent tuyaux divers ,

Et se faisant avec courage

Un nouveau chemin dans les airs ,

S'empresse d'aller rendre hommage

Au plus grand Roi de l'Univers.

Ici du haut d'une éminence ,

Je la vois se précipiter ;

Puis se reprendre & serpenter

Dans ce charmant lieu de plaïssance ,

Où LOUIS trouve tant d'atraits :

Là redoublant sa violence ,

Elle entre en des conduits secrets

D'où vers le Ciel elle s'élance

\* *La Machine de Marly.*



Avec pompe & magnificence,  
 Et contribuant quelquefois  
 Au plaisir du meilleur des Rois  
 Elle en fait à toute la France.  
 Muse, en voilà plus qu'il ne faut,  
 Vous prenez vôtre vol trop haut,  
 Ce feroit être téméraire  
 De pousser les choses plus loin;  
 D'autres s'il faut le sçauront faire,  
 Et de vous on n'a pas besoin,  
 Et vous feriez mieux de vous taire.  
 L'avis me semble salutaire.  
 Laissons donc à d'autres ce soin.  
 Peut-être que c'est la paresse,  
 Qui par surprise & par adresse  
 Me fait cette belle Oraison.  
 Je me rends pourtant, & je cesse;  
 Car il faut que je le confesse,  
 Pour cette fois, elle a raison.

---

## II. A MONSIEUR I.D.F.A.G.A.P.

*Sur la décadence du bon goût.*

**D**epuis un tems, mon silence en fait foi,  
 Dans vos Cantons n'oserois plus écrire,



Grand Magistrat , si demandez pourquoi ,  
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.

A maint écrit qu'à Paris on admire  
Ou peu s'en faut , ne puis comprendre rien ;  
Le style en est très-beau , je le vois bien ;  
Mais tel qu'il est , si n'y puis rien entendre ,  
N'ai-je pas lieu d'apprehender qu'au mien  
Paris aussi ni puisse rien comprendre ?  
Grand mal m'en veux , & ne suis peu touché  
D'avoir l'esprit si dur & si bouché ,  
Car j'ai beau faire , & hauffer mes lunettes  
Et Prose & Vers tout est si haut perché ,  
Qu'également je m'y trouve empêché ,  
Et c'est toujours pour moi lettres secretes ,  
Goutte n'y vois. Oh ! que tout a changé  
Pour le langage ; & que dans la grand-Ville ,  
Depuis le tems que j'en suis délogé ,  
On s'est rendu terriblement habile.

Un point pourtant sur cela m'a surpris ,  
Vous le dirai-je ? Excusez ma franchise ,  
C'est vous , Seigneur , qui causez ma surprise ;  
Tout ce qui part de vous est d'un grand prix ,  
Et peut servir de regle & de modele ,  
C'est verité dont personne n'appelle ;  
Jugez par là de mon étonnement.



Lorsqu'en discours fortis de vôtre bouche  
A nous forains transmis fidèlement  
J'ai trouvé tout annoncé clairement,  
Rien de forcé, rien d'obscur, rien de louche :  
Est-ce donc là, d'abord me suis-je dit,  
Ce Magistrat dont par toute la France  
On prise tant le merveilleux esprit,  
On vante tant la force & l'éloquence ?  
Je le croyois un oracle du tems,  
Et cependant il parle & je l'entens.  
Je vous le dis, Seigneur, c'est grand dommage ;  
Cette clarté qui fut une vertu  
Au tems passé, n'est plus du bel usage ;  
Et ne voudrois en donner un fêtu ;  
On la soufroit jadis dans le langage,  
Quand on parloit afin d'être entendu :  
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage  
Adieu vous dis, son crédit est perdu.

On a raison, tout étoit confondu  
Dans ce tems-là. Le peuple, la canaille,  
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,  
En decidoit souvent vaille que vaille,  
Chose indécente, & que nos beaux esprits  
N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre  
A cet énorme & vicieux abus,



Que leurs écrits sont **autant** de Rebus ,  
Enigmes même , & n'est **aisé** d'y mordre :  
Qui le pourroit ? Ils ne se **montrent** plus  
Qu'enveloppez de nuages **confus** :  
Impunément ils bravent **les** orages ,  
Toujours guindez dans le **plus** haut des airs ,  
De tems en tems du fond **de** ces nuages  
On voit sortir des flammes , des éclairs ;  
Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;  
Puis un Essain soi-disant **renommée**  
Veut qu'on admire , & nous en fait la loi ;  
On obéit , on crie à la **merveille** ,  
Je crie aussi , sans trop **sçavoir** pourquoi :  
Mais si m'allois faire tirer **l'oreille** ,  
Bientôt aurois la grand-**bande** sur moi ,  
Par quoi de peur qu'on n'**aille** s'y méprendre ,  
Je le déclare en tant qu'il **est** besoin ,  
Et s'il le faut , vous en **prens** à témoin ,  
J'admire tout sans le **pouvoir** comprendre ;  
Pour ces Messieurs plus ne puis ni ne dois ,  
Car de vouloir que je les **puisse** entendre ,  
C'en feroit trop , Seigneur , & je les crois  
Trop gens d'honneur & trop de bonne foi  
Pour l'exiger ; bien loin de le prétendre ,  
Tout au contraire entr'**eux-mêmes** tout bas



Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.

Voilà , Seigneur , touchant le beau langage  
Sur le Parnasse un grand remuë ménage ,

Or il s'agit de prendre son parti ,

Avisez-y, vous êtes bon & sage ;

Mais n'en voudrez avoir le démenti ,

Je le vois bien , & tiendrez toujourns ferme ,

Pour le vieil goût. Qu'entens-je par ce terme ?

J'entens celui d'Horace & Ciceron ;

Encor faut-il en conserver le germe ,

Et lui laisser au moins quelque Patron ;

Vous risquez moins que bien d'autres à l'être ,

Comme en cet art vous êtes un grand Maître ,

Peut-être à vous le pardonnera-t'on ;

A nous chetifs , reconnaissez en province ,

Suivre convient l'usage qui prévaut ,

Pour résister nôtre credit est mince ;

Et quant à moi , qui crains un peu la pince ,

Bon gré malgré c'est un faire le faut ;

Ma coutume est de peur qu'on ne me fonde

D'être toujourns le premier à crier ,

Comme Sosie , Ami de tout le monde :

Sur ce pied-là ne me suis fait prier.

J'ai donc voulu , suivant le nouveau Code ,

Qu'ont établi maints & maints beaux esprits ,



Penſer , écrire , & parler à leur mode ,  
Or écoutez comment je m'y ſuis pris.

En premier lieu j'ai fait plier bagage ,  
Non toutefois ſans violents remors ,  
Au grand Virgile, Horace, & leurs conſorts ;  
Tels ont cédé ſans murmure à l'orage ,  
D'autres ont fait un peu plus les mutins ;  
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.  
Juvenal , chef de la mutinerie ,  
M'a regardé d'abord du haut en bas ,  
Et me quittant auffitôt en furie  
A pris ſa courſe \* *ultra Sauromatas*.  
Vous faites bien , m'a dit tout bas Horace ,  
Nous gâterions le bon goût d'aujourd'hui ,  
Et j'en ferois autant à votre place :  
Perſe vouloit ſ'en aller avec lui ,  
L'ai retenu par la manche ; & pour cauſe.  
Les Orateurs , & tous les gens de proſe ,  
Grands chicaneurs , ont voulu marchander ;  
Et Cicéron , pour la cauſe publique ,  
Comme autrefois , toujours prêt à plaider ,  
A débuté par une Philippique.  
J'étois perdu ſi l'avois écouté :  
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté ;

\* *Commencement de la II. Satyre de Juvenal.*



Disant à tous, Messieurs , point de réplique :  
J'en suis honteux , mais l'arrêt est porté ;  
En vous gardant l'on eût mieux fait peut-être  
Et resteriez , si j'en étois le maître ;  
Mais comme suis de l'avis des plus forts ,  
Voici la porte , & voilà la fenêtre ,  
Pouvez opter , mais vous irez dehors.  
Plus indigné que confus de l'outrage  
O tems ! ô mœurs ! S'écrioit Cicéron ;  
Bref , du vieux tems dans ce commun naufrage  
Ne se sauva que Perse & Lycophron.  
Or ces Messieurs ayant tous pris la fuite ,  
Vous jugez bien que justesse , raison ,  
Clarté , bon sens , craignant même poursuite ,  
A petit bruit sortirent à leur suite ,  
Nul ne resta , tout vuida la maison ;  
Ce fut , Seigneur , une belle décharge ;  
Auparavant j'étois comme en prison :  
Mais eux partis je me vis bien au large.  
Comment ! Tandis qu'ai suivi leurs leçons  
Cent fois par jour j'étois à la torture :  
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons ;  
Heureux le mot qui passoit sans rature :  
Tantôt le tour paroïsoit trop guindé ;  
Tantôt la phrase embarrassée , obscure :



L'un ne vouloit d'un terme hazardé ,  
L'autre trouvoit l'expression trop dure :  
Toujours la Règle & l'Equerre à la main ,  
Il me falloit suivre jusqu'à la fin  
Le plan tracé , sous peine de censure ;  
M'en écarter n'étoit gueres permis ,  
Même en donnant mieux que n'avois promis ,  
Juste en ce point , il falloit l'être encore  
Dans l'hyperbole & dans la métaphore ,  
Pour tel écart qui seroit encensé  
Au tems present sous nom de noble audace ,  
Me suis souvent vû rudement tancé ,  
Rien n'étoit beau , s'il n'étoit à sa place.  
Les ornemens , ainsi que de raison ,  
Étoient de mise , & l'on pouvoit sans doute  
Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison ,  
Mais il falloit les trouver sur sa route ;  
Un synonyme en habit retourné ,  
Quoiqu'éclatant , n'étoit pas pardonné ;  
La plus pompeuse & brillante épithete ,  
On la rayoit quand elle étoit muette ,  
Pour un seul terme , ou froid ou négligé ,  
C'étoit pitié , l'on m'eût dévisagé.  
Rien ne passoit s'il n'étoit de calibre ;  
Que vous dirai-je enfin ? J'étois à bout ;



Or désormais ai secoüé le joug ,  
Et je puis dire à present, je suis libre :  
Aussi bien-tôt verrez *ma plume en l'air*  
Suivre le vol de l'Auteur noble & rare  
Qui déclamant pour le Roi de Navarre ,  
A chaque trait élançoit un éclair.  
Je vais d'abord pour enrichir mes rimes ,  
Faire un amas de brillants synonymes ,  
Et par cet art aujourd'hui si commun  
Dire en vingt mots ce qu'on peut dire en un ;  
Tout paroîtra , jusqu'aux moindres sornettes ,  
Enluminé de nobles épithetes ;  
Et dans la foule égaré , confondu ,  
L'objet qui plus devoit frapper la vûë ,  
Enveloppé de cette épaisse nuë ,  
Se trouvera presque comme perdu ,  
En bel esprit , qui creuse & subtilise ,  
Je veux me faire un patois à ma guise ;  
Et sans toucher aux termes établis ,  
Que malgré nous maintient un vieil usage ,  
Sous mêmes mots autrement assortis  
Faire trouver tout un autre langage ,  
Pour me former un style tout nouveau ,  
Un style auquel nul autre ne ressemble ,  
J'accouplerai d'un bizarre pinceau ,



Traits qui jamais ne se font vûs ensemble.  
Mon art surtout brillera dans le tour ;  
J'aurai grand soin qu'au langage il réponde ;  
Tout sera neuf, tout viendra par détour ,  
Ne fallût-il , dans ma verve féconde ,  
Que vous donner seulement le bon jour ,  
J'amenerai cela du bout du monde.  
De suivre un ordre & se tracer un plan ,  
D'avoir un but , & rendre à quelque chose ,  
C'est être esclave & se faire un tyran ,  
Pour rien n'en veux , & quoique je propose ,  
J'en avertis , & qu'on l'entende bien ;  
C'est sans m'astreindre ou m'engager à rien.  
Je veux errer , maître de la campagne ,  
Trainant partout mes Lecteurs ébahis ,  
Tantôt en France , & tantôt en Espagne ;  
Qui me suivra verra bien du païs,  
J'irai bon train , & me suive qui m'aime ,  
Pas ne répons pourtant qu'en me suivant  
On ne se perde. Hélas ! le plus souvent  
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.  
L'ouvrage fait , il faudra consulter ,  
Ainsi qu'en doit user tout homme sage ,  
Si même encore s'en tolere l'usage ;  
Mais en ce point ne prétends imiter



Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante ,  
Qui pour se rendre intelligible en tout ,  
Sur ses écrits consultoit sa servante.

Tout au rebours je veux gens du haut goût ,  
Esprits perçans , déliez & sublimes ,  
Devinant tout ; puis leur lisant mes rimes  
Je leur crierai : Dites par vôtre foi ,

'entendez-vous , gens de bien , dites-moi ?  
Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage ,  
Plus le croirai dès-lors de bon alloi ,  
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.

Vous blâmerez le parti que je prens ;  
Mais quoi , Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse ?  
Il se faut bien accommoder au tems ,  
J'aime la paix , je crains les différens ,  
Et ne veux point me broüiller au Parnasse.  
Mais après tout , que diront nos neveux ?  
Ce qu'ils diront ? Ce sont de beaux morveux  
Pour nous reprendre ; ils n'oseroient sans doute ;  
Et puis d'ailleurs si ces petits esprits ,  
Veulent jamais gloser sur nos écrits ,  
Quinaults seront , car ils n'y verront goutte.





## III. APOLOGIE DE L'AUTEUR,

*Sur ce qu'il s'amuse quelque fois à faire des Vers ,  
& à en faire dans le stîle de Marot.*

**Q**ui fit des Vers , des Vers encor fera ,  
C'est le moulin qui moulut & moudra.

Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne ,

Et je me câbre en vain contre la mienne :

Malgré mes soins ma Muse prend l'essor ,

J'ai fait des Vers , & j'en refais encor.

Que de leçons , & même à juste titre ,

Ai-je essuyé pourtant sur ce chapitre ?

Aigres Censeurs me l'ont tant reproché ,

Tant vrais amis m'ont sur cela prêché !

Hé quoi ! toujourn des Vers ? Estes-vous sage ?

Ah ! Renoncez à ce vain badinage ;

Occupez-vous , grave & solide Auteur ,

D'un plus utile & plus noble labeur ,

Et pour charmer nos cœurs & nos oreilles ,

Tournez ailleurs vos talens & vos veilles.

Combien de fois touché de repentir

Me suis-je cru prêt à me convertir !

Honteux , confus de mes rimes passées ,

Rimes souvent pour mes pleurs effacées ,

J'avois juré cent fois d'un cœur contrit ,

De ne tracer Vers , ni grand , ni petit :



Juré cent fois , je l'avoüe à ma honte ,  
J'eus beau jurer , Apollon n'en tint compte ;  
Tyran crüel , il rit de nos sermens ,  
Comme l'amour rit de ceux des amans ,  
Je me trouvai pénitent infidelle  
En vrai relaps rembarqué de plus belle ;  
D'un nouveau feu je me sentis brûler ,  
Et malgré moi je vis des Vers couler.  
Dans cet état de contrainte cruelle ,  
Plaignez-moi , vóus , dont j'honore le **zele** ;  
Sages amis , j'écoute vos leçons ;  
Mais j'en reviens toujours à mes **chançons**.

Pour vous , Censeurs , qui de mes **foibles** rimes  
Osez partout me faire autant de crimes ,  
Et qui croyez dans vótre esprit bouché ,  
Que faire un Vers ce soit faire un peché ,  
Exorcisez le Démon qui m'obsede ;  
Ou par pitié souffrez que je lui cede ,  
Et condamnez avec moins de rigueur ,  
Des rimes dont je suis à peine Auteur ,  
Et qu'une aveugle & bizarre manie  
Malgré moi presque arrache à mon **génie**.

Mais quoi ! rimer ainsi que je l'ai fait  
Est-ce après tout un si grave forfait ?  
Vous écrivez ce qu'il vous plait en prose ,



N'osai-je en Vers faire la même chose ?  
Un sentiment par lui-même estimé  
Est-il mauvais quand il devient rimé ?  
Et dans des vers d'ailleurs pleins d'innocence ,  
L'ordre , le tour , met-il quelque indécence ?  
Censeurs malins , & peut-être jaloux ,  
Si dans mes vers j'offense autre que vous ,  
Si la vertu , si l'austère sagesse ,  
Y trouve rien qui l'éfleure , ou la blesse ;  
Si froid Auteur j'ennuie en mes écrits ,  
Condamnez-moi , j'ai tort , & j'y souscris.  
Mais quand suivant une injuste maxime  
Précisément sur ce point , que je rime ,  
Vous prétendrez me faire mon procès ,  
Vous le ferez sans fruit & sans succès.

Or rimez donc , dit un ami fidelle ,  
Mais quel Auteur prenez-vous pour modele ?  
C'est une honte , y pensez-vous ? Marot ,  
Homme verveux , & digne du garot ,  
Et dont jadis la Muse évaporée  
A grande peine échappa la bourée.  
Défaites-vous de ce style badin ;  
Et laissant là Marot avec dédain ,  
D'un vol léger élevez-vous à l'Ode ,  
Pièce si noble & si fort à la mode ,



Et dont le chant hardi, mélodieux,  
Charme les Rois, & touche jusqu'aux Dieux.

Qui parle ainsi certes ne connoît gueres  
De l'Helicon les loix & les Myfteres,  
Esclaves nez du Dieu capricieux  
Dont le pouvoir régle tout en ces lieux,  
Nous n'avons point de choix dans son Empire  
Et nous chantons selon qu'il nous inspire;  
Sans consulter sur cela nos souhaits,  
Ce Dieu dispense à son gré ses bienfaits,  
Donne à chacun, en le faisant Poëte,  
A l'un la lyre, à l'autre la trompette;  
A celui-ci chauffe le brodequin,  
Eleve l'autre au Cothurne divin;  
Accorde à tel la force & l'énergie,  
Réduit tel autre à la rendre Elegie:  
Dans la Satyre il rend l'un sans égal  
Et borne l'autre au simple Madrigal.  
De tous ses dons Marot n'eut en partage  
Qu'un élégant & naïf badinage,  
Et si j'en ai quelque chose hérité,  
C'est un vernis de sa naïveté.  
Sans m'égarer dans des routes sublimes,  
De ce vernis je colore mes rimes;  
Et de ce simple & naïf coloris,



Mes petits vers ont tiré tout leur prix ,  
Par ce secours emprunté si ma Muse  
Ne charme pas , pour le moins elle amuse ;  
Et par le vrai , qu'elle joint au plaisant ,  
Quelque fois même instruit en amusant.  
Je m'en tiens-là , sans toucher à la Lyre ,  
Qu'au Dieu des Vers il plût de m'interdire ,  
Pour ses chéris il réserve ce don :  
Laissons chanter sur ce sublime ton  
Et qui ? La Motte , & tel autre génie  
Qui de la Lyre a conçu l'harmonie ;  
Et n'allons pas , Poètes croassans ,  
De leurs concerts troubler les doux accens.

De nos François , je ne sçaurois m'en taire ,  
C'est la folie & l'écueil ordinaire :  
Si dans un genre un Auteur réussit ,  
D'imitateurs un nuage grossit ;  
Vous les voyez bientôt , quoi qu'il en coûte ,  
En vrais moutons suivre la même route ,  
Entrer en lice , & courant au hazard ,  
Le disputer presque aux Maîtres de l'art.  
Depuis le tems , La Motte , que ta plume  
Sçut nous donner d'Odes un beau volume ,  
Combien d'Auteurs s'attribuant tes droits  
Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix ?



Plus d'autres Vers ; ils ne riment qu'en Odes ,  
Et désormais , comme autant de Pagodes ,  
A ce seul point fixez également ,  
Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.  
Je ris de voir leurs Muses pulmoniques ,  
Impudemment , pour Odes Pindariques ,  
Nous frédonner , sur des tons presqu'usés ,  
Des Madrigaux en strophes divisés.  
Que dans son vol le Poëte s'égare ;  
Tout est permis en invoquant Pindare ,  
Qui des enfers se plaint qu'à tout propos  
Un froid rimeur vient troubler son repos.

Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire ,  
Qu'on rit , qu'on pleure , & même qu'on respire ;  
De ce Démon tout paroît possédé ,  
Et le Parnasse est d'Odes inondé.  
Irois-je encor , me perdant dans la nuë ,  
De ces Messieurs augmenter la cohue ?  
Non , j'aime mieux , avec moins de fracas ,  
Me contenter d'un étage plus bas.

Quant à Marot , il me plaît je l'avoüe ,  
Pour bon Poëte en tous lieux on le loüe ;  
Je le voudrois encore homme de bien ,  
Et me déplaît qu'il fut un peu vaurien.  
Vous l'imitiez tel qu'il est. Je l'imite ;



Dans son style , ôüi, mais non dans sa conduite ;  
Et n'a-t'il pas , ce style , quoique vieux ,  
Je ne sçai quoi de fin , de gracieux ?  
Depuis longtems Marot plaît , on le goûte ;  
Si je fais mal en marchant sur sa route ,  
Je suis , hélas ! par un pareil endroit  
Bien plus coupable encor que l'on ne croit.  
Tant que je puis avec la même audace  
J'ose imiter Virgile , Homere , Horace ,  
Grecs & Romains ; Auteurs qui dans leurs tems  
Vécurent tous Payens & mécréans.  
Si je l'ai fait sans en être blamable ,  
Pourquoi Marot me rend-t'il plus coupable ?  
Un hérétique est-il pis qu'un Payen ?  
Marot , du moins , Marot étoit Chrétien.  
Qu'on le condamne , & que l'on se récrie ,  
Et sur l'Erreur & sur l'Idolatrie ;  
J'en fais de même , & ma foi , ni mes mœurs ,  
Ne prendront rien jamais de ces Auteurs.  
Mais pour cet art , cette noble finesse ,  
Prisée en France , à Rome & dans la Grece ,  
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits  
Suivre de loin ces merveilleux Esprits !  
Et recueillant des beautez chez eux nées ,  
Mais dans leurs Vers trop souvent prophanées ;



Sur de meilleurs & plus dignes sujets  
D'un pinceau chaste en répandre les traits,  
Telle au Printems voit-on la sage abeille,  
En voltigeant sur la rose vermeille,  
Laisser l'épine, & du suc de la fleur  
Tirer pour nous un miel plein de douceur.  
Sur ces leçons que l'abeille lui donne  
A petit bruit ma Muse se façonne,  
Et d'un Auteur, dont elle prend le ton,  
N'imite rien que ce qu'il a de bon;  
Qu'il soit méchant, scélérat, hypocrite,  
De ses talens sans risque l'on profite;  
Et n'y peut-on réussir qu'à demi,  
Toujours autant de pris sur l'ennemi.  
Déformais donc sur Marot qu'on se taise,  
Je n'en prends point de teinture mauvaise,  
Qu'on me le laisse avec soin écrêmer,  
Et que sans trouble on me souffre rimer :  
J'y suis fort sobre, & quoique l'on en dise  
Je n'en fais pas métier & marchandise;  
A ces petits, mais doux amusemens,  
Ce que j'ai mis quelquefois de momens  
Qu'on le rassemble en heures & journées,  
Ne fera pas trois mois sur dix années :  
Ce peu de tems n'est point un tems perdu.



L'esprit ne peut être toujours tendu ;  
L'un se repose , un autre se promene  
Fais-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?  
Las d'un travail plus noble , ou plus Chrétien ,  
Je fais des Vers quand d'autres ne font rien ;  
Changeant de grain la terre se repose ,  
En travaillant je fais la même chose ;  
Et changement de travail , ou d'emploi ,  
Fut de tout tems un vrai repos pour moi.

Personne enfin n'est parfait dans la vie ,  
J'aime à rimer quand il m'en prend envie ;  
De maints défauts , dont je suis dominé ,  
Pour mon malheur c'est le plus obstiné :  
Défaut fâcheux , mais qui bien qu'on en gronde  
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;  
Je me suis vû pour tels vers dénigré ,  
Dont en bon lieu l'on m'a sçu quelque gré ;  
Si j'ose même ici pour ma défense  
Sur ce point-là dire ce que je pense ,  
Tel me censure & me damne tout haut ,  
Qui dans le cœur m'absout de ce défaut.





---

IV. *Nécessité de la Critique , ou le Grand Prevôt  
du Parnasse.*

**O**N gronde contre la satire  
Et Cotin dit qu'on a raison ,  
Mais quoi que Cotin puisse dire ,  
Dans l'étrange démangeaison  
Qu'en nôtre siecle on a d'écrire ,  
Il nous faut un contre-poison.  
Ecrire en Vers , écrire en Prose ,  
Au tems passé étoit un art ;  
Au tems present c'est autre chose ,  
Tant bien que mal , à tout hazard ;  
Rime qui veut , qui veut compose ,  
Se dit habile , ou le suppose ,  
Entre au Chorus , ou chante à part ,  
Est pour un tiers ou pour un quart ,  
Fournit le Texte , ou fait la Glose ,  
Et tout le monde en veut sa part.

Dites-nous , Muses , d'où peut naître  
Cette heureuse fécondité ?  
Est-on sçavant quand on veut l'être ?  
Cela n'a pas toujours été ;  
Il en coûtoit à nos ancêtres ,  
Ce ne fut pas pour eux un jeu ;



Ce qui coûtoit à ces **grands** Maîtres

Pourquoi nous coûte-t'il si peu ?

Vanité sotte , qui **présume** ,  
Par un aveugle & fol **orgueil** ,  
De son esprit & de sa **plume** !  
Voilà d'abord le grand **écueil**.

*Item* le Temple de **mémoire**

Est un très-dangereux **appas** ;

Mais en griffonnant **pour** la gloire ,

L'encre toujourn ne **coule** pas ,

Et quelque fois avient **le** cas

Que l'on casse son **écri**toire.

*Item* , soit à bon titre **ou** non ,

On dit mes œuvres , **mon** Libraire ,

Et l'on voit en gros caractères

Afficher son livre & son **nom**.

*Item* , chacun a sa folie ;

*Item* , aujourd'hui tout **est** bon

Et tout ouvrage se publie.

Ce qu'un homme a rêvé la nuit ,

Ce qu'il a dit à sa servante ,

Ce qu'il fait entre sept & huit ,

Qu'on l'imprime & le mette en vente ,

L'ouvrage trouve son débit ,

Et quelquefois sans qu'il s'en vante

L'Auteur



L'Auteur y gagne un bon habit.

*Item*, quand on ne sçait mieux faire

On forge, on ment dans un Écrit.

*Item*, on ne sçauroit se taire,

Et nous avons tous trop d'esprit.

Autre grand *Item*, il faut vivre;

Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison

Maigres livres de toute sorte,

Ils n'ont ni rime, ni raison;

Cela se vend toujourns, qu'importe,

Tous les sujets sont presqu'usez,

Et tous les titres épuisez

Jusques à des contes de Fées,

Dont ont a fait longtems trophée;

Le désordre croît tous les jours;

Je crie, & j'appelle au secours;

Quand viendra-t'il quelque Critique

Pour reformer un tel abus,

Et purger nôtre république

De tant d'Ecrivains de bibus.

A l'aspect du Censeur farouche,

Qui sçait faire valoir ses droits,

Un pauvre Auteur craindra la touche,

Et devant que d'ouvrir la bouche,



Y pensera plus d'une fois.

Je touche une fâcheuse corde ,  
Et crois déjà de tous côtez ,  
Entendre à ce funeste exorde  
Nombre d'Auteurs épouvantez ,  
Crier tout haut, miséricorde.  
Soit fait, Messieurs, j'en suis d'accord ;  
Mais quand le public en furie  
Contre vous & vos œuvres crie  
Miséricorde encor plus fort ,  
Que lui répondre, je vous prie ;  
C'est un mal, je ne dis pas non ,  
Qu'un Censeur rigide & severe ,  
Qui le prend sur le plus haut ton ,  
Qu'on hait , & pourtant qu'on revere :  
Mais si c'est un mal , c'est souvent  
Un mal pour nous bien necessaire ,  
Un Critique au pais sçavant ,  
Fait le métier de Commissaire.

Bornons-nous sans aller plus loin  
A la seule gent Poétique ,  
Plus que toute autre elle a besoin  
De Commissaire , d'un Critique ;  
Les Poëtes sont insolens ,  
Et souvent les plus misérables



Se trouvent les plus intraitables,  
Fiers de leurs prétendus talens  
Ils prendront le pas au Parnasse,  
Et sur Virgile & sur Horace,  
S'il n'est des Censeurs vigilans  
Pour chasser ces passe-volans,  
Et marquer à chacun sa place.

D'abord ces petits avortons  
Viennent se couler à tâtons,  
Ils sont soumis, humbles, dociles,  
Souples à prendre des leçons  
Des Horaces & des Virgiles,  
Et devant ces Auteurs habiles  
Sont muets comme des poissons.

Mais quand enfin cette vermine

Sur le Parnasse a pris racine,  
Elle s'ameute & forme un corps

Qui se revolte & se mutine;

Dès qu'une fois elle domine,

Adieu Virgile & ses conforsts;

Dans quelque coin on les confîne,

Et si Phœbus faisoit la mine,

Lui-même on le mettroit dehors.

Comment Ronfard & sa playade,

Dont un tems le regne a duré,



Dans leur grotesque mascarade  
Nous l'avoient-ils défiguré ?  
Crasseux , déguenillé , maussade ,  
Plus bigarré qu'un Arlequin ,  
Affublé d'un vieux casaquin ,  
Fait à peu près à la Françoisé ,  
Mais d'étoffe antique & Gauloise ,  
Sans goût , sans air , le tout enfin  
Brodé de Grec & de Latin :  
C'étoit dans ce bel équipage  
Qu'Apollon , noir comme un lutin ,  
Se faisoit partout rendre hommage.  
Mais après un long esclavage ,  
Enfin Malherbe en eut pitié ,  
Et l'ayant pris en amitié ,  
Lui débarboüilla le visage ,  
Et le remit sur le bon pied ,  
Renvoyant à la fripperie  
Ses haillons & sa broderie.

Alors dans le sacré Valon  
On décria la vieille mode ,  
Et Malherbe sous Apollon  
Fit publier un nouveau Code ,  
Défendant ces vieux passemens ;  
Qu'avec de grands empressements



On alloit chercher piece à piece ,

Au Latium & dans la Grece ;

Ronsard en fut triste & marri ,

Perdant beaucoup à ce décri ;

Il en pleura même , & de rage

Il se souffleta le visage ,

Et s'alla cacher dans un trou ,

En se souffletant tout son fou ;

Les Muses n'en firent que rire ,

Et demandoient par quel hazard

Ronsard , si vanté pour bien dire ,

Donnoit des soufflets à Ronsard.

Cependant tout changea de face ,

Sur l'Hélicon & le Parnasse

C'étoit un air de propreté ,

Plein de grandeur & de noblesse ,

Rien de fade , ni d'affecté

N'en altéroit la dignité ,

Le bon goût & la politesse

Brilloient dans la simplicité ,

Laisant la frivole parure

Aux fades Heros des romans ,

On emprunta de la nature

Ses plus superbes ornemens

Vous eussiez vû les jours de fêtes



Phœbus , & les neuf doctes Sœurs ,  
N'employer pour orner leurs têtes  
Que des lauriers mêlez de fleurs.

Mais cette mode trop unie  
Ennuya bientôt nos François ,  
Au mépris des nouvelles loix  
Ils revinrent à leur génie ,  
Et reclamèrent tous leurs droits.

Nous aimons trop la bigarrure ,  
Je ne puis le dire assez haut ;  
Voilà nôtre premier défaut ,  
Et c'est depuis longtems qu'il dure ;  
Il durera , j'en suis garant ,  
Quoique le bon sens en murmure ;  
Si l'on le quitte , on le reprend ,  
Même en dépit de la censure ;  
On veut du rare & du nouveau ,  
Le tout sans regle & sans mesure ;  
On outre , on lasse le pinceau ,  
Mais à charger trop le tableau  
On vient à gâter la peinture ,  
Et voulant le portrait trop beau ,  
On fait grimacer la figure.  
Soit Poètes , soit Orateurs ,  
C'est là qu'en sont bien des Auteurs ;



Nous nous mettons à la torture  
Pour alembiquer un Écrit ;  
Nous voulons pourtant de l'esprit  
Du brillant , de l'enluminure.

C'est un abus , ne forçons rien ,  
Laissons travailler la nature ,  
Et sans effort nous ferons bien ;  
Il en coûte pour l'ordinaire ,  
Par cet entêtement fatal ,

Plus à certains pour faire mal ,  
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.

Me voilà dans un fort beau champ ,  
Mais je prêche , & peut-être ennuye ,  
Comme bien d'autres en prêchant ;  
Je finis donc , & je m'essuie.  
Bel exemple , sans me flatter  
Si l'on vouloit en profiter !

Or durant cette maladie  
Dont l'Helicon fut infecté  
On bannit la simplicité  
Sous Malherbe tant applaudie.  
Pointes , équivoques dans peu ,  
Et jeux de mots vinrent en jeu ;  
On vit l'assemblage grotesque  
Du sérieux & du burlesque :



Et Phœbus, le galimatias,  
Parurent avec assurance,  
Et comme si l'on n'étoit pas  
Assez fou quand on veut en France,  
On fut avec avidité  
Chercher jusque dans l'Italie  
Des secours dont par charité  
Elle assista nôtre folie.  
Apollon se tuoit en vain  
De faire mainte remontrance,  
Et de prêcher à toute outrance,  
Nos gens suivoient toujours leur train,  
Et tout alloit en décadence.

Mais quand ce Dieu plein de prudence  
Eut prit Boileau pour son Prévôt,  
Combien d'Auteurs firent le saut !  
On voyoit détalier en bande  
Tous ces Messieurs de contrebande ;  
Chapelain couvert de lauriers  
Sauta lui-même des premiers,  
Et perdit, dit-on, dans la crotte,  
Et sa perruque & sa calotte :  
Sauvez l'honneur de la Pucelle,  
Crioit-il, prêt à trebucher ;  
Mais Boileau, plus dur qu'un rocher,

N'eut



N'eut pitié , ni de lui , ni d'elle.

Pradon voulant parlementer  
Fit d'abord de la résistance ,  
Et parut quelque tems luter  
Même en Poëte d'importance ;  
Il appella de la sentence ,  
Mais il fallut toujourns sauter ,  
Et l'on n'a point jugé l'instance.  
Sous le manteau de Regulus  
On eût épargné sa personne ,  
Mais le pauvre homme n'avoit plus  
Que le juste-au-corps d'Antigone.

Quinault par la foule emporté,  
Quinault même fit la culbute ,  
Mais un appel interjetté  
Le vengea bientôt de sa chute.  
On vit les Muses en rumeur  
A l'envi prendre en main sa cause ,  
Quelques gens de mauvaise humeur  
Vouloient pousser plus loin la chose ,  
Insistant qu'on fît au plutôt  
Le procès au pauvre Prévôt.  
Mais hélas ! qu'un Prévôt s'échappe  
Cela est digne de pardon ,  
Il n'est pas infailible , non ,



Plus ne prétendrait fut-il Pape.

Cependant les plus emportez ,  
Dant cette emeute generale ,  
Etoient les Rimeurs maltraitez ;  
Les Cotins chefs de la cabale  
Murmuroient & crioient tout haut ,  
Voyez-moi ce Prévôt de bale ,  
Il n'a pas épargné Quinault.  
Mais Phoebus d'un œillade fiere ,  
Les rejettant avec mépris ,  
Leur dit d'un ton ferme & severe ,  
Paix , canaille de beaux esprits ,  
Qui n'avez fait ici que braire ;  
Si sur Quinault on s'est mépris ,  
J'y veillerai , c'est mon affaire.  
Quant à vous , perdez tout espoir ,  
Et ne me rompez plus la tête ,  
Mon Prévôt a fait son devoir ,  
Ainsi se calma la tempête ,  
Et Quinault s'étant présenté  
Dans ces griefs fut écouté ;  
On déclara , veu la requête ,  
Bien appelé comme d'abus ,  
Dont le Prévôt resta camus :  
Il fut même sur le Parnasse



Reglé sans contestation ,  
Qu'auprès d'Orphée & d'Amphyon  
Il iroit reprendre sa place ;  
Et puis Phœbus d'un air humain  
Lui mit sa propre lyre en main ;  
Non que la sienne fût usée ;  
Mais par un noble & fier dedain  
De la voir à tort méprisée,  
En tombant il l'avoit brisée ;  
On en fit recueillir soudain  
Tous les morceaux jusques au moindre ,  
Mais on les recueillit en vain ,  
Et l'on ne pût les bien rejoindre.

Tel fut le destin de Quinault ,  
Seul de tous où le Commissaire ,  
A son égard un peu Corfaire ,  
Se soit trouvé pris en défaut.  
Pourtant en paya-t'il l'amande ,  
Et de mainte Muse en courroux  
Essuya verte reprimande ,  
On a dit même quelques coups ;  
Dans tout le reste irréprochable ,  
Faisant sa charge avec hauteur ,  
A tout mauvais & sot Auteur  
Il fut Prévôt inexorable.



Sur les grands chemins d'Helicon,  
Dont il fit presque un Montfaucon,  
On voyoit de loin les squeletes  
De cent misérables Poëtes ;  
Exemple dont le seul aspect  
Tenoit les Rimeurs en respect.  
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse  
Il laissa tout à l'abandon,  
Et fit sa charge avec mollesse ;  
Quand on est vieux on devient bon,  
Un reste de terreur empreinte  
Retenoit pourtant les esprits,  
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte  
Au sort de tant d'Auteurs proscrits.  
Dans cette vieillesse impuissante  
Son ombre encore menaçante  
Arrêtoit les plus résolus ;  
Mais cette ombre fiere & glaçante,  
Cette ombre , hélas , n'est plus.  
Toutefois dans cet interregne  
Tout dégénere & dépérit,  
Et faute d'un Prévôt qu'on craigne,  
Chacun sur pied de bel esprit  
Arbore déjà son Enseigne.  
Les Cotins bravant les lardons ,



De tous côtez semblent renaître ,  
Et comme en un tems de pardons  
On voit hardiment reparoître  
Les Pelletiers & les Pradons.

Apollon , c'est vous que j'appelle ,  
De ce mal arrêtez le cours ,  
Le prix de la gloire immortelle  
Est en proye aux joüeurs de vielle ;  
Et la plus brillante des Cours ,  
Vôtre Cour autrefois si belle ,  
Devient un grenier de Gabelle ,  
Et s'encanaille tous les jours.  
Déjà qui veut sur le Parnasse  
S'établit comme en son foyer ,  
Tel croit tout charmer qui croasse ;  
Tel en chantant semble aboyer ,  
Tel peignant sans art & sans grace  
A peine est digne de broyer ;  
Tel fait des Vers qui , quoiqu'il fasse ,  
Semblent tous faits par contumace ;  
Tel pour tout titre ose employer  
Des Vers qu'il prit à la tirace  
Sçavant dans l'art de giboyer  
Confondu parmi cette crasse ,  
Corneille pour garder sa place



En est réduit à guerroyer ,  
Et Racine rencontre en face ,  
Tantôt le Clerc , tantôt Boyer.  
Quel dépit pour le grand Horace ,  
D'avoir à soutenir l'audace  
D'un fat qui vient le coudoyer.  
Le mal plus loin va se répandre ,  
Si l'on n'y met ordre au plutôt ,  
Muses , songez à vous défendre  
Au spécifique ; un bon Prévôt :  
Un bon Prévôt , mais où le prendre ?

Je pourrois , s'il m'étoit permis  
En nommer un digne de l'être ,  
Par ses soins en honneur remis ,  
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être ,  
Homere assez le fait connoître :  
Il a tous les talens qu'il faut  
Pour un emploi si nécessaire ;  
Je ne lui vois qu'un seul défaut ,  
C'est que ce métier salutaire ,  
De blamer ce qui doit déplaire ,  
De reprendre & n'épargner rien ,  
Ce métier qu'il feroit si bien ,  
Il ne voudra jamais le faire.  
Attaqué par maint trait selon



Jamais contre le noir frelon  
 Il n'employa ses nobles veilles,  
 Et comme le Roi des abeilles  
 Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelqu'autre  
 Qui plus hardi, qui moins humain,  
 Pour vôtre gloire & pour la nôtre  
 Ose à l'œuvre mettre la main.  
 Du Parnasse arbitre suprême,  
 Si vous prisez mon zele extrême,  
 Faites le voir en m'exauçant.  
 Hélas ! peut-être en vous pressant  
 Fais-je des vœux contre moi-même.

## SANTÜEIL VENGÉ.

*V. Traduction d'une piece Latine faite par le même  
 Auteur.*

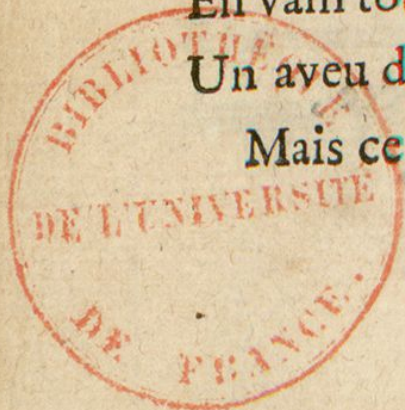
**Q**uelle audace, grand Dieu ! Quelle temerité !  
 On attaque Santeüil sur sa latinité !  
 Quoi ! ces termes pompeux dont la magnificence  
 Partout offre à l'oreille une noble cadence,  
 Au chagrin d'un Censeur n'ont pû le dérober,  
 Et je le vois déjà tout prêt à succomber ?  
 En vain contre la foudre, & contre la tempête,  
 Phœbus de cent lauriers avoit muni sa tête,



Un Critique insolent , par un indigne affront ,  
Foule aux pieds les lauriers qui lui couvroient le front.  
C'est pourtant ce Santeüil , le Héros du Parnasse ,  
Ce grand imitateur de Virgile & d'Horace ,  
Et devant qui la Seine après mille détours  
Fixa jadis ses flots , & suspendit son cours.  
Mais qui peut arrêter ou suspendre l'envie ?  
Elle t'attaque enfin au déclin de ta vie ,  
Santeüil ; mais soutenu d'une noble fierté  
Méprise les efforts de sa malignité.  
Dans Paris aujourd'hui les Fontaines publiques  
Portent de ton sçavoir des marques authentiques ,  
Le peuple y lit des vers gravez en cent endroits ,  
Et sçait les approuver du geste & de la voix ;  
Ton mérite n'est pas renfermé dans un cloître ,  
Santeüil dans l'univers s'est assez fait connoître ;  
A tes rares vertus on rend ce que l'on doit ,  
Et dès que tu paroïs chacun te montre au doigt.  
Les Dames même enfin parlent de tes ouvrages ,  
En vantent leurs beautez , & donnent leurs suffrages ,  
Au Cigne de Mantoüe égalent ton destin ,  
Et trouvent que sur tout tu parles bien Latin ;  
En vain tous les Sçavans publieroient le contraire ,  
Un aveu de ce poids les oblige à se taire.

Mais ce n'est pas toi seul que l'on attaque ici ,

On





On offense encor plus Commire & Jouvency ;  
Oüi , ces doctes Censeurs , ces sçavans personnages ,  
Doivent être tous deux garants de tes ouvrages ;  
On sçait qu'entre les soins de leurs emplois divers  
Ils ont encor celui de repolir tes Vers ;  
Qu'on rejette sur eux ce qu'on peut y reprendre ,  
Car ce n'est pas à toi, Santeüil, qu'il faut s'en prendre  
Mais non , ne craignons rien, ils n'ont pû s'y tromper,  
Nul terme de travers n'a pû leur échaper ;  
Et d'ailleurs quand ce Dieu qui t'agite & t'inspire ,  
Te dicte ces beaux vers que la Province admire ,  
Doit-on dans les transports de ces nobles accès  
Sur un mot mal placé t'aller faire un procès ?  
Semblable à ces torrens qui du haut des montagnes  
Viennent à grand fracas inonder les campagnes ,  
Doit-on te reprocher si dans leur majesté  
Tes vers n'ont pas toujourns autant de pureté ,  
Qu'on voit en ces ruisseaux qui gardent dans leur  
course ,  
Cette même beauté qu'ils tirent de leur source ?  
Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos ;  
Pourquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux ?  
Il faut qu'à haute voix ici je le publie ;  
Oüi , j'oserai le dire , en dépit de l'envie ,  
Habitans d'Hélicon soumettez vötre orgueil



Et rendez en ce jour **hommage** au grand Santeuil.  
Qui de vous comme **lui**, dans ses vives boutades,  
Tel qu'un Thyrsé à la **main** s'élançoient les Menades,  
Paroît jettant partout **des regards** furieux,  
L'écume dans la **bouche** & le feu dans les yeux ?  
Est-il à son abord **mortel** qui ne frémissé,  
Quand on le voit errant d'un air de Pythonisse,  
Porter de tous côtez **d'un pas** précipité  
Le terrible Démon **dont** il est agité ?  
Et cependant, ô ciel ! devant toute la terre,  
Un jeune homme **insolent** lui déclare la guerre ;  
L'ingrat respire **encor** en son crime endurci :  
Quoi donc ! **esperes-tu** nous échapper ainsi ?  
Non, tandis que **saisi** d'une frayeur stérile,  
En fuyant vers Roïen tu cherches un azyle,  
La Seine engloutissant ton crime sous ses eaux  
Vengera par ta mort **l'honneur** de son Héros :  
Mais non, ce seroit **peu**, la peine est trop **légere**.  
Enfin j'en découvre **une** égale à ma colere ;  
Tu vas périr, cruel, **le** supplice est tout **prêt** ;  
Frémis en entendant **ce** redoutable arrêt.

Chargé de rudes **fers**, dans une humble posture,  
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à **la** torture,  
Détestant dans ton **cœur** ton crime & ton orgueil,  
Tu paroîtras, perfide, & tu verras Santeuil.



Qu'il sçaura bien alors punir ton imposture,  
Quand armant contre toi son affreuse figure,  
Les deux bras en désordre élancez dans les airs,  
Tel qu'il est quand il fait ou récite des Vers,  
Tout prêt à t'engloutir, ouvrant un large gouffre,  
D'où tu verras sortir & la flamme & le souffre,  
D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,  
Il te dira cent fois, scélérat, imposteur !  
C'est alors qu'éperdu, reconnoissant ton crime,  
De Santeüil irrité pitoyable victime,  
D'un repentir tardif implorant le secours,  
Tu voudras le fléchir par tes tristes discours ;  
En vain, pour terminer la peine qui t'est dûe  
Une froide sueur dans ton corps répandue,  
Ira glacer ton sang figé dans ses canaux,  
Ira durcir tes nerfs, pétrifier tes os ;  
En marbre transformé tu seras dans la France  
Un rare monument d'une illustre vengeance.  
Ah ! si sur toi Santeüil lance un regard mutin,  
Tu ne peux de Niobe éviter le destin.





---

PIÈCES MÊLÉES.I. *Plaintes sur la lenteur & la négligence du Messager du Mans.*

C E n'est point l'intérêt, ni l'amour de la gloire,  
Qui me fait en ce jour importuner les cieux ;  
Je n'ai rien à prétendre au temple de Mémoire,  
Le vif éclat de l'or n'ébloüit point mes yeux :  
De ces foibles honteux mon ame préservée  
N'écouterà jamais de si bas sentimens ;  
Tout ce que je demande, est la prompte arrivée  
Du Messager du Mans.

Déjà plus de vingt fois le soleil & la lune  
Ont regné tour à tour,  
Depuis que je languis dans ma triste infortune.  
Déjà la lumière du jour  
A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle,  
Sans que, durant un si longtems,  
On ait vû dans ces lieux la noble haridelle  
Du Messager du Mans.

Cependant je languis, & ma douleur profonde  
Me fait perdre le jugement :  
Qu'avez-vous, me dit tout le monde ?



Vous êtes depuis peu tout je ne sçai comment.

Helas ! si l'on sçavoit la cause

De ces maux cruels & pressans !

Si l'on sçavoit ; & quoi ? Non , je ne puis , je n'ose ;

Et je ne le dirai qu'au Messager du Mans.

Quel Démon cruel & barbare

Si longtems l'arrête en chemin ?

Quel ennemi secret , quel envieux destin ,

L'un de l'autre tous deux si longtems nous sépare ?

Non , je ne puis souffrir tous ces retardemens ,

Je veux moi-même aller le chercher & le suivre ,

Car c'en est trop , & je ne puis plus vivre ,

Si je ne vois le Messager du Mans.

Quoi ! tout le jour à ma pensée

Son image viendra s'offrir ;

Et ma douleur presente , & ma douleur passée ,

Me feront doublement souffrir ?

Encore si la nuit , dans un repos tranquille ,

Contre tous mes chagrins je trouvois un azyle !

Mais non , quand le sommeil vient assoupir mes sens ,

Si je rêve , je rêve au Messager du Mans.

Si pour calmer un peu ma triste inquietude



Je prens quelque livre à la main ,  
D'abord son souvenir vient troubler mon étude ,  
Et me fait perdre mon Latin.

Oùï , j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire,  
Et je passe souvent tout le jour à quoi faire ?  
Le dirai-je ? à compter les heures , les momens  
Que retarde en chemin le Messager du Mans.

Avoüons ici ma foiblesse ;  
Jamais le plus touché des plus tendres amans  
A-t'il plus fait pour sa Maîtresse ?  
Non , jamais les Cyrus , les Héros de Romans ,  
N'ont soupiré , j'ose le dire ,  
Après le cher objet qui causoit leurs tourmens ,  
Comme nuit & jour je soupire  
Après le Messager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma rencontre ,  
Je vais le prendre au dépourvû ,  
Et lui disant , ne l'avez-vous point vû ?  
Bon gré malgré je veux qu'il me le montre.  
S'il me demande , Et qui ? Je demeure en suspens ,  
Et j'admire son ignorance ,  
Croyant que comme moi tout le monde ici pense  
Au Messager du Mans.



J'entens crier , grande nouvelle !

J'accours avec empressement ;

De quoi s'agit-il donc ? vetille , bagatelle ,

D'une victoire seulement.

Et qu'ai-je affaire ici de nouvelles de guerre ;

A tous momens , en tous lieux j'en entens ;

On m'en dit d'Alemagne, on m'en dit d'Angleterre ,

Et l'on ne m'en dit point du Messager du Mans.

Un voyageur , enfin , plus charitable ,

Entrant dans ce qui fait ma peine & mon souci ,

M'annonce d'un air agréable

Qu'il le vit l'autre jour , quoiqu'un peu loin d'ici.

J'admire son bonheur , & je lui porte envie ,

Je le montre à tous les passans ;

Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie ,

L'heureux homme ! Il a vû le Messager du Mans,

Je fais le guet , planté tout le jour sur ma porte

Tantôt assis, tantôt debout ,

Et soit qu'on entre , ou soit qu'on sorte ,

Je vois & j'examine tout.

L'esprit tout occupé de cette unique affaire ,

Alerte au moindre bruit , si par hazard j'entens

Quelque cheval hennir , ou bien quelqu'âne braire .



Je crois toujours que c'est le Messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter ses sonnettes ,

Le verrai-je bientôt entrer superbement ,

Claquant son fouet & piquant ses mazettes ,

Quand viendra-t'il ce Messager charmant ?

Les Forêts , les rochers , & les creux des fontaines

Retentissent partout de mes gémissemens ;

Seras-tu donc le seul insensible à mes peines ,

Barbare Messager du Mans ?

Helas ! lorsqu'à Rouen tu me faisois tant d'offres ,

Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres ,

Falloit-il t'en charger ,

Bourreau de Messager ?

Je m'en souviens encor , tu ne peux t'en défendre ,

Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre ,

Tu me l'avois juré , sont-ce là tes sermens ,

Perfide Messager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuse ,

Si rien pourtant peut t'excuser ?

Cherche quelque détour , invente quelque ruse ,

Ingrat , je t'aiderai moi-même à m'abuser.

Pour toi je sens encore un reste de tendresse ,

Malgré



Malgré tous mes ressentimens.

O Ciel ! peut-on avoir tant de foiblesse  
Pour un maraut de Messager du Mans !

Parle enfin , dis moi quelque chose ;

Qui t'a si longtems retenu ?

De ces délais cruels viens m'apprendre la cause ;

Dis , ne devrois tu pas être déjà venu ?

Quoi ! tes rosses n'ont pû faire un si long voyage ?

Des brigants t'ont volé tout ton pauvre équipage ;

On t'a roüé de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens !

Traître de Messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence ;

T'arrêtant à chaque bouchon ,

Partout où tu trouvois le cidre , ou le vin bon ,

Tu ne songeois , coquin , qu'à te garnir la pance.

Dis qu'avec tes pareils , tous mauvais garnemens ,

Sans cesse t'amusant à boire ,

De mes coffres reçus tu perdis la mémoire ,

Fripon de Messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colere ;

Tu périras , ingrat , l'arrêt en est porté ;

Non , je n'écoute plus ni soupirs ni priere ;



Tu n'as que trop longtems outragé ma bonté.  
Je veux que sans miséricorde  
On t'attache au bout d'une corde,  
Pour être un bel exemple aux Messagers trop lents,  
Pendant de Messager du Mans.

Venez, implacables furies,  
Tisiphone, Megere, & vous triste Alec-ton,  
Sortez du manoir de Pluton,  
Pour exercer ici toutes vos barbaries.  
Inventez s'il se peut quelques nouveaux tourmens;  
Vous punissez là bas de peines éternelles  
Des ombres bien moins criminelles,  
Que n'est le Messager du Mans.

Mais que dis-je, où m'emporte une triste vengeance?  
Calmons nous pour un tems, soyons plus retenus,  
Ayons encor quelque indulgence,  
Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus.  
La prudence le veut, la raison le demande;  
Laissons après cela travailler les fergens;  
Qu'on brûle si l'on veut, qu'on assomme, ou qu'on  
pende,  
Le Messager du Mans.



Cependant j'en tiens pour mon compte ;  
 Mais si jamais j'y suis repris ,  
 Si Messager du Mans après cela m'affronte ,  
 Je veux être étrillé de la Fleche à Paris ;  
 Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Bohême ,  
 Je veux avoir procès avec des bas Normands ,  
 Et pour dire encor plus , je veux passer moi-même  
 Pour Messager du Mans.

---

II. *Sur l'avenement heureux & inespéré du Messager  
 du Mans.*

Es Dieux, même dans leur colere ,  
**L**A nos maux quelquefois se laissent attendrir ;  
 Touchez enfin de ma misere ,  
 Ces Dieux, ces justes Dieux, daignent me secourir ,  
 Cessez donc, funestes allarmes ,  
 Qui m'avez fait passer de si cruels momens ;  
 Plus de soupirs & plus de larmes ,  
 Je vais voir en ce jour le Messager du Mans.

On me l'annonce, il va paroître ,  
 De cet espoir repaissez-vous, mon cœur ;  
 Mais que dis-je, insensé ! peut-être  
 Ne cherche-t'on qu'à tromper ma douleur ;  
 Douce esperance, encor que mal fondée ,



Vous servirez du moins à charmer mes tourmens ;

Par la tendre & flateuse idée ,

Que je me fais déjà du Messager du Mans.

De son air & de sa figure

Je crois deviner tous les traits ;

Et je m'en fais une peinture ,

Telle que l'on n'en vit jamais.

Sans l'avoir vû , sans le connoître ,

Je me le représente avec mille agrémens ,

Et je me dis , tel est , ou pour le moins doit être ,

Le Messager du Mans.

Traput , courtaut , mais bien pris dans sa taille ,

Le teint lui fant , les cheveux longs & droits ;

Un nez haut en couleur , & dont vaille que vaille ,

Je crois qu'en un besoin on en feroit bien trois ;

Oeil hagard , front étroit , la tête un peu pointuë

La gueule noire , large , & Dieu sçait quelles dents

Le dos si rond qu'on croit qu'on voit une tortuë ,

Lorsque l'on voit le Messager du Mans.

Mais qu'entens-je , & quel bruit tout à coup me re-  
veille ,

Quelle favorable rumeur



Se fait entendre à mon oreille ;  
Et bien plus encor à mon cœur !  
On ne me flatoit point d'une fausse esperance ;  
C'est lui, c'est mon Héros, qui vers ces lieux s'avance ;  
Et si je ne le vois , pour le moins je le sens ;  
Car on le sent de loin le Messager du Mans.

Déjà l'allegresse publique  
Eclate ici de toutes parts ,  
L'Artisan quitte sa boutique,  
Et le peuple vole aux ramparts ;  
Chiens d'aboyer , ânes de braire ,  
Et chevaux de pousser mille hennissemens :  
Sans doute ils ont senti leur guide & leur confrere ;  
Le Messager du Mans.

Qu'attens-je encor, suivons la route que nous montre  
Cette foule empressée à devancer ses pas ,  
Et qui plutôt que moi , dans l'univers , **hélas !**  
Doit se hâter d'aller à sa rencontre ?  
Courons , volons , forçons les rangs ,  
La diligence est ici nécessaire ,  
Et jamais en peut-on trop faire  
Quand il s'agit de voir le Messager du Mans ?



Il paroît , ce Héros attendu si longtems ,  
 Sous un vieux bonnet gras , & jadis à la mode ;  
 Sa tête semble suivre en faisant la pagode ,  
 Le branle harmonieux de ses paniers flotants ;  
 C'est lui , je le distingue au bruit de ses sonnettes ,  
 A la sangle de cuir qui lui serre les flancs ;  
 Car aussi bien que toutes ses mazettes ,  
 Il est sanglé , le Messager du Mans.

Tout brille à son abord d'une vive lumière ,  
 Vous diriez que c'est un soleil ,  
 Qui ne paroît jamais plus vif & plus vermeil ,  
 Qu'au moment qu'il est prêt d'achever sa carrière ;  
 Je l'admire , & mes yeux dans ces premiers momens  
 Ebloüis , comme on peut le croire ,  
 Ont peine à soutenir tout l'éclat de la gloire.

Du Messager du Mans.

Un gros de Cavaliers l'environne & l'escorte  
 La plupart fidèles Manseaux ;  
 Mais autant que le Pin passe les arbrisseaux ,  
 Autant mon Messager sur les autres l'emporte ;  
 En un mot , tels qu'on voit les Héros triomphans ,  
 Promener la victoire à leur char enchaînée ,  
 Tel paroît au milieu de la Fleche étonnée  
 Le Messager du Mans.



Modeste , cependant , affable & populaire ,

Au milieu de tant de grandeur ,

Il tend la main à l'un, dit à l'autre compere ,

J'ai ton paquet , & suis ton serviteur :

Bon jour , bon soir , tout à toi , camarade ;

Ah ! dis-je , alors charmé de ces épanchemens ,

N'aurai-je pas du moins un souris , une œillade ,

Du Messager du Mans ?

Hôte de la Croix d'or , Hôte à la face ronde ,

Vous qui par un bonheur qui fait tant de jaloux ,

Hebergez si souvent chez vous

La fleur des Messagers du monde ,

De vôtre grande porte ouvrez les deux batants ,

Otez vôtre rabat , retroussiez vôtre manche ,

Envoyez à la cave , & préparez l'éclanche ,

Voici le Messager du Mans.

Il entre , à son air seul , qui peut le méconnoître ?

Enfin , je le vois aujourd'hui ;

Je le vois face à face , & je me dis , c'est lui.

De mes justes transports puis-je encore être maître ?

Non , & dans la fureur de mes empressemens

Peu s'en faut que je n'aille embrasser , mais je n'ose ,

Ou par respect , ou pour quelque autre cause ,



## Les pieds du Messager du Mans.

Je m'approche du moins pour l'aider à descendre ;  
Et veux de l'estrier me saisir le premier ;

Mais en vain je cherche à le prendre ,  
Ce moderne Héros n'eut jamais d'estrier.

Cependant on accourt , on détache sa malle ,

Et j'admire que tout d'un tems ,  
Avec maints gros paquets tout en bloc on deballe ,  
Le Messager du Mans.

Tandis qu'un chacun lui fait fête ,

Qu'on l'entoure de tous côtez ,

Qu'en stile du pais tout le monde s'enquête  
Comment & son voyage & lui se sont portez ,

D'un air empressé je m'avance ,  
Perçant la foule & tous les complimens ,

Et par une profonde & large reverence

Je rends d'abord hommage au Messager du Mans.

J'allois le regaler d'une docte harangue ,

Harangue faite exprès, le tout appris par cœur ,

Mais je ne sçai quel charme embarrassa ma langue ,

Et l'éclat du Héros démontra l'Orateur.

Je restai court : hélas ! la faute est pardonnable ,

Tel



Tel qui parle sans crainte aux plus grands conquérants

Éprouveroit peut-être un contretêms semblable,

S'il avoit à parler au Messager du Mans.

Enfin, après bien des courbettes,

De mon discours perdu ramassant les débris,

Je ne sçai comment je m'y pris,

Mais je lui demandai pourtant mes deux cassettes;

Les voilà, me dit-il; combien de port? dix francs.

Dix francs! la somme est un peu forte;

Mais que dis-je, payons, payons toujours, n'importe.

Heureux qui peut payer le Messager du Mans.

Ici quelqu'un dira, sans doute,

De quel bonheur nous parlez-vous?

Est-on heureux quand il en coûte,

Sur tout pour un maraut qui merite cent coups?

Mettez-en mille, aucun ne dira le contraire.

Je l'ai dit avant vous, pas n'en aurez les gants:

Mais qui le paye, enfin, le voit, c'est chose claire.

Et ne voit pas qui veut le Messager du Mans.

Et puis-je assez d'ailleurs reconnoître son zèle

Sur ces boîtes que je reçois?



Qui le croiroit ? ce Messager fidelle

Me les garde depuis trois mois.

Qu'il soit diligent, ou qu'il tarde ;

Rien n'est perdu par ses soins vigilans ;

Oh ! qu'est bien gardé ce que garde

Le Messager du Mans.

A la fin je les tiens, ces fameuses cassettes,

Après avoir tant attendu,

Au bout de trois grands mois je les trouve complètes,

Rien d'égaré, rien de perdu :

Venez tous, approchez, que chacun les contemple,

Comme d'illustres monumens

D'une fidélité qui n'eut jamais d'exemple

Avant le Messager du Mans.

Mayne, trop heureuse Province,

Garde bien le trésor dont seule tu jouïs ;

De tous les Messagers qui batent le pais,

: Il est le Héros & le Prince.

Si Jupiter sçavoit ses merveilleux talens

Il casseroit Mercure aux gages,

Et prendroit pour tous ses Messages

Le Messager du Mans.



Mais comme un si rare merite

Ne sçauroit longtems se cacher ,

J'avertis que sur tout dans sa marche il évite

Les lieux où l'on peut l'acrocher ;

J'entends marché public , port , grande place, grève,

Lieux sujets aux enlevemens ,

Sinon , gare , qu'un jour dans les airs on n'enleve

Le Messager du Mans.

Quelle perte pour nous ! Quel trait pour son histoire !

En y pensant, vingt fois j'en ai frémi ;

Mayne , en lui tu perdrois ta splendeur & ta gloire ,

Et j'y perdrois sans doute un bon ami.

Mais il n'est , comme on dit , si bonne compagnie ,

Qui ne se quitte , & croyez qu'en son tems

Il fera la cérémonie ,

Le noble Messager du Mans.

Je me charge en ce cas de l'oraison funebre ,

Où ses exploits fameux brilleront de tout point ,

Son tombeau , s'il en a , fera longtems celebre ;

Mais si pour cause il n'en a point ,

Son épitaphe au moins , mise au bout d'une pique

Fera lire à tous les passans ,

Cy gît , ou gît ailleurs , faisant à tous la nique ,



Dans le milieu des airs , le Messager du Mans.

*De mes écrits , estimateur sincere ,  
Recevez ce travail par vôtre ordre entrepris ,  
Illustre ami \* , s'il peut vous plaire ,  
Je suis content , & tout m'est facile à ce prix.  
J'ai tardé quelque tems , je ne puis m'en défendre  
Mais vous me passerez tous ces retardemens ,  
Vous qui sçavez que de se faire attendre  
C'est le destin du Messager du Mans.*

\* Mr. Du Bois Conseiller d'Etat.

### III. LE CHÊNE ET L'ÉPINE,

*A Monsieur l'Abbé du D\*\**

**J'**Ai dessein de me faire Hermite ,  
Le monde est trop contagieux ;  
Tant qu'on le trouve sous ses yeux ,  
On l'aime , on s'y plaît , on l'imité.  
C'est peu d'être Religieux ,  
J'ai dessein de me faire Hermite.

Non , de cette secte hypocrite ,  
Qui trouve toujours cent raisons ,  
Pour rendre , ou recevoir visite ;  
De ces gens à face bénite ,



Qu'on voit en certaines faïsons ,  
Couverts d'un froc hétéroclite ,  
Et bridez comme des oïsons ,  
Aller faire la chate mite ,  
Et se coulant dans les maisons ,  
Quêter , dit-on , pour la marmite :  
C'est bien fait , il faut vivre enfin ;  
Mais gare dans cette conduite ,  
Que l'estafier de Saint Martin ,  
De tout tems cauteleux & fin ,  
Quelquefois ne marche à la suite.

Pour ne point tomber dans le cas ,  
Je veux comme un autre Stylite ,  
Me guinder dans une guerite :  
Là content , & loin du tracas ,  
Méprisant , comme il le merite ,  
Le Monde , & ses trompeurs appas ,  
Je le verrai du haut en bas.

Si ce dessein vous paroît sage ,  
Damon , je viens à deux genoux ;  
M'adresser tout d'abord à vous ,  
Pour me fonder un hermitage ,  
Peu me suffit , ne craignez rien ,  
Sans démembler vôtre héritage ,  
Je vous demande pour tout bien ,



Deux arbres , & rien davantage.

Ce chêne creux & toujours vert ,

Qu'on voit en superbe étalage ,

Dominer sur votre village ,

Semble m'offrir son flanc ouvert.

Grimpant à son plus haut étage ,

C'est où je prétends me loger ,

Y joignant pour tout jardinage

L'Épine de votre verger.

Tantôt comme un oiseau sauvage ,

Sur leurs belles branches perché ;

Tantôt au fond du creux niché ,

Comme un moineau dans une cage ;

J'y ferai la nique au péché.

Pour les besoins de la nature

J'y trouverai mon entretien ,

Le gland sera ma nourriture ,

L'enfant prodigue en vécut bien ,

Le Ciel propice & salutaire ,

Pour la soif du pauvre reclus ,

Lui fournira de belle eau claire ,

Helas ! que lui faut-t'il de plus ?

Si la chair faisoit la mutine ,

Et menaçoit de succomber ,

Je trouverai dans mon Epine ,



De quoi faire une discipline  
Pour l'empêcher de regimber.

Ce Chêne , dont la résistance,  
Triomphe depuis si longtems ,  
Et des orages , & des ans ,  
M'apprendra dans ma pénitence ,  
Qu'il faut résister jusqu'au bout ;  
Et que la force & la constance  
A la fin triomphent de tout.  
En voyant sa feuille mobile  
Obéir aux moindres zéphirs ,  
Hélas ! dirai-je avec soupirs ,  
C'est ainsi que le cœur fragile  
Se laisse aller à ses désirs.  
S'il est battu de quelque orage.  
Si des vents il sent la rigueur ,  
J'y croirai trouver une image  
De ce triste & cruel ravage  
Que les passions en fureur  
Causent quelquefois dans un cœur.  
Charmante Epine , mais trompeuse ,  
Et toujours un peu dangereuse ,  
Par les pointes que vous cachez ,  
Vous m'apprendrez que vos piqueures  
Font de moins funestes blessures ,



Que les plaisirs que j'ai cherchez.  
A la douleur, quoique sensible,  
J'en connoîtrai l'utilité,  
Quand vous m'aurez facilité  
La route fâcheuse & pénible  
Qui mene à la félicité.  
Vous n'aurez pour moi rien de rude,  
Aimable & chere solitude . . . . .

Alte-là, me dira quelqu'un,  
Moderez un peu ce grand zèle :  
Vôtre solitude est fort belle,  
Et ce projet n'est pas commun ;  
Mais cependant pour vous j'en tremble,  
Je sçai qui s'en repentiroit ;  
Et d'abord, à ce qu'il me semble,  
Vous vous gêtez fort à l'étroit.  
D'ailleurs, du gland pour nourriture,  
C'est un assez maigre repas :  
L'Enfant prodigue vous rassure,  
Mais le drôle en fut bientôt las.  
Enfin, c'est bien pauvre besogne,  
Que de belle eau claire, entre-nous :  
A tout hasard, garnissez-vous  
De quelque baril de Bourgogne,  
Cela seroit fort de mon goût,

On



On a beau dire, on a beau faire,  
La plus belle eau claire après tout,  
Reste toujours de belle eau claire;  
Frere Lubin \* le sçavoit bien,  
Et l'envoyoit à nôtre chien.

Taisez-vous, esprit incrédule;  
Taisez-vous, Démon tentateur,  
N'esperez pas troubler mon cœur  
Par ce vain & foible scrupule.  
Est-ce à l'étroit être gîté  
Que d'être logé dans un Chêne,  
Où, si jadis j'ai bien compté,  
Quarante enfans tiennent sans peine?  
Pour l'Epine, je me souviens  
Qu'on y tient douze à table ronde.  
Or s'il y tient bien tant de monde,  
C'est grand hazard si je n'y tiens.  
Pour le gland, & la belle eau claire,  
Je ne m'en fais pas une affaire:  
Je puis m'en contenter. Enfin,  
Cher Damon, quoique l'on m'oppose,  
Il me suffit, pour toute chose,  
Que je vous aurai pour voisin.  
Non, avec ce doux voisinage

\* *Epigr. de Marot sur le frere Lubin.*



Je ne craindrai ni soif , ni faim ,  
Et vivrai dans mon hermitage  
Sans souci pour le lendemain.  
Vôtre cuisine en est si proche  
Que j'entendrai tourner la broche ,  
Qui ne tourne jamais en vain ;  
Ce bruit me tiendra lieu de cloche ,  
Et je croirai qu'on veut sonner ,  
Pour marquer l'heure du dîner.  
A peine serez-vous à table ,  
Que d'un air doux & charitable ,  
Vous direz à votre valet :  
Tiens, prends ce plat & ce poulet ,  
Et le porte à ce pauvre Hermite ,  
Qui n'a ni broche , ni marmite ,  
Je l'entendrai venir soudain ,  
Et m'avancant en diligence ,  
Je bénirai la providence ,  
Et n'aurai qu'à tendre la main.

Si par hasard on accompagne  
Le plat de rost d'un bon flacon ,  
Ou de Bourgogne , ou de Champagne  
Faudra-t'il le refuser ? Non.  
Un pauvre Hermite doit tout prendre ,  
Sur tout ce qui vient de bon lieu ;



Tout prendre ? Oüi , pour l'amour de Dieu,  
Du vin seul cela doit s'entendre ,  
Pour la bouteille , il faut la rendre ,  
Dieu préserve un pauvre reclus  
De garder meubles superflus.

Tout ceci pourtant doit se taire ,  
Car autrement je craindrois fort  
Qu'on ne fût jaloux de mon sort ,  
Si l'on entroit dans le mystere.  
Tel à qui le texte a fait peur ;  
S'appriivoisant au commentaire ,  
Voudroit peutêtre de bon cœur  
Embrasser cette vie austere ;  
Et demandant avec ardeur  
Un petit coin au Solitaire ,  
Feroit malgré le fondateur  
De l'hermitage un monastere.  
Mais que chacun reste chez soi ,  
Le lieu n'est pas trop grand pour moi :  
Je m'y borne , & je me confîne  
Dans mon Chêne , & dans mon Epine ;  
J'y souffrirai , s'il faut souffrir ,  
J'y veux vivre , j'y veux mourir ;  
Que l'on s'en plaigne , qu'on en gronde ;  
Que l'on en jase dans le monde ,



Je le dis, & je le dirai,  
 Aussi long-tems que je vivrai :  
 Vous n'aurez pour moi rien de rude ,  
 Aimable & chere solitude ,  
 Belle Epine , Chêne fameux ,  
 C'est le plus ardent de mes vœux ,  
 Qu'un jour le destin nous assemble ;  
 J'y pense , j'y rêve souvent ;  
 Mais il faudroit auparavant  
 Que Damon vous unît ensemble.

---

#### IV. RÉPONSE DE L'HERMITE,

*A la Mercuriale de son Chêne \**.

Quand vous seriez un Chêne de Dodone ,  
 Bois où selon la docte antiquité  
 Chênes jadis ont longtems caqueté ,  
 Point n'en ferois plus cas de vôtre prône ;  
 Vous vous mêlez de faire le Prêcheur ,  
 Et qui pis est , de prêcher un Hermite ;  
 C'est tems perdu , beau Chêne, on vous en quitte :  
 Mais me semblez à l'air un vieux pécheur ,  
 Qui du vernis d'un langage hypocrite

\* Cette piece est une Réponse à des Vers qu'on envoya à l'Auteur sous le nom du Chêne dont il est parlé dans la piece du Chêne & de l'Epine.



Cherche à couvrir en vain sur ses vieux jours  
Du jeune tems fredaines & bons tours.  
Voulez , je pense , être Hermite vous-même :  
Le Diable , au moins on me l'a dit ainsi ,  
Quand il fut vieux , le voulut être aussi ;  
Se refroгна , prit minois de Carême ,  
Fit le zélé , mais s'entend pour autrui ;  
La discipline , & semblable suffrage ,  
N'accommodoient le dévot personnage ;  
Jeûne non plus n'étoit pas fait pour lui :  
Plus en sçavoit qu'un Docteur de Sorbonne ;  
Prêcha beaucoup , ne convertit personne :  
Or comme lui prêchez , j'en suis content  
Jà convertis , je vous en livre autant.

Vous avez beau jafer de pénitence  
A vôtre mode , & sur mainte vertu  
Me débiter mainte belle sentence ,  
Pour vos sermons ne me tiens pas battu.  
Quand il me plaît j'en fais leçons aux autres ,  
Et mes sermons valent du moins les vôtres.  
Or croyez-moi , ménagez vôtre voix ,  
Ne sert de rien au métier que vous faites ,  
De s'échauffer si fort dans son harnois ;  
En ce pais ne manquons de Prophetes ,  
Ni de sermons ; à Paris grace à Dieu ,



En pleut autant, & plus qu'en autre lieu :  
Et puis d'ailleurs me semble à vôtre affaire  
Que n'avez pas signé le Formulaire.

Vous chicanez sur un pauvre poulet,  
Sur un flacon ; un rien vous scandalise :  
Eussiez-vous froc, grand ou petit collet,  
Point n'en prendrai scrupule en nulle guise.  
Je sçai les Cas, j'ai lû Bail & Tolet,  
Poulets ne sont condamnés par l'Eglise.  
Un Pénitent ne peut pas vivre d'air,  
Comme un autre homme, il est d'os & de chair ;  
Et, s'il vous plaît, pour s'être fait Hermite  
Doit-il mourir, ou de soif, ou de faim ?  
Qu'il n'ait chez lui ni broche, ni marmite,  
J'en suis d'accord ; mais il lui faut du pain,  
Et quand je dis du pain, faut y comprendre  
La petite oye, & quelque chose avec,  
Sur le marché cela se doit entendre,  
Il n'ira pas manger son pain tout sec.  
De plus enfin le cilice & la haire  
Soutenant l'ame usent un peu l'estui ;  
Le corps usé, l'ame n'y tiendrait gueres,  
Pour l'amour d'elle ayons pitié de lui ;  
De tems en tems il faut bien le refaire.

A vôtre avis je suis trop délicat



Sur le chapitre, & friand à merveille,  
Mais cependant me contente d'un plat,  
Sans rien garder du jour ni de la veille;  
Et qui plus est, jaloux de mon état,  
Ne veux chez moi, ni flacon, ni bouteille.  
Que si vivant comme dis & le fais,  
J'ai la couleur assez vive & vermeille,  
Quelqu'embonpoint, l'œil brillant, le teint frais,  
Grace de Dieu, croyez-moi, toute pure,  
Qui reconforte & soutient la nature;  
Ne faut du Ciel mépriser les bienfaits.

Pour terminer, Chêne, arbre d'importance,  
Ne faites tant ici du rencheri,  
Car autrement à faire pénitence  
Resteriez seul, dont seriez bien marri.  
D'aller chez vous la presse n'est pas grande;  
Quoique ma Muse ait vanté vos attraits,  
Bien trompé suis, si l'on jette jamais  
Un dévolu sur pareille prébande:  
Or voulez-vous m'en croire sur ceci,  
Ne changeons point la règle, elle est bien faite;  
La bien garder est ce que je souhaite;  
N'y ferai faute, & n'en ayez souci:  
Mais si vous voulez Réformateur austere,  
Changer les Us & Loix du Monastere,



En ce cas-là , Chêne , vous dis adieu ,  
En retirant mon épingle du jeu.

---

## V. LA RHUNE,

*A Madame la Marquise de Mirepoix.*

**Q**uand d'une ardeur si peu commune ,  
On vous entend pousser tout bas ,  
Et des soupirs , & des *hélas* ,  
Qui croiroit que c'est pour la Rhune ?  
Quelques gens trop prompts à la main ,  
A juger mal de leur prochain ,  
Pourront s'imaginer peut-être ,  
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître ,  
Que la Rhune est un Cavalier ;  
Non de tels qu'on en voit paroître  
A Paris , au moins un millier  
Dont le mérite singulier  
Ne passe point le petit maître ;  
Mais un de ceux au grand collier ,  
Qui par son air discret , honnête ,  
Vous auroit donné dans la tête.  
Mais j'en avertis promptement ;  
Point de jugement temeraire.  
La Rhune pour qui seulement

Vous



Vous soupirez si tendrement ,  
Et sans en faire de mystere ;  
La Rhune , qui seul sçût toucher  
Un cœur toujours sage & severe ;  
La Rhune , qui seul peut vous plaire ,  
Helas , n'est qu'un pauvre rocher.  
De la cime des Pyrenées ,  
Où bravant depuis dix mille ans  
Et la foudre , & les destinées ,  
Il compte les siecles courants  
Comme nous comptons les années :  
Ce rocher superbe , & sans pair ,  
Terrible à tout ce qui respire ,  
Etend fierement son empire ,  
Jusques aux lieux d'où part l'éclair.  
Devant son énorme figure ,  
Les autres rochers ses sujets ,  
Vils avortons de la nature ,  
Ne semblent que des marmousets ,  
Dont les plus hauts & les mieux faits ,  
Ne lui vont pas à la ceinture.  
De là , comme d'un bel-veder ,  
Allongeant son cou vers la mer ,  
Il voit sous lui la terre & l'onde ,  
Et dominant également



Sur l'un & sur l'autre élément ,  
Semble , faisant par tout la ronde ,  
Contempler curieusement  
Ce qui se fait dans tout le monde.

Contre son chef audacieux ,  
Qui touche presque jusqu'aux cieux ,  
Paroit cloüé comme une cage ,  
Un pauvre petit hermitage ;  
Deux Cellules pour logement ,  
Avec un peu de jardinage ,  
Qui , cultivé legerement ,  
Fournit assez abondamment  
Herbes & fruits pour le menage ;  
Joignez encore au bâtiment  
Sur l'un des bouts une chapelle ,  
Et de l'hermitage charmant  
Vous aurez un portrait fidelle.  
Cependant du rocher voisin ,  
Le passant qui va son chemin ,  
Croit ne voir qu'un nid d'hirondelle.  
Or soit nid d'hirondelle , ou non ,  
C'est où vous prétendez , dit-on ,  
Aller fixer votre demeure.  
Le dessein est loüable & bon ,  
Vous le voulez , à la bonne heure ;



Mais tandis qu'au gré de vos vœux ,  
Vôtre équipage se prépare ;  
Que vous prenez votre simarre ,  
Et que l'on tresse vos cheveux ;  
Que de papier, & de clincaille ,  
Vous ornez le chapeau de paille ,  
Qui dans cette aimable prison ,  
Doit vous tenir lieu de coëfure ,  
Souffrez avant que la voiture ,  
Vous dérobe à nôtre horison ,  
Que je prêche votre vêt ure.

La solitude est belle en vers ,  
On est charmé de sa peinture ,  
Mais elle a de fâcheux revers ,  
Et malgré ce qu'on s'en figure ,  
Donne bien de la tablature.  
J'en sçai mille exemples divers ;  
Quelque bien qu'on soit , le tems dure ,  
Et je vois dans cet univers ,  
Qu'on aime à changer de posture.  
Quand vous aurez fait le plongeon ,  
Et que vous vous ferez perchée  
Sur le haut de vôtre dongeon ,  
Vous y ferez bien empêchée.  
De là vous verrez , je le veux ,



La mer en orages féconde ,  
Rouler ses flots impétueux ,  
Et blanchir les rocs de son onde :  
Encor le fait est-il douteux ,  
Car du sommet de cette roche  
Pour voir la mer qui bat son pié  
Avec l'œil le plus delié  
Il faut des Lunettes d'approche :  
Mais voyez-la , je le veux bien ;  
Voyez , si vous voulez encore ,  
Depuis le rivage Chrétien  
Jusques au rivage du More ;  
Considerez de toutes parts  
Vingt & vingt Royaumes épars ;  
Voyez enfin , s'il se peut faire ,  
Tout ce que le soleil éclaire ,  
Et si jamais rien vous a plû ,  
Avoüez , sainte solitaire ,  
Que cette vûë a de quoi plaire ,  
Mais d'un coup d'œil on a tout vû.

Durant cela le jour s'allonge ,  
Le soleil marche avec lenteur ;  
Il est encore dans sa hauteur  
Qu'on attend l'instant qu'il se plonge ,  
Et qu'enfin le sommeil vainqueur



Du cruel chagrin qui nous ronge ,  
Etourdiffe nôtre langueur ,  
Et par l'image d'un beau songe ,  
Charme l'ennui de nôtre cœur.  
Lors que cet ennui nous possède ,  
La priere est un bon remede ,  
Tout Hermite en doit faire cas  
S'il veut que Dieu lui soit en aide ,  
Vous prierez , je n'en doute pas ;  
Mais l'ame est quelquefois bien tiède ;  
Et quand de prier on est las ,  
Il faut trouver quelque intermede.  
Je veux que dans vôtre oraison  
Dieu vous anime & vous console ,  
Qu'il éclaire vôtre raison ,  
Et vous porte au cœur sa parole ;  
Mais après toutes ces faveurs ,  
Vous trouverez , comme tant d'autres ,  
Bientôt la fin de vos ferveurs ,  
Et le bout de vos patenôtres ,  
Et gare aussi quelques vapeurs.

Ce n'est pas que de vôtre Dune ,  
Comme du haut d'une tribune  
Vous pourrez prêcher les poissons  
Qui reveillez par vos doux sons ,



Et curieux de vous connoître  
Pour mieux entendre vos leçons,  
Mettront la tête à la fenêtre  
Je vois déjà les Esturgeons  
Sur la mer faire un promontoire,  
Avec un peuple de Goujons  
Qui courent à votre auditoire.  
Les Dauphins en gens du grand air,  
Par dessus l'eau levant la crête,  
Et ruminant quelque conquête,  
Viennent d'un pas de Duc & Pair.  
Comme Dames de haut parage,  
Les baleines plus gravement,  
S'avancent en grand équipage,  
Trainant après elles maint page  
Qui fend les eaux gaillardement.  
Prêchez, mais au sortir de chaire,  
N'attendez point de compliment,  
Les poissons n'en sçavent point faire.  
Thon, ni baleine, ni faumon,  
N'aura jamais l'esprit de dire,  
Le grand talent, le beau sermon!  
Cependant il n'en faut pas rire,  
Un compliment un peu flateur  
Soulage le Prédicateur :



Il ne prêche que pour instruire ,  
Mais après tout je croirois bien ,  
Qu'un compliment ne gâte rien.  
C'est chose enfin bien ennuyeuse ;  
Fût-on même grande causeuse ,  
D'entretenir un peuple sot  
Qui fait sortir de ses paupieres  
Des yeux grands comme des salieres ,  
Et jamais ne vous répond mot.  
Un long silence nous attriste ,  
Encor faut-il dans le besoin  
Avoir quelqu'un qui prenne soin  
De nous dire , Dieu vous assiste.

Le monde a de fort grands défauts ,  
Ne craignez pas que je l'excuse ,  
Il est méchant , léger & faux ,  
Il trompe , il séduit , il abuse ;  
Il est Auteur de mille maux ,  
Mais tel qu'il est il nous amuse.  
Sans cesse il fournit à nos yeux  
Mille spectacles curieux ,  
Sa scene mobile & changeante  
Plaît même par son changement ;  
Toujours nouvel événement ,  
Que son esprit fécond enfante



Nous reveille agréablement.

L'un rit , & l'autre se lamente ,

Tous deux trompez également :

L'un arrive au port sûrement ;

L'autre est encor dans la tourmente :

L'un perd son bien , l'autre l'augmente.

L'un poursuit inutilement

La fortune toujours fuyante ,

L'autre l'attend tranquillement ,

Ou parvient sans sçavoir comment ,

Et presque contre son attente :

L'un réüssit heureusement ;

L'autre après bien du mouvement ,

Trouve un rival qui le supplante ;

Tel en gemit , tel en plaïsante.

L'un vous brusque grossièrement ;

L'autre d'une main caressante

Vous poignarde civilement.

L'un aime Dieu très-ardemment ,

Ou fait semblant , que je ne mente ;

Pour son prochain , il s'en exempte ;

L'autre s'aime très-tendrement ,

Et d'autrui fort peu se tourmente.

L'un se vange dévotement ,

L'autre avec éclat , & s'en vante.

L'un



L'un parle des saints doctement ;  
L'autre les revere humblement ,  
Et de les suivre se contente.  
L'un a de l'air, de l'agrément ,  
L'autre par sa mine épouvante ?  
L'un fait un bon contract de rente ;  
Et l'autre fait un Testament.  
L'un à quinze ans , l'ame dolente ,  
Va prendre gîte au monument ,  
Et l'autre prend femme à soixante.  
L'un se fait tuer tristement ;  
L'autre naît au même moment  
Pour remplir la place vacante.  
On rencontre indifféremment,  
Un baptême , un enterrement.  
Enfin , c'est une comédie ,  
De voir ce qu'on voit tous les jours ;  
Vous diriez , en voyant ces tours ,  
Que la fortune s'étudie  
Sans cesse à varier son cours :  
Toujours quelque metamorphose  
Donne matiere à l'entretien ;  
Mais sur la Rhune on ne voit rien ,  
Ou c'est toujours la même chose.  
En un mot dans ce pauvre nid ,



On ne sçait qui meurt, ni qui vit.

Il est bien vrai qu'à votre Rhune,  
Vous serez proche de la lune ;  
Et que même en faisant chemin  
Elle peut vous donner la main.  
Mais en serez-vous plus chanceuse ;  
Et pouvez-vous faire grand cas  
D'une voisine si fâcheuse ?  
Si l'on en croit les Almanachs,  
La Dame est fort capricieuse,  
Donnant dans des hauts & des bas ;  
Elle fera la précieuse,  
Voilant quelques fois ses appas ;  
Quelques fois ne les voilant pas :  
Tantôt se montrant toute entière,  
Tantôt seulement à moitié,  
Sans que par soupirs ni prière,  
Ni par les droits de l'amitié,  
Vous puissiez durant sa carrière  
En obtenir pour un moment,  
Comme une grace singulière,  
De changer son ajustement.  
D'ailleurs, il ne faut nullement  
Qu'elle vous soit si familière :  
Croyez-moi, c'est sans passion,



Avec une telle ouvriere ,  
Point trop de fréquentation.  
Car outre sa complexion ,  
Que l'on dit être fort mauvaise ,  
N'étant jamais , ne vous déplaîse ,  
Sans quelque bonne fluxion ;  
Outre ses rhûmes , ses catarres ,  
Qu'on gagne par contagion ,  
Ainsi que ses humeurs bisarres ,  
Dans cette triste region ,  
Sa conduite n'est pas bien nette ,  
Je vous le dis auparavant ,  
Bien qu'elle soit vieille planette ,  
Elle met en jeune Coquette  
Du rouge & des mouches souvent ,  
Et se farde sous sa cornette ,  
Je le sçai de plus d'un sçavant ,  
Qu'elle reçoit à sa toilette.  
De plus , si ce n'est un faux bruit ,  
Au lieu de vivre en femme sage ,  
Elle abandonne son menage ,  
Et court le bal toute la nuit.  
De là vient , jecrois , certain conte  
D'un certain jeune Endimion ,  
Que le monde a mis sur son compte ,



Et cette indigne affection ,  
A dans tous lieux sur son passage  
Taché sa reputation ,  
Autant ou plus que son visage.  
Peut-être est-ce une fiction ;  
Mais ce bruit enfin la diffame ,  
Et pourquoi sortant de son trou  
Va-t'elle aussi , la bonne Dame ,  
Courir la nuit le guille-dou ?  
Le beau métier pour une femme !  
Après cela la plaindra-t'on ,  
Quand on lui vient chanter sa game ,  
Ou lui donner quelque dicton ,  
Hélas la pauvre malheureuse ,  
Le bel-honneur où la voilà ,  
De passer pour une coureuse ,  
La verrez-vous après cela ?

Vous n'aurez point cette manie ,  
Et c'est sur quoi l'on peut compter ;  
Voilà pourtant la compagnie ,  
Dont il faudra vous contenter.  
Il ne faut point que l'on vous berce  
De cet espoir trompeur & vain  
Que vous puissiez avoir commerce  
Avec aucun visage humain ,



Si ce n'est quelque pauvre here ,  
Qui dans les rochers égaré  
Vînt à vous d'un air éploré ,  
Cherchant remede à sa misere.  
Il fera d'un ton douloureux ,  
S'il vous trouve prompte à le croire ,  
Du defastre le plus affreux  
La triste & lamentable histoire ;  
Mais tout cela sent le grimoire ,  
Prenez bien garde à l'hameçon ,  
Et crainte de tout malefice ,  
Fermez la porte sans façon ,  
Et lui dites , Dieu vous bénisse.  
Mais la charité . . . ! mais enfin ,  
On dit que le Diable est bien fin ,  
Le drôle est fait au badinage ;  
C'est un franc archipatelin ,  
Sombre , fournois , fourbe & malin ,  
Qui sçait joüer son personnage ,  
Et qui pour sonder le terrain ,  
Va souvent en pelerinage ;  
Defiez-vous du pelerin.

Mais sans que le Diable s'en mêle ,  
Il s'en fait assez aujourd'hui ;  
Et quoi qu'on jette tout sur lui ,



Ce n'est pas toujours lui qui grêle.

Nous avons au dedans de nous

Un ennemi bien plus à craindre,

Il porte les plus rudes coups,

Et personne n'ose s'en plaindre :

Chacun l'excuse & le chérit ;

Et s'il arrive quelque histoire,

On s'en prend au malin esprit

A qui l'on en fait bien accroire.

Il a tout fait, il a tout dit,

On compte fort sur son crédit ;

C'est lui qui fait qu'on fuit la peine,

Et que l'on cherche le plaisir ;

C'est lui qui par la main nous mène

Où nous porte nôtre désir ;

C'est lui qui fait la médifance ;

C'est lui qui dicte la vengeance ;

C'est lui dont l'ascendant certain,

Rend le soldat dur & barbare,

Rend le noble fier & hautain,

Rend le jeune homme libertin ;

Et le sexagenaire avare :

Le fourbe dans ses trahisons,

Et le saint dans ses Oraisons,

Imputent tout à sa malice,



De tous les maux que nous faisons ,  
Il est l'Auteur , ou le complice.  
Hé , laissons-le pour ce qu'il est ,  
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine  
Qu'il fait jouïr comme il lui plaît  
Les ressorts de nôtre machine ?  
On l'accuse de maint forfait ,  
Mais , à bien juger de l'affaire ,  
Souvent ce n'est pas lui qui fait ,  
Il ne fait que nous laisser faire :  
On se livre à la volupté ,  
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;  
Et si du Diable on est tenté ,  
Il faut dire la verité ,  
Chacun est son Diable à soi-même  
Mais laissons le Diable en repos ,  
Et reprenons nôtre propos.

Que ferez-vous seule , isolée ,  
Sur vôtre Rhune desolée ,  
Que faire-là ? Je n'en sçai rien ;  
Mais vous pour elle si zélée ,  
Peut-être le sçavez-vous bien.  
Helas , si j'en crois mes allarmes ,  
Un cruel ennui vous attend ;  
Ce Roc pour vous si plein de charmes ,



Et que par tout vous vantez tant ,

Vous fera bien verser des larmes.

Il me semble déjà vous voir

La tête sur la main panchée

Regretter l'ancien manoir

D'où vous vous ferez arrachée ,

Et du matin jusques au soir ,

Trouver bien lugubre & bien noir

Le nid où vous ferez juchée ;

Disant souvent d'un cœur contrit ,

Helas , on me l'avoit bien dit ,

Je n'en dirai pas davantage ,

Mes avis seroient superflus ;

Courez , volez à l'hermitage ,

Partez , je ne vous retiens plus ;

Allez où votre cœur aspire ,

Vous n'y ferez pas long séjour

S'il restoit quelque chose à dire ,

Je le garde pour le retour.

---

## VI. *Portrait du Roi de Suede* \*.

Pour peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle :

Charles est l'Alexandre du Nord ,

Du vainqueur de l'Asie il a l'air & le port ,

\* Cette piece fut faite en 1707.



Et va du même pas à la gloire immortelle.

Mais où trouver encor un Apelle nouveau ?

Le Peintre manque au parallele.

Pour moi , bien au dessous de ce fameux modele ;

Je compte en prenant le pinceau ,

Moins sur mon art que sur mon zèle ,

Et sur le sujet du tableau.

Si dans les moindres traits je puis être fidele ,

Le portrait sera toujours beau :

Et d'abord , car je dois aux dons de la nature ,

Le premier rang dans ma peinture ;

Le visage en ovale avec grace allongé ,

Frape par de grands traits qu'un air doux accom-  
pagne ,

Un teint que le hâle a chargé ,

Est garent des exploits de plus d'une campagne.

Sous un front ouvert & ferein ,

Des yeux vifs , & brillans d'une noble lumiere ,

Témoignent cette ardeur guerriere

Qui dès les premiers coups que sçait lancer sa main

A l'Europe étonnée annonça sa carriere.

Pour temperer le feu qui brille dans ses yeux

La nature avec art a formé sur sa bouche

Un souris fin & gracieux ,

Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.



Comme un simple **soldat** vêtu grossièrement ;  
Pour la forme & pour la matière ,  
Un habit lui suffit **une** campagne entière ;  
Grand chapeau , **gands** de buffle , & pour l'assortiment ,  
Ceinturon de **même** parure ,  
D'où pend un **large** coutelas ,  
Peu brillant au **dehors** , peu chargé de dorure ,  
Mais terrible **dans** les combats.  
Enfin , cravatte **à** la dragonne ,  
C'est tout l'ajustement qu'il souffre en sa personne.  
Mais me suis-je **mépris** ? est-ce un grand Potentat ?  
Est-ce un **Roi** que je viens de peindre ?  
C'est un **Roi** , **mais** un **Roi** soldat ,  
Qui dépouillé **d'**un vain éclat ,  
N'en sçait pas **moins** se faire craindre.  
Cet air de négligence , & de simplicité ,  
N'altère point en lui sa Majesté ;  
Sans rien **devoir** à la magnificence ,  
Il est servi , craint , respecté ,  
Et paroît **Roi** dès qu'il s'avance.  
Une sage frugalité ,  
Dont il donne l'exemple avec autorité ,  
De son Camp bannit la mollesse ,  
Et le défend lui-même au feu de la jeunesse  
D'un écüeil plus à redouter ,



Que tous les ennemis que son bras sçut dompter.

Tout le jour agissant sans cesse

Il n'accorde qu'à peine à la nécessité

Un court sommeil sur la nuit emprunté,

Et qui, souvent interrompu, ne laisse

Nulle prise à la volupté.

Dans lui la probité surpasse le courage,

Et les loix de l'honneur sont les premières loix;

Il ne manque jamais à la foi qu'il engage,

Il parle peu, mais avec poids.

Ami de la vertu, zélé pour la justice;

Ennemi déclaré du mensonge & du vice;

Au seul & vrai mérite il se laisse toucher;

Sans attendre qu'il se présente,

Lui même il le prévient d'une main bienfaisante,

Et s'empresse pour le chercher.

Dans ce Conquérant si terrible,

La fiere majesté n'est point inaccessible,

A toute heure, en tout tems, il se laisse approcher :

Aimé de ses sujets, en vrai pere il les aime,

Et l'on trouve toujours en lui,

Autant de douceur pour autrui,

Que d'austérité pour lui-même.

Hardi, mais sans témérité

Il sçait, quand il le faut, suspendre



Une trop vive activité ,  
Et médite longtems ce qu'il veut entreprendre ;  
Mais lors que la sagesse & la gloire ont dicté ,  
Le parti qu'un Héros doit prendre ,  
Il part , il exécute avec rapidité ,  
Ce que dans un secret que rien ne peut surprendre  
A loisir il a médité ,  
Et que l'effet seul peut apprendre.  
Alors il ne connoit ni peine , ni danger ;  
Rien ne l'étonne , & ne l'arrête ;  
Rien ne peut le faire changer ;  
Et vît-il la mort toute prête ,  
Il faut , s'il l'a réglé , périr , ou se vanger.  
De là le succès de ses armes ,  
Et tous ses exploits glorieux ,  
Qui tiennent aujourd'hui l'Univers en alarmes ,  
Et du côté du Nord font tourner tous les yeux :  
Mais à quelque haut point de gloire  
Que l'ait élevé la victoire ,  
Toujours constante à suivre ses projets ,  
On doute par toute la terre  
S'il a paru plus grand lors qu'il a fait la guerre ,  
Que lors qu'il a donné la paix.





VII. *La nouvelle Eve , Histoire.*

**P**Ain dérobé reveille l'appétit ,  
A tout peché la loi qui l'interdit ,  
Est un attrait , est un rocambole.  
D'aller vers là , de revenir ici ,  
Est-il permis ? quand on le veut ainsi ,  
On s'en foucie autant que d'une obole.  
Mais que la loi dise , je le deffens  
Nous y courons , & nôtre cœur y vole.  
D'Eve en cela nous sommes tous enfans ;  
Ne la traitons point trop en criminelle ,  
Elle eut grand tort ; je ne l'excuse point ,  
De là nous vint la tache originelle.  
Mais tel lui fait son procès sur ce point ,  
Qui dans sa place auroit fait tout comme elle.

Ainsi parloit certain époux , un jour ,  
A sa moitié , qui contre nôtre mere  
Murmuroit fort , étoit fort en colere ,  
De nous avoir jouié le vilain tour ,  
Dont vint , hélas ! toute nôtre misere.  
Ah ! disoit-elle , avoir précipité  
Et son époux & sa posterité ,  
Dans tant de maux ; pour quoi ? Le tout en somme



A l'appetit d'une insipide pomme ;  
Nôtre mere Eve avoit bien mauvais goût.  
Bon ou mauvais , le fruit ne fut la cause ,  
Dit le mari , du mal qui gâta tout ;  
Mais bien la loi , qui défendoit la chose :  
Cette défense en fit tout le ragoût.  
Qu'ainsi ne soit ; poursuivit-il , je gage ,  
Que qui voudroit vous interdire ici ,  
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci ;  
Je dis bien plus , qui vous feroit dommage ,  
• Vous en seriez aussitôt à la rage ,  
Moi ! dit la Dame. Oûi , vous , dit le mari ,  
Vous la feriez , sans faute , je le jure ,  
Et je suis prêt d'en faire le pari ,  
Elle y consent , accepte la gageure.  
Somme d'écus , & grosse , à ce qu'on dit ,  
Fut stipulée entre eux deux à crédit.  
Je ne veux point , dit l'époux débonnaire ,  
Vous commander chose pénible à faire.  
Voici le fait ; quand vous allez au bain ,  
La mare à gauche est sur vôtre passage ,  
Si vous pouvez , en faisant le chemin ,  
Un mois durant , en tout , être assez sage ;  
Pour ne plonger , au bord du marécage ,  
Les deux pieds nuds , je vous quitte le gain.



Mais en passant prenez garde au naufrage ,  
Vous payeriez la gageure haut la main.

Or cette mare étoit , à le bien dire ,  
Un vrai bournier égoût de basse Cour :  
Pour l'éviter on eût fait un grand tour ;  
Au déffi l'on se mit fort à rire :

La Dame y taupe , & de grand appétit ,  
C'étoit marché donné , sans contredit ,  
Autant valoit argent dans sa Cassette.

On met déjà la gageure à profit ,  
On songe à faire & telle & telle emplette :  
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette ,  
Et sur le tout , un bel & bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire ,  
Non sans lorgner la mare en tapinois ,  
Dans un début c'en étoit assez faire ,  
On s'en tint là pour la première fois.

Allant , venant , bientôt on s'accoutume  
A l'eau verdâtre , à la fange , à l'écume ;  
Avec le tems , on s'accoutume à tout.

On fit bien plus , enfin , on y prit goût.  
L'Esprit de l'homme est une étrange pièce ,  
Et quand je dis de l'homme , à cet égard ,  
La femme est là comprise sous l'espece ,  
Pour les deux tiers au moins & demi quart ;



Le fait present rend la chose notoire.

La bonne Dame alla se figurer

Certain plaisir , si l'on en croit l'histoire ,

A patrouiller dans une eau sâle & noire ,

Et le défi commença d'operer.

L'eau de son bain , encor que claire & nette ,

Lui sembloit fade au prix de celle-là ;

Peut-être aussi le Diable s'en mêla.

Quoi qu'il en soit , la Dame fut discrète ,

Et n'en dit rien d'abord à Janneton ,

Qui la suivoit ; c'étoit sa Chambrière ,

Et qui pis est , confidente , dit-on ,

D'une humeur souple , & très-fine ouvrière.

Elle entendoit la Dame à demi-ton ,

Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante ,

Que dans cent ans , ou plus , que je ne mente ,

A sa maîtresse elle n'auroit dit non.

Mais c'est assez parlé de la Suivante ,

A la Signore il nous faut revenir ;

A chaque instant la passion l'augmente

Dans son harnois on a peine à tenir.

La mare étoit toujours plus attrayante ;

Pour résister , il falloit faire effort ,

On s'approchoit toujours plus près du bord ,

Ce n'étoit plus le bain , c'étoit la mare

Que



Que l'on cherchoit , par un ragoût bisarre.  
Là barboroit maint petit cannetton ,  
On les montroit du doigt à Janneton.  
On leur portoit envie , & si la Dame  
Eut pû contr'eux trocquer honnêtement ,  
Elle eut voulu , dans le fonds de son ame ,  
Devenir canne , au moins pour un moment.  
Mais bien souvent l'occasion prochaine  
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mene.  
La Dame un jour sur le bord s'arrêtant ,  
Dans un accès subit & violent ,  
Vint à tirer un pied hors de la Mule ,  
Et de la plante en effleura l'étang.  
La bonne Dame en resta là pourtant ,  
Et le remit aussitôt par scrupule ;  
Non que son cœur ne fût bien combattu ,  
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le mari , par certaine ouverture ,  
Guettoit sa femme , observoit son allure ,  
Rioit sous cape , & comptoit par ses doigts ,  
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.  
Il comptoit bien , remarque la Chronique ,  
Deux tiers n'étoient passez à beaucoup près ,  
Qu'arrive enfin , enfin le jour critique ;



Le traître époux , qui voyoit les progrès ,  
A sa moitié voulut donner le change ,  
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange ,  
Puis faire un tour , pour revenir au frais.  
Il sort aux champs , & quelque tems après  
Par le dehors rabat chez la fermière ;  
Là se tient clos , & se met aux aguets.  
Bientôt il voit & Dame & Chambrière  
Se mettre en marche avec tous leurs agrets ,  
Allant au bain : l'on fait pose au marais ,  
On le contemple , on s'en arrache à peine ,  
Comme du bord d'une claire fontaine ,  
En soupirant , l'on s'en arrache enfin ,  
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.  
Mais dans le bain un feu secret consume ;  
On en sortit plutôt que de coutume ,  
L'esprit rêveur , l'air inquiet , chagrin ,  
L'on se tourmente & l'on chicane en vain :  
La passion presse , le cœur chancelle ,  
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.  
C'est trop souffrir , non Janneton , vois tu ,  
Dit la Maîtresse , en annonçant l'antienne ,  
Il n'est déffi ni gageure qui tienne ,  
Je ne m'en mets en peine d'un fétu :



Je te le dis tout net , & le déclare ,  
J'ai résolu d'essayer de la mare ,  
Dis sur cela tout ce que tu voudras ,  
Que l'on le sçache , ou ne le sçache pas ,  
Ce m'est tout un ; il iroit de ma vie ,  
Que je voudrois en passer mon envie.  
Vraiment , Madame , est-ce donc si grand cas ,  
Dit Janneton ? Pourquoi tant de mystere ?  
Je m'en doutois ; vous êtes bonne aussi  
De vous troubler & prendre du souci :  
Vous le voulez ? Et bien il faut le faire.  
Premierement Monsieur n'est pas ici.  
Qui vous verra ? Personne , je l'assure :  
Quitte , après tout , à perdre la gageure ;  
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?  
Contentement passe richesse enfin.  
Mais non , si bien nous ourdirons la trame ,  
Que vous aurez le plaisir & le gain.  
Vas Janneton , tu vaux trop , dit la Dame ;  
Ne mettons point la partie à demain.

Sur ce propos on s'ajuste , on s'agence ,  
Et vers la mare on marche en diligence ,  
A beaux pieds nuds , & pantoufles en main.  
La Dame alloit la premiere & bon train ,



Et Janneton faisoit l'arriere garde.

Chemin faisant , l'on observe avec soin ,  
S'il n'est point là de mouchard qui regarde ,

Nul ne paroît , & Monsieur est bien loin.

Les pieds brûloient , d'abord on en hazard de

Un dans le lac , pour sonder le terrain ;

On le retire, & l'autre prend sa place ,

Que tout de même on retire soudain.

Pour faire court , après quelque grimace ,

Tous deux de suite, on vous les plonge à plein ;

Jusqu'à la vase, où gîtoit la grenouille.

Dieu sçait la joye ! On s'en donne à loisir ;

On est à même , on tripote , on patrouille ,

Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela l'Epoux , ne vous déplaîse ,

De son réduit voyoit le tout à l'aise ,

Et se sçavoit très-bon gré dans le cœur ,

De n'avoir point mis à plus forte épreuve

Une vertu si fragile & si neuve :

Il en pouvoit arriver du malheur.

Il en frémit , & sur cette pensée ,

Croyant l'affaire assez avant poussée ,

Sort vers la Dame , avec un ris mocqueur.

Un revenant eût fait moins de frayeur ,



Et vîte & vîte , on se sauve , on detalle ,  
Mais à pieds nuds , l'on ne court pas si fort ,  
Le mari joint la Dame dans la salle ;  
Hé bien , dit-il , dès le premier abord ,  
Que pensez-vous de la pomme fatale ?  
Eve , à present , a-t'elle si grand tort ?





VIII. O D E A M A R S  
SUR LA NAISSANCE  
DE MONSIEUR  
LE DUC  
DE BRETAGNE\*.

**T**Oi que tout le monde déteste ,  
Cruel Dieu des sanglans combats ,  
Qui te fais un plaisir funeste  
Du renversement des Etats ;  
Dans le souci qui m'intéresse ,  
Mars , c'est à toi que je m'adresse ,  
Suspens ton courroux rigoureux ;  
Quand devant toi tout fuit , tout tremble ,  
Il doit t'être assez doux , ce semble ,  
Que j'ose t'adresser des vœux.

Je sçai qu'à ceux que je vais faire  
Ton cœur d'abord va s'alarmer ;  
Peut-on espérer de te plaire ,  
En tâchant de te désarmer ?  
Garde-toi de m'en faire un crime ,  
C'est ton intérêt qui m'anime ,  
Mon zele cherche à te servir ;  
Et si tu consens à m'entendre ,  
Tu t'empresseras de nous rendre  
Les armes qu'on te veut ravir.

\* En 1707.



---

ODÆ GALLICÆ AD MARTEM  
IN NATALIBUS  
SERENISSIMI  
BRITANNIÆ DUCIS  
INTERPRETATIO.

**I**Nvisum populis atque exitiabile Numen,  
Bellorum dire inventor, quem funditùs alta  
Dejecisse juvat fatali turbine regna ;  
Hic ego te supplex , nec curâ pressus inani  
Armipotens compello ! atros suspende furores,  
Et profit quod dum gladios flammâsque ferentem  
Attonitæ fugiunt gentes , ego pronus ad aras  
Te venerer , votisque vocare haud territus ausim.

Ille quidem vultu primum indignatus acerbo  
Excipies reor ; ecquis enim te speret amicum ,  
Dum tibi de manibus tentat convellere tela ?  
Ne tamen hoc habeas suspectum nomine vatem  
Insidiasve tibi blandâ sub voce parari  
Credideris , decus ipse tuum , tua commoda curo :  
Tantum audi , quodque invito pia cura laborat  
Extorsisse manu ferrum , sponte ipse remittes.



La Renommée a pu l'instruire  
Du don charmant & précieux  
Que pour le bien de cet Empire  
A nos climats ont fait les Dieux.  
Ce don vaut mieux qu'une conquête :  
Mais pour en célébrer la Fête ,  
De tes armes bannis l'effroi ;  
Tu le dois par reconnoissance :  
Un Prince qui naît à la France ,  
C'est un Héros qui naît pour toi.

Son Pere ! tu peux le connoître ,  
Foudroyant & victorieux ,  
Sur le Rhin tu l'as vû paroître ,  
Digne du nom de ses ayeux.  
Comme il a sçû suivre la trace  
Marquée aux Princes de sa Race  
Par le Dauphin , après LOUIS ;  
Digne Eleve de ces grands Maîtres ,  
Ce qu'il apprit de ses Ancêtres  
Il sçaura l'apprendre à son Fils.

Instruit par des leçons si belles ,  
Tu verras ce Héros naissant ,  
Se regler sur les grands modeles  
Qu'il aura trouvez dans son Sang ,  
De ses Peres vivante image ,  
Il tâchera par son courage  
D'égalier leurs exploits fameux ;  
Comme eux il aimera la gloire ,  
Et de lui parlera l'Histoire ,  
Comme elle parle déjà d'eux.



Felix nempe tuas rumor pervenit ad aures  
Dulcia quàm nobis pretiosaque munera Divi  
Fecerunt, certam Regno latura salutem.  
Et jam præ tanto levis est victoria dono :  
Festa placet celebrare & justos solvere honores ;  
At belli strepitum gratus removeere memento.  
Quisquis enim Francorum alto de Sanguine Princeps  
Nascitur Imperio, simul & tibi nascitur Heros.

Burgundus tibi testis erit ; quem fulmina dextrâ  
Torquentem vidisse datum est, Rhenique sub oris  
Victorem populorum & avito nomine dignum.  
Utque suis calcata prius vestigia pressit,  
Delphino monstrante viam, quam maximus olli  
Signarat Lodoix, tantis quæcunque magistris  
Hæres magnorum non inficiandus avorum  
Præstitit, hæc eadem natus quoque discet ab illo.

Talibus instructum studiis miraberis olim  
Virtutes & facta sequi memoranda Parentum.  
Majores referet non degener : instar in ipso  
Quantum erit ! ut simili conabitur æmulus arte  
Et patrium decus & veteres æquare triumphos.  
Nec minùs egregio laudis tangetur amore ;  
Atque ut Avos celebrant non uno nomine Fasti  
Sic tenerum dicent ventura in sæcla Nepotem.



Mais dans un âge encor si tendre ,  
Quoique tu puisses *présumer* ,  
Tu sçais qu'on n'en *peut* rien attendre ,  
C'est un Héros qu'il faut former.  
Laisse à la Paix cet *exercice* ;  
Tu dois , si tu te rends justice ,  
Lui confier ce cher *dépôt* ;  
De tes mains remis dans les siennes ,  
Un tems viendra *que* dans les tiennes  
Il ne passera que *trop* tôt.

Tel qu'on te *peint* dans les Batailles ,  
Fier & redoutable , tu plais ,  
Même au milieu des *funerailles* ,  
Aux grands Hommes , aux Héros faits.  
Mais dans l'enfance tout allarme ;  
Ah ! ne fais point *verser* de larmes  
Qu'on te reproche *quelque* jour ;  
Dérobe au Prince ta *presence* ,  
Et t'écartant par *complaisance* ,  
De bonne heure fais lui ta cour.

Vois-tu cet escadron timide ,  
Les Jeux , les Graces , & les Ris ,  
Qui vers le Prince tous sans guide ,  
Ont volé dès les premiers cris ?  
Vainement sa beauté les touche ,  
Ton air bruyant les effarouche ;  
Fais place à ce tendre troupeau ,  
Qui devant toi dans l'épouvante  
N'ose que d'une aile tremblante  
Voltiger autour du berceau.



Regius immensas animo spes injicit Infans :  
At nondum factis matura hæc grandibus ætas.  
Artes per varias Heros formandus , amicæ  
Pacis opus fuerit ; carum tu credere Paci  
Depositum debes ; hæc illi munera sunt.  
Tempus erit , quod fata utinam meliora morentur ,  
Cum Pacis gremio ereptus , properabit ad arma  
Impatiens , pugnæque avidus tua signa sequetur.

Qualem te mediis dum prælia ducis in armis  
Esseferunt ; acremque oculis , dextrâque tremendum  
Fulmineâ , talem mille inter funera quærunt  
Magnanimique Duces , assueta que pectora bello.  
Ætati sed parce , puer timet omnia tutus.  
Ah cave degeneres olim incusandus ocellis  
Elicias lacrymas , Pueri te subtrahe vultu ,  
Et facili obsequio vel jam tibi redde faventem.

Aspicias imbellem turmam , Charitesque Jocosque ,  
Et Risus molles, ut jam velut agmine facto,  
Sponte suâ , exciti primis vagitibus omnes  
Ad puerum levibus venêre per aëra pennis.  
Frustra blanda movet puerilis gratia vultûs ,  
Hos tu fronte minax oculisque ferocibus arces.  
Cede gregi tenero ; nam te præfente pavescit ,  
Et timidâ tantum cunas circumvolat alâ.



Vois la Mère qui te fait signe ,  
Et t'avertit de t'écarter ;  
Quelle fureur noire & maligne  
Te fait encor lui résister ?  
Tu triomphe de la foiblesse  
D'une vertueuse Princesse ,  
Toujours contraire à tes desseins ;  
Insensible ! que ne peut-elle ,  
Dans la juste ardeur de son zèle ,  
T'arracher les armes des mains !

Mais quelle lueur favorable  
À mes yeux vient se découvrir ?  
Non , tu n'es point inexorable ,  
Tu te laisseras attendrir.  
À cet enfant né pour ta gloire  
Accorde enfin cette victoire ,  
Qu'il triomphe aujourd'hui de toi ;  
L'heureux présage pour la France ,  
Si même en naissant il commence  
À te faire déjà la loi.





Cernis ut ipsa etiam vultu innuat anxia Mater ,  
Longius & placidis moneat decedere rectis.  
Quis malus , atque Erebi nigris emissus ab antris  
Te furor exagitat , monitisque resistere cogit ?  
Victor ovas , impar quòd sit tibi foemina Princeps  
Insignis virtute , tuis contraria semper  
Consiliis , nam cur justo inflammata dolore  
Non queat indignum , dure , exarmare furorem ?

At quæ lux oculis subitò micat , aspera tandem  
Pectora mansuescunt , nec inexorabilis aures  
Das precibus faciles , nostris flectere querelis.  
Hanc sine , jam de te victor , tibi Regius Infans  
Præripiat , per quem tua crescet gloria , palmam.  
O felix nimiùm Gallis optantibus omen !  
Si cùm vix superas primùm puer exit in auras,  
Jura tibi incipiat justasque imponere leges.





---

IX<sup>e</sup> EPI<sup>A</sup>TRE  
EN RONDEAU,  
A MONSEIGNEUR  
LE DAUPHIN,  
APRÈS L'AVOIR VU<sup>A</sup>.

**I**L n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir,  
La Renommée étoit une infidelle,  
Et je lui veux apprendre son devoir.  
Mon cœur plus vif & plus alerte qu'elle  
S'en défioit, & me disoit tout bas,  
Ne soyez point la dupe de son zele,  
Il en est bien qu'elle ne vous dit pas;  
Plus trouverez que sa voix n'en dépose;  
Je vous ai vû, PRINCE, & sans contredit,  
En fait d'esprit, d'air, & de toute chose,  
J'ai plus trouvé qu'elle ne m'avoit dit:  
Elle a chez moi perdu tout son crédit;  
Sur tous vos faits, je le jure & propose,  
A son Bureau n'irai plus me pourvoir,  
Chez vous le texte en dit plus que sa glose:  
Il n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir.



En l'entendant jaſer ſur vôtre compte  
Et débiter vôtre los dans Paris ,  
De ſes diſcours , je l'avouë à ma honte ,  
En vrai badaut je fus d'abord épris.  
Sa Rhétorique ingénue & naïve  
Devant les yeux ſçavoit mettre d'abord  
Cinq ans & moins encor en perspective ,  
Puis alleguoit & le Sud & le Nord.  
Je l'écoutois : pour un âge ſi tendre  
C'étoit beaucoup , & plus n'oſois prétendre ;  
Mais quand vous vis dans vôtre cabinet  
Sur carte nue où le double hemisphere  
Ne preſentoit qu'un diſque blanc & net ,  
Parler en maître & d'une main légère  
Tracer vous-même & marquer les climats ;  
Courir les mers , puis de chaque Couronne  
Fixer , borner , diſtinguer les Etats ,  
Et m'indiquer Iſles , Dieu me pardonne ,  
Qu'avant cela je ne connoiſſois pas ;  
Je fus ſurpris d'une toute autre forte ,  
Et dès l'inſtant pûs bien m'appercevoir ,  
Qu'en vous loüant quelque trait qu'on rapporte ,  
Il n'eſt rien tel , PRINCE , que de vous voir.

A mon retour j'avois l'ame charmée



Et favourois le tout bien doucement ;  
Mais j'en voulois à cette Renommée  
Qui vous avoit servi si foiblement ;  
Zelé pour vous , plein de dépit contre elle ,  
Et ne cherchant qu'à lui faire querelle ,  
Je la tançois d'un air assez bourru ;  
Le croiriez-vous ? elle n'en fit que rire ,  
Puis ajouta : Quand j'aurois pû tout dire ,  
C'étoit en vain , l'on ne m'auroit pas crû.  
A son calcul ce fut trait de prudence ,  
Insinuant qu'au peu qu'elle avoit dit ,  
Elle vouloit garder la vraisemblance ,  
Et ne visoit qu'à mettre en appétit.  
Le tout étoit hardi , ne lui déplaise ;  
Mais quel que soit son art & son sçavoir ,  
Cet aveu même autorise ma thèse ,  
Il n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir.

La Renommée a la voix grande & forte  
Quand il s'agit d'exalter les Héros ;  
Rien pour l'éclat sur elle ne l'emporte ,  
Mais elle prend leurs vertus trop en gros.  
On aimeroit qu'elle voulût s'étendre  
Sur des détails qu'elle néglige à tort ;  
Mais c'est un soin qu'il n'en faut pas attendre ;

Sur



Sur les détails toûjours elle s'endort.  
Vous y perdez, P R I N C E, je puis le dire ;  
Tout charme en vous, jusqu'au moindre sourire ;  
L'humanité, la bonté, la douceur,  
Du fond de l'ame aimables interpretes,  
En cent façons dans tout ce que vous faites,  
Semblent sortir & s'échaper du cœur.  
Combien de traits, pour nous d'heureux présage,  
Que je serois peut-être sans sçavoir,  
Si n'avois fait chez vous certain voyage,  
Il n'est rien tel, P R I N C E, que de vous voir.

Vous le dirai-je ? ouï dans le zele extrême  
Que j'ai pour vous, j'ose en faire l'aveu ;  
Je me veux mal & j'ai honte moi-même  
D'en sentir tant & d'en dire si peu,  
Sur ma foiblesse en vain je me retranche  
En supprimant mille traits précieux,  
La Renommée a sur moi sa revanche,  
Je veux mieux faire, & je ne fais pas mieux.  
Quoique de vous, P R I N C E, elle puisse dire,  
Quoique de vous ici l'on puisse lire,  
On en lit plus mille fois dans vos yeux.  
Je le confesse à qui me le demande,  
Par tout au loin je l'écris & le mande,



Je le publie , & de tout mon pouvoir ;  
 Je le dirois & je voudrois l'apprendre ,  
 Même aux rochers , s'ils me pouvoient entendre ,  
 Il n'est rien tel , PRINCE , que de vous voir.

---

## X. HOROSCOPE,

*Sur la Naissance du Fils de M. A. D M.*

**I**L faudroit être un Misantrope  
 Bien sauvage , & bien rechigné  
 Pour refuser un Horoscope  
 Au petit Enfant nouveau né.  
 L'entreprise sans doute est grande ,  
 Mais le moyen qu'on s'en défende ,  
 C'est le Papa , c'est la Maman ,  
 C'est le pauvre petit Fanfan ,  
 Qui par ses cris me le demande :  
 Ne pleurez pas , petit Mignon ,  
 Vous feriez pleurer votre Mere ;  
 Vous le voulez , il faut le faire ,  
 On ne sçauroit vous dire , Non.

Je ne suis pas grand Astrologue ,  
 Et je sçai peu l'art de mentir ,  
 Quoique cet art soit fort en vogue :  
 Je m'entens bien moins à bâtir



Un Horoscope qu'une Eglogue.

Les Astres , l'Hyver , & l'Eté ,

Peuvent courir en liberté ,

Leur marche ne m'occupe gueres ,

Qu'ils se levent soir ou matin ,

Je les laisse aller leur chemin ,

Sans me mêler de leur affaire ;

Qui va d'un œil trop curieux

Examiner chaque Planette ,

Et par le trou d'une Lunette

Fureter tous les coins des Cieux ,

N'a pas la visiere bien nette :

Les douze maisons du Soleil

Sont toutes d'un prix fans pareil ,

Mais malheur à qui les fréquente ;

J'en dirois de bonnes raisons :

La premiere<sup>e</sup> qui se présente ,

Est qu'elles ont certaine pente

Qui mene aux Petites Maisons.

S A N S tracer de vaines figures ,

Pour fixer avec seureté

Le poinct d'une nativité.

On peut sur d'autres conjectures

Plus justes , peut-être , & plus sûres ,

Friser au moins la vérité :



Encor beaucoup pour qui la frise  
Dans nôtre métier de Devin  
Tout est sujet à la méprise ;  
Vaille que vaille , cher Bambin ,  
Sans garentir la marchandise ,  
Je vais chanter vôtre destin.

V O U S êtes né de bon matin  
A cinq heures , dit la Chronique ,  
Que faut-il que j'en pronostique ;  
Le trait me semble un peu lutin.  
Au lieu d'attendre d'un air sage ,  
Et comme un Enfant bien appris ,  
Au point du jour , sans autre avis ,  
Vous commencez vôtre ramage ,  
Et réveillez tout un Logis.  
C'est être alerte de bonne heure ,  
Je ne sçai ce qu'on en dira ;  
Mais grand malheur arrivera ,  
Si jamais le pied vous demeure.

S O Y E Z pourtant le bien venu ,  
Vous voilà dans un nouveau Monde ,  
Qui vous étoit fort peu connu ;  
Il est déjà vieil & chenu ;  
S'il a besoin qu'on le refonde ,  
Je n'en dir mot , mais convenez ,



Qu'à tout prendre , il vaut bien en somme  
Le triste lieu d'où vous venez ,  
Et que chez nous Néant on nomme.  
Pauvre Pays , Pays perdu ,  
Où si long-tems , avant que d'être ,  
Vôtre petit individu  
Dans la masse fut confondu :  
Le monde où vous venez de naître ,  
Quoi qu'on en dise , a ses beautez ,  
Ce sont pour vous des nouveautez ,  
Il faut du tems pour les connoître ,  
Ainsi, crainte de repentir ,  
Ne vous pressez pas d'en sortir

A V E C la Parque Dame antique.

Qui de nos jours tient le cordon ,  
J'ai fait pour vous sous vôtre nom  
Bail de vie Emphytéotique ,  
Cent ans & plus , le terme est bon ?  
Contrat passé , style ordinaire ,  
Pardevant le Destin Notaire ,  
Avec paraphe : A tout hazard ,  
Pour éviter toute dispute ,  
Levez en plutôt que plus tard  
Un bon Acte sur la Minutte ;  
Donneroit bel argent comptant ;



Qui pourroit en avoir autant.

Jouissez donc du bénéfice ,  
Et commencez par bien teter ;  
Quand vous n'aurez plus de nourrice ,  
Et que vous pourrez vous porter ,  
Aller , venir , courir , trotter ,  
La Mie aura de l'exercice ,  
Car je l'ai prédit pour certain ,  
Que vous seriez un peu lutin.  
Oüi lutin , lutinant , j'en jure ,  
Faisant le petit vagabond ,  
Cherchant toujours quelque aventure ,  
Et gare quelque bosse au front :  
On se tourmente, on se demene ,  
On veut tout toucher , & tout voir ;  
On casse tantôt un miroir ,  
Et tantôt une porcelaine :  
La Maman gronde du haut ton  
Le foüet à ce petit Fripon ;  
Mais on est fait à ce langage :  
Elle a beau menacer souvent ,  
Autant en emporte le vent ;  
On n'en devient gueres plus sage.  
Si masselpain ou macaron ,  
Si quelqu'écorce de Citron ,



Ou semblable menu suffrage  
Se trouve sur votre passage ,  
Macaron , citron , massépain ,  
Se trouveront croquez soudain  
Par benefice d'inventaire ;  
Car disons le quoiqu'en riant ,  
Et c'est un point qu'on ne peut taire ,  
Vous serez un petit Friant.  
Cette framboise rouge & fine , \*  
Qui vers le cœur se retirant  
S'éleve sur votre poitrine ,  
M'en est un assez bon garent.  
Bonbons ne tomberont à terre ,  
Vous n'en ferez pas à demi ,  
Ils sont à vous de bonne guerre ;  
Autant de pris sur l'Ennemi ,  
Et quand ils sont croquez , qu'y faire ?  
On prend la fuite après le tour ,  
Et serviteur jusqu'au retour :  
Voilà déjà mon Volontaire  
Suivi de son Papa mignon  
A dada sur un grand bâton.

QUE cet âge doit faire envie.

\* L'Enfant a la marque d'une Framboise sur le côté gauche de la poitrine.



Que c'est un temps à regretter,  
Si l'on avoit scû le goûter,  
Que ce premier tems de la vie !  
Ni peine, ni souci cuisant,  
Dans les tendres Enfans n'altère  
L'humeur toujours gaye & légère.  
Tout occupez du bien present,  
L'avenir ne les trouble guere ;  
Crainte, désir, joye & colere,  
Tout se passe en un tour de main ;  
Le soir on se couche, on sommeille,  
Sans souci pour le lendemain,  
Et le lendemain on s'éveille.  
Sans retour facheux sur la veille ;  
Tout les jours leur paroissent neufs ;  
A chaque heure ils semblent renaître ;  
Helas ! ils sont les vrais heureux,  
Et s'ils le sont, sans le connoître,  
Nous, qui nous le croyons, sans l'être,  
Nous sommes plus à plaindre qu'eux.

LE sage instinct qui les éclaire  
Est plus seur sans comparaison  
Que la raison qui le fait taire,  
Et dont on se fait une affaire  
D'avancer toujours la saison ;



Dès que nôtre esprit se délie ,  
Tout chez nous se tourne en poison :  
Le premier instant de raison  
Est en nous , quoi que l'on publie ,  
Le premier accès de folie :  
La raison a fait de tout tems  
Chez les Animaux raisonnables  
Beaucoup plus de gens misérables ,  
Qu'elle n'a fait de gens contents.  
Vous , dont je chante la naissance ,  
Jouïssiez de vôtre innocence ,  
Tandis qu'il en est tems encor ,  
Cher Bambin , l'âge de l'enfance  
Est le veritable âge d'or.

M A I S courte en fera la durée ,  
Les soucis auront bien-tôt lieu ?  
Dès quatre ans la Croix de Par-Dieu ,  
Croix de tous Enfans abhorrée ,  
Va vous apprendre à vôtre dam  
Que vous êtes né Fils d'Adam.  
Depuis cette heure infortunée ,  
Déclinant du bonheur passé ,  
Vous verrez d'année en année ,  
Ou quelque plaisir éclipse ,  
Ou bien nouvelle peine née :



Cent ba-be-bi-bo-bu fâcheux  
Durant le cours de vôtre vie  
De vos projets & de vos vœux  
Renverseront l'œconomie.  
L'Alphabet qu'on vous met en main,  
Comme on l'a mis à vôtre Pere,  
Est l'Alphabet de la misere  
Qui tourmente le Genre Humain,  
Et le poursuit jusqu'à la biere :  
Plus vous irez en avançant,  
Plus les chagrins iront croissant.  
Les Codrets, & les Despauteres,  
Dès l'âge de sept ou huit ans  
Vont vous donner bien des affaires,  
Ce sont d'incommodes Sergens,  
Mais Sergens pourtant necessaires.

EST-ON enfin délivré d'eux,  
Suit cet âge si dangereux,  
Quand le poil follet vient à croître,  
Qu'on a la bride sur le cou,  
Que l'on veut vivre en petit Maître,  
Qu'on devient indiscret & fou,  
Et qu'on se fait honneur de l'être :  
En proie aux violens accès  
Du libertinage & du vice,



On le pousse aux derniers excès,  
Pour n'y point paroître novice.  
Je sçai qu'il en est, que le Ciel  
Forme d'une pâte meilleure,  
Des cœurs sans passion, sans fiel,  
Que jamais le vice n'effleure,  
Vigilans à le prévenir,  
Ils en évitent jusques à l'ombre,  
Peut-être serez-vous du nombre,  
Et vous avez de qui tenir ;  
Mais la Jeunesse m'intimide,  
Sans frayeur je n'y puis penser,  
Et c'est une Zone torride  
Qui coûte beaucoup à passer.

ARRIVE enfin ce qu'on appelle  
L'âge, où de son feu revenu,  
L'homme quittant la bagatelle,  
Pour sage & prudent est tenu :  
Nos vœux se tournent au solide ;  
L'amour du bien vient nous saisir :  
Le plaisir nous servoit de guide,  
L'intérêt chasse le plaisir.  
Quand une fois il nous possède,  
Quelque secours qu'il puisse offrir  
Contre le plaisir qui lui cede,



Je crains bien autant le remede,  
Que le mal qu'il prétend guerir.

He', Causeur, Trêve de morale,  
Dira quelque Lecteur chagrin;  
De ta longue Mercuriale,  
Ne verrons-nous jamais la fin?

Je rends grace à qui m'apostrophe,  
Il a raison, je m'écartois,  
Et d'Astrologue que j'étois,  
J'allois devenir Philosophe:  
On ne tarit point sur ce ton;  
Mais taisons-nous, & calons voile,  
Et revenons au petit Bon,  
Dont j'ai presque perdu l'étoile.

En Mars vous êtes né dit-on,  
Et Mars est le Dieu de la Guerre,  
Le cœur en dit-il, Poupon,  
Et prendrez-vous le cimenterre  
Pour éterniser votre nom?  
Suivez conseil, & dites Non:  
Ce métier conduit à la gloire,  
Mais la route ne m'en plaît pas,  
Quand en courant à la victoire,  
On laisse en chemin tête & bras;  
Le Héros dans ce tems, hélas!



Des beaux éloges de l'Histoire ,  
Croyez-moi , ne fait pas grand cas ;  
Les doctes Filles de mémoire  
Nous en font à tous bien accroire.

MAIS Mars est le Dieu du Printems ,  
Aussi-bien que le Dieu des Armes :  
En Mars on voit fleurir nos champs ,  
Et la terre reprend ses charmes.  
Si Mars souvent plein de rigueurs  
Annonce aux autres des allarmes ,  
Il ne vous promet que des fleurs.  
Ce n'est point ici le langage ,  
D'un Astrologue séducteur :  
De cet espoir doux & flatteur  
Vous portez avec vous le gage \*.  
Nature elle-même en traçant  
De tendres fleurs sur votre tête ,  
Par ce trait voulut en naissant ,  
Vous donner un gage innocent  
Du Bonheur qu'elle vous apprête.  
Petit Poupon prédestiné ,  
Un beau Destin doit vous attendre ;  
Est-il un sort si fortuné ,

\* L'Enfant a un bouquet de fleurs marqué sur le derrière de la tête.



Où vous n'avez droit de prétendre,  
Vous que Nature a couronné,  
Même avant que vous fussiez né.

V o s jours filez d'or & de soye  
S'écouleront tous dans la joye,  
Tout ce qui peut du cœur humain  
Flatter les vœux & l'esperance,  
Vous est acquis par préférence,  
Et la fortune à pleine main  
Viendra verser dans votre sein  
Tous les trésors qu'elle dispense.  
Pour jouir d'un bonheur si doux,  
Vous avez cent ans devant vous,  
Je dis cent ans, si devant terme  
Par aventure ne mourez,  
Prenez-y garde, & tenez ferme,  
A vieillir tant que vous pourrez.

Q U E L Q U E Censeur dira peut-être  
Que l'Astrologue est un nigaut,  
De parler de vieillir si-tôt  
A l'Enfant qui ne fait que naître:  
Mais qu'il apprenne de ma part,  
Ce Censeur si prompt à reprendre,  
Que qui veut devenir vieillard  
Ne sçauroit de trop loin s'y prendre;



Plusieurs sont restez à l'écart ,

Pour s'en être avisez trop tard.

L A veilleffe est chose fort bonne ,

Et Dieu puisse-t'il la bénir ,

A peu d'Elûs le Ciel la donne ,

Bien-heureux qui peut l'obtenir ;

Je sçai comment on la blasonne ,

Et ce qu'on dit pour la ternir ,

Mais je ne vois pourtant personne

Qui n'ait dessein d'y parvenir ,

Le mieux feroit de rajeunir.

M A I S depuis le tems que **Medée**,

Pour plaire à son Epoux Jason

Rajeunit le bon homme Eson ,

Ce secret n'est plus qu'une idée ;

La recette fut mal gardée ,

Grand dommage est pour tout grison.

C E S bonnes filles si vantées ,

Qui d'un pareil espoir flatées

Mirent leur pere au court-boüillon ,

Pour lui rendre son vermillon ,

Se trouverent bien attrapées ;

La Sorciere avec doux maintien ,

Et faisant la femme de bien ,

Méchamment les avoit trompées ,



Et la fauce n'en valut rien.

O R depuis de pareille fauce  
Nul vieillard n'a voulu tâter.  
La dépense en étoit trop grosse ,  
Ils aiment mieux se contenter  
De chicaner , de disputer ,  
Tant bien que mal avec la fosse ,  
Au bout du compte il faut partir ;  
Mais la chicane est pardonnable :  
Si vieillesse nous fait pâtir ,  
Mort est bien plus insupportable ,  
Et fût-on gouteux & perclus ,  
Plus à plaindre est qui ne vit plus.

C H E R Poupon, grace aux Destinées,  
Vous n'en êtes pas encore là ;  
Si dans ses fureurs forcenées ,  
Voulant rogner sur vos journées ,  
La mort venoit dire holà ,  
Alleguez-lui les cent années ,  
Vous compterez après cela.

V O I L A des biens de quoi suffire ,  
Vous vous en contenterez ; mais  
Un Astrologue doit tout dire ,  
Le bon va peu sans le mauvais.  
Un mal dangereux vous menace ;



Les Astres me l'ont attesté :  
Ce mal est grand , & quoi qu'on fasse ,  
Il ne peut guere être évité.  
J'ai feüilleté tous mes mémoires ,  
J'ai reffassé tous mes papiers ,  
Et mis dans mes doctes grimoires  
Tout le Ciel en douze quartiers ;  
Mais après bien du barboüillage  
Est demeuré pour arrêté ,  
Et voilà le fâcheux présage ,  
Que vous seriez Enfant gâté.  
Oüi , l'Enfant gâté de la Mere ,  
Voire du Pere , & du Grand-Pere ,  
Des Oncles , Grands-Oncles , Cousins ,  
De tous Parens, Amis , Voisins,  
A la Maison comme au College ,  
De ceux qui sont , ou qui viendront ,  
De moi-même , enfin que dirai-je ,  
De tous ceux qui vous connoîtront.

QUELS cris , & quelle tragédie  
Au beau premier petit bobo !  
Une legere maladie  
Fera trembler pour le tombeau ;  
Que de boüillons , de medecines ,  
Et de juleps , & de racines !



Medecins de tous les cantons ,  
Et Medecins de toute espece ,  
Les meilleurs seront-ils trop bons ?  
Il faudra du fond de la Grece  
Faire venir les Machaons ,  
Ou de Versailles les Fagons.  
Une petite égratignure  
Ne fera pas un petit mal ,  
Et pour une si grande cure  
Il faudra presque Maréchal.  
Que le Sommeil dans sa carriere  
Demeure un quart d'heure en arriere ,  
Tout est perdu , Dieu sçait le bruit !  
Ah ! mon Dieu , de toute la nuit  
Il n'a pas fermé la paupiere ;  
Voyez son teint , ses yeux battus ,  
Pauvre Petit , il n'en peut plus.

V o u s entendrez tout ce langage ,  
Et dans la suite il faut sçavoir  
Si déjà fait au badinage ,  
Vous sçaurez vous en prévaloir.  
Les Enfans ont leur politique  
Qui va plus loin que l'on ne croit ;  
Leur morale toute pratique  
A leurs fins les conduit tout droit :



Que quelque leçon leur déplaise ,  
Trop d'étude , ou trop peu de jeu ,  
Et remarquez par paranthese  
Qu'il en est fort souvent trop-peu ,  
En un mot qu'un rien les chagrine,  
Vous allez voir jouïr la mine.  
Un mal de tête des plus gros ,  
Car ils en ont toujours en poche ,  
Vient au secours tout à propos :  
La Mere en alarmes s'approche ,  
Lui tâte au front ; & qu'est cela ?  
Il brûle ! Ah comme le voilà !  
On me tuëra mon Fils , je gage ;  
Les Précepteurs , & les Régens ,  
Sont sans mentir de sottes gens ;  
Voyez un peu le bel ouvrage ,  
Aller réduire en cet état  
Un Enfant foible & délicat !  
Hé ! n'ont-ils point de conscience ,  
Qu'il vive , & point tant de science ,  
Assez en sçaura-t'il toujours :  
Petit Fils , je vous fais défense  
D'ouvrir un Livre de huit jours.

J E réponds pour lui par avance  
Qu'il sera bien obéissant :



On rit de cela dans l'enfance ;  
Mais dans la suite on s'en ressent.  
Que pour un Fils doux , caressant ,  
Une Mere ait de la tendresse ,  
La chose est juste , on y consent ,  
Il en faut au pauvre Innocent ;  
Mais gardons-nous de la foiblesse ,  
On nuit à force de caresse ,  
Et l'on étouffe en embrassant.

P E U T - E S T R E suis-je trop sincere  
Allant ainsi philosophant ,  
Et fais mal ma cour à l'Enfant ,  
En faisant leçon à la Mere ;  
Mais la leçon est necessaire ;  
Excusez , charmant Nourrison ,  
Quant je me tairois pour vous plaire ,  
La raison la lui sçauroit faire ,  
Et je n'y mets que la façon.

A P R E S cela Dieu vous préserve ,  
De plus grand mal que celui-ci ;  
Que dans les biens qu'il vous réserve  
Il vous délivre de souci ,  
Et que long-tems il vous conserve ,  
Et moi vôtre Astrologue aussi.  
Je le suis , s'il en fût au monde ,



Je dis Astrologue parfait,  
Il s'agit de prouver le fait,  
Et voici sur quoi je me fonde.

O u j'ai dit vrai sur le futur,  
Ou j'ai dit faux, l'un d'eux est sûr;  
Si j'ai dit vrai, prenons courage,  
Je suis Astrologue en ce cas;  
Si j'ai dit faux, c'est grand dommage,  
Mais après tout je n'y pers pas,  
Je le suis encore davantage.

## XI<sup>e</sup>. VIRELAY MANQUE,

*Sur l'incertitude des choses de ce monde.*

**I** L ne faut répondre de rien.  
Qui ne suit pas cette maxime,  
Risque sa parole, ou son bien;  
Ma rime, hélas ! est tout le mien,  
Et j'en suis ici pour ma rime.  
Depuis que je suis à Groslay,  
Je ne sçai par quelle manie,  
Je songe à faire un Virelay,  
Moi qui n'y pensai de ma vie.  
Un Virelay ! dites pourquoi ?  
Plûtôt qu'un Madrigal, une Ode,



Pièces de tout tems à la mode ,  
Et de beaucoup meilleur alloi.  
On dira la rime en est cause ,  
Groslay , Virelay , rime bien ;  
Peut-être en est-il quelque chose ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

Je sçai que la campagne inspire ,  
Dans cette charmante faison ,  
Et que l'air gay qu'on y respire ,  
Fait naître les Vers à foison.  
Je m'attendois avec raison  
Que pour mon tribut ordinaire ,  
Comme tout Rimeur doit le sien ,  
Bien ou mal il m'en faudroit faire :  
Mais qu'un Virelay fût le mien ,  
J'aurois bien juré le contraire ;  
*Il ne faut répondre de rien.*

Ici j'admire mon caprice ,  
Des Balades , des Triolets ,  
Des Stances , Rondeaux , ou Sonnets ,  
J'y puis avoir quelque exercice ,  
J'en ai rimé cent & cent fois ;  
Un Virelay , j'y suis novice ,



Je n'en sçai pas même les loix.  
Je marche en Poète timide ,  
Qui sans méthode & sans autre art,  
N'a que le seul refrain pour guide ;  
Avançons pourtant au hazard.  
Si la piece est bonne , ou mauvaise ,  
Suit ou non le style ancien ,  
Je ne garentis point la thèse ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

Après tout je suis excusable ,  
Si le Virelay n'est pas bon ;  
Peut-on rien faire de passable  
Sans le secours d'un Apollon ?  
J'avois compté sur l'assistance  
De celui qui fait résidence  
Au bout du jardin de Groslay ,  
Et dans cette douce esperance ,  
D'abord en arrivant j'allai  
Pour lui faire la reverence :  
Mais hélas ! par un coup fatal  
Ce Dieu durant une tempête ,  
S'étoit allé casser la tête  
A trois pieds de son piedestal.  
Qui l'auroit cru , qu'un Dieu de pierre ,



Appuyé d'un ferme soutien ,  
 Iroit donner du nez en terre ,  
 Et se briser net comme un verre ?  
*Il ne faut répondre de rien.*

Tout au bout de la même allée  
 Diane , *helas* ! sa pauvre sœur ,  
 Du même coup presque ébranlée  
 Semble encor toute désolée  
 D'un si déplorable malheur.  
 On sent qu'elle a le cœur malade  
 De voir son frère en marmelade ,  
 Victime des vents en fureur :  
 Mais qu'elle prenne patience ,  
 Et sans quereller le destin ,  
 Qu'elle songe à sa conscience ,  
 Peut-être quelque beau matin  
 Avec la même violence  
 Nouveau lutin aérien  
 La fera-t'il entre r en dance.  
*Il ne faut répondre de rien.*

Une aventure si tragique  
 Doit un peu donner à penser ,  
 A ces Dieux de figure antique ,

Qu'à



Qu'à Grigny l'on vient de placer.  
Si le vent de Nord en furie  
Va donner sur leur friperie ,  
Pour eux , à ne les flater point ,  
Je crains pareille catastrophe ,  
Qu'ils prennent garde à leur pourpoint ,  
Il n'est pas de meilleure étoffe :  
Mais Grigny me fait souvenir  
De cette agréable partie  
Qui nous y devoit réunir ;  
Dieu sçait contre nous comme on crie.  
Ils nous l'avoient promis si bien ;  
Ils l'avoient juré sur la vie ,  
Les bonnes gens ! Fou qui s'y fie  
*Il ne faut répondre de rien.*

Vous en parlez fort à votre aise ,  
Habitans de ce beau canton ;  
Mais il vous faut , ne vous déplaîse ,  
Adoucir un peu votre ton ,  
Et plaindre la déconfiture ,  
Qui contre tout droit & raison  
Prêts à monter dans la voiture ,  
Nous fit rentrer dans la maison.  
Une très-incivile goutte ,



Venant surprendre en trahison  
Certain Hermite peu grison,  
Mit tout nos projets en dérouté,  
En mettant ses pieds en prison.  
Auroit-on dû jamais s'attendre  
A ce désastreux contre-tems ?  
Et qui l'eût dit, qu'à quarante ans  
La goutte, hélas ! viendrait surprendre,  
Un pauvre Hermite homme de bien ?  
*Il ne faut répondre de rien.*

Elle a beau faire, la cruelle,  
Elle ne peut durer toujours  
Et nous irons en dépit d'elle,  
Dans vos cantons à tire-d'aile  
Vous relancer l'un de ces jours.  
Dès ce moment, lorsque j'y pense,  
Je goûte déjà par avance  
Le plaisir que j'y dois goûter,  
Et qu'une aimable expérience  
Me fait encor plus regretter;  
J'attens qu'un bon vent nous y pousse;  
Mais pour ne point vous le cacher,  
A Groslay la vie est si douce,  
Que quand on veut s'en arracher,



Il faut bien prendre sa secouffe.  
Nous irons pourtant vous chercher,  
J'en répons, & c'est mon affaire :  
Mais quand sera-ce, & dans combien ?  
Le plutôt qu'il se pourra faire,  
*Il ne faut répondre de rien.*

N'en ajoutons pas davantage,  
Ma main commence à se lasser,  
Et tremble en finissant l'ouvrage,  
De ce qu'on en pourra penser.  
Je plains tout Auteur qui hazarde  
Virelay tel que celui-ci,  
Sans une bonne sauvegarde  
Il est sujet à la nazarde,  
Et je n'en suis pas sans souci.  
Il faudra pourtant bien qu'il passe,  
Je me mets à vôtre merci ;  
Mais en vain me ferez vous grace,  
Tout le monde n'est pas si bon ;  
De Censeurs un noir escadron  
Glosant tantôt sur la pensée,  
Tantôt sur le tour ou le vers,  
Dira que l'un est de travers  
Et l'autre rampante, ou forcée ;



Et gare un froid Grammairien ,  
Qui traitant en homme capable  
Tout l'ouvrage de détestable ,  
Envoyra d'un ton peu Chrétien  
Et la piece & l'Auteur au Diable ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

### Apostille.

Encor un mot ; preuve nouvelle  
De ce que je prêchois , hélas !  
Me voilà tombé dans le cas.  
Je croyois ma piece fort belle  
Et m'en applaudissois tout bas :  
Mais maudit le cerveau peu sage ,  
Dont le caprice déréglé  
Sous deux rimes en esclavage  
Mit autrefois le Virelay :  
J'y perds beaucoup , c'est grand dommage  
Tout ce semble alloit si bon train ,  
Pour la reprise & le refrain ,  
En falloit-il donc davantage ?  
Adieu , Virelay prétendu ,  
Il faut descendre d'un étage ,  
Quitte un nom qui ne t'est pas dû ,  
Sans cette loi dure & sauvage ,



Habitans heureux de Grigny ,  
 Je vous livrois de grand courage  
 Un Virelay très-bien fourny :  
 Mais vous n'en aurez point , pour cause ,  
 La raison , vous la voyez bien ,  
 L'homme propose & Dieu dispose ;  
 C'est le texte , j'ai fait la glose ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

---

XII<sup>e</sup> *Le Poëte Tapissier Honni & Vengé.*  
*A Madame \* \* \**

**V**ous voulez donc , Reine , disoit *Enée* ,  
 En adressant la parole à Didon ,  
 De ma cruelle & triste destinée  
 Apprendre ici l'histoire infortunée ,  
 Comment le Grec discourtois & felon  
 Par mal-engin , avec sa haquenée ,  
 Faite de bois & pleine de héros ,  
 Soi-disans tels , mais mauvaise fournée ,  
 Et dans le vrai , tous vauriens & marauts ,  
 Sur le declin de la dixième année  
 Prit nôtre ville & nous fit tous quinauts.

Or se sauva , qui par la cheminée ,  
 Qui comme il put , quand le fier mirmidon



Développant sa fureur forcenée  
Nous chassa tous à grand coups de bâton ;  
J'en eus ma part , je ne dis pas que non ,  
La peau m'en reste encor un peu tannée ,  
J'en pleure encor , & demande pardon  
A l'honorable & belle compagnie ,  
Si quelquefois je le prens sur ce ton  
En vous faisant le récit de ma vie :  
Il sera long , & je crains qu'il n'ennuye  
On auroit pû , du moins me semble ainsi ,  
Choisir un tems meilleur que celui-ci ;  
Il se fait tard : mais enfin tout coup vaille ;  
Vous le voulez , je le veux bien aussi ;  
Si par hazard vôtre Majesté bâille ,  
Je n'en puis mais , & c'est vôtre merci ,  
Quant à l'histoire , écoutez, la voici.

Ainsi parla le pieux fils d'Anchise ;  
Ce que jadis à la Reine il disoit ,  
Je vous le dis , Dame en vertus exquise ,  
Et je commence ainsi qu'il le faisoit ,  
En Chevalier de la triste figure ,  
Le long récit de ma déconfiture.  
Quand de Rimeur devenu Tapissier  
Par une étrange & fatale aventure  
Sous nom d'ignare & mauvais ouvrier



Honni je fus & banni du métier :  
Récit cruel & qui , j'ose le dire ,  
D'un Mirmidon eut attendri le cœur :  
Mais dont pourtant, tout grand qu'est mon malheur,  
Peut-être , hélas ! ne fera-t'on que rire.

Quelqu'un va dire en glosant sur mes Vers ,  
Que le Poète a perdu la cervelle ,  
De comparer & mettre en parallele  
Le sac de Troyes & les Exploits divers  
De cent Héros fameux par leur courage ,  
Avec le vil & burlesque revers  
D'un Tapissier mal adroit & peu sage.  
Mais un métier monté sur deux treteaux  
Ne vaut-il pas , à bien prendre la chose ,  
Cheval de bois , & fût-il des plus beaux ?  
Pour le métal ne sont-ils pas égaux ?  
J'en pourrois faire en dépit de qui glose ,  
Une Énéide en vers frais & nouveaux ;  
Et toutefois ne le ferai pour cause.  
Trop bien je veux qu'en apprenant l'affront  
Tout l'univers apprenne la vengeance ,  
Non faite encor , je ne suis pas si prompt ;  
Mais tout viendra , je sçai ce que j'en pense ,  
Rien n'est perdu pour attendre , il suffit ;  
Et cependant commençons le récit.



Las de rimer , il m'avoit pris envie ,  
Ou par caprice , ou même par dépit ,  
De me donner à la Tapissierie ,  
Si vous dirai comment cela se fit.  
Je vis un jour Pallas à son ouvrage ;  
La grace & l'air dont elle travailloit . . . . .  
J'entends quelqu'un qui m'arrête au passage ;  
Comment Pallas ? Oüi , Pallas , ce l'étoit ,  
J'en jurerois , elle me parut telle ;  
Tant que ce fut , si ce ne fut pas elle ,  
Quelqu'autre au moins qui fort lui ressembloit.  
Quoi qu'il en soit , sans autre apprentissage  
L'éguille en main je me mis au métier ,  
Du canevas que j'avois en partage ,  
En quatre coups je couvris un quartier ;  
Clerc de Notaire , ou Commis de Greffier ,  
En moins de tems n'auroit rempli sa page.  
Peine ni foin , rien n'y fut épargné ;  
Bien me sembloit regardant mon ouvrage  
Des connoisseurs meriter le suffrage ,  
Et que le tout étoit bien besogné.  
Or l'étoit-il , mais , qui l'auroit pû croire ;  
Pere Apollon dépité contre moi  
De ce qu'avois fait escorne à sa gloire ,  
En le quittant pour suivre une autre loi ,  
M'en



M'en joüa d'une , & par malice noire  
Durant la nuit , de l'un à l'autre bout ,  
Gâta l'ouvrage & le bouzilla tout.

Le lendemain s'y trouva du mécompte ,  
Ne fut merveille : or bien considéré  
Le tout parut si fort défiguré ,  
Qu'à dire vrai moi-même j'en eus honte.

Je connus bien que c'étoit trahison ,  
Et l'eus prouvé par plus d'une raison :  
Pour mon malheur la Pallas étoit prompte ,  
On n'écouta ni les si , ni les mais ,  
Sur l'étiquete on me fit mon procès ,  
Coups de ciseaux au travers de l'ouvrage ,  
De mon labeur effacerent les traits ,  
Point n'y resta qui ne reçût outrage  
Tout fut biffé ; jugez de mes regrets.  
Un grand Seigneur, dont par rude sentence,  
Pour felonie on dégrade les bois ,  
Souffre bien moins que ne fis cette fois ,  
Honteux en suis encore quand j'y pense.  
Ce ne fut tout ; on m'arracha des mains  
Sans autre forme, éguille, & soye & laine ;  
On m'interdit pour comble de chagrins  
Ledit métier sous très-grievé peine ;  
Puis un chacun contre moi se déchaine ;



Je fus honni , reprimandé , berné ;  
Des malheureux c'est assez le partage.  
Pour rendre encore mon malheur plus complet  
Il ne fut pas même jusqu'à Cadet <sup>a</sup> ,  
Qui d'aboyer contre moi ne fit rage ;  
L'ingrat Cadet à qui dans mon manchon  
J'avois tant soin de fourrer du bonbon ;  
Cadet , l'ingrat , qui me tendant sa pate ,  
Autour de moi sautant , faisant maint tour ,  
M'avoit donné sa foi de fraîche date ;  
Et fiez-vous à ces amis de Cour.

Or dans ce triste & déplorable esclandre ,  
Baissant l'oreille & me rongean<sup>t</sup> les doigts ,  
Sauf le respect plus honteux , mille fois ,  
Qu'un Officier frais revenu de Flandres <sup>b</sup> ;  
A bien peu tint que ne m'allasse pendre ,  
Et pourquoi non ? J'en avois droit , & tel  
L'a fait à moins , & ne crut s'y méprendre :  
Mais je jugeai pourtant sous mon capel ,  
Tout bien compté , qu'il étoit bon d'attendre.  
Lorsque l'on veut s'en donner le plaisir ;  
De se presser il n'est point nécessaire ,  
En cas pareil , comme en toute autre affaire ,

<sup>a</sup> Petit chien de la Dame. <sup>b</sup> Cette piéce fut faite peu après  
le siège de Lille.



Choses se font toujours mieux à loi sir :  
Et puis d'ailleurs j'ai souvent ouï dire  
A gens senez , que dès que l'on est mort  
On en vaut moins , & qu'on a toujours tort ,  
Mieux vaut Goujat debout & qui respire ,  
Que Prince ou Roi dans la bierre étendu ;  
De tous les maux mort fut toujours le pire :  
A ces raisons , qui ne se fût rendu ?  
Je m'y rendis , n'osant y contredire ,  
Tant qu'à la fin ne me suis point pendu.

Mais comme il faut après pareille offense  
Pour son honneur mourir , ou se venger ,  
De ces deux maux je choisis la vengeance ,  
C'est le moins rude , autant qu'en puis juger ;  
A force gens la recette en est douce ,  
On y prend goût dès qu'on en a tâté ;  
C'est mets friand , on s'en succe le pouce ,  
Du cœur humain elle est l'enfant gâté ,  
Cette vengeance , aussitôt qu'elle appelle  
On part , on court , on vole à tire d'aile ,  
On ne lui plaint ni dépenses , ni soins ;  
Contre quiconque on soutient sa querelle ;  
Faut-il trouver argent , crédit , témoins ,  
On trouve tout : dans ses moindres besoins ;  
Le plus avare est prodigue pour elle ,



Quoi qu'il en coûte, il faut la contenter :  
Puis qu'il le faut, contentons la cruelle,  
Et vengeons-nous, quoiqu'il puisse coûter :  
Mais que sur tout la vengeance soit telle  
Que la Pallas se repente à jamais  
Des grands affronts que son courroux m'a faits.

Et qui m'empesche ici de la dépeindre  
Avec tels traits qu'il me plaira forger ?  
Comme Poëte ai-je pas droit de feindre ?  
Tout n'est-il par permis pour se venger ?  
Peignons en laid, faisons la de figure  
A faire horreur à toute la nature :  
Mais j'aurai beau pourtant la dénigrer,  
Pour me confondre & braver l'imposture  
Elle n'aura d'abord qu'à se montrer.  
D'ailleurs vengeance assez foible ; & qu'importe  
Dans le bon sens comme on a le nez fait.  
On brille en Mai, le Printems a son jet,  
Puis en Octobre en devient feuille morte,  
Le tems détruit l'œuvre le plus parfait.

Sur l'esprit seul sa faux n'a point d'empire ;  
Contre le tems l'esprit seul peut prescrire :  
Mais mon dépit en est-il mieux loti ?  
Que chez la Dame on en soit bien nanti,  
Chacun le croit, & c'est bien là le pire ;



Dire que non , je voudrois bien le dire ,  
Mais son air seul dira que j'ai menti.

Quoi donc , ne puis-je en rien lui faire peine ?  
Ne pouvant mieux souhaitons-lui du mal ;  
Non tel pourtant qu'il pût être fatal  
Bien suffiroit une bonne migraine  
D'un bon quart d'heure au moins dans la semaine ;  
A rire trop on la gagne parfois ,  
On me l'a dit du moins , & je connois  
Gens dans le cas ; mais j'ai l'ame si bonne ;  
Je suis si sot , qu'après bien du fracas ,  
Au moindre cry , dès le premier hélas ,  
J'irai peut-être encor comme Theone \*  
Prier les Dieux de ne m'exaucer pas.

Or après tout je songe & je rumine  
Que me venger ou mourir il me faut ,  
Et c'est toujours le premier qui prévaut.  
Bon , tout à point mon esprit imagine  
Nouveau biais auquel n'avois songé ,  
Le tour est bon & vient comme désire ,  
C'est quelque Dieu vengeur qui me l'inspire  
Et pour le sûr je vais être vengé.

Dès que Pallas la noble filandiere  
Commencera sa tâche journaliere

\* Dans l'Opera de Phaëton.



En fredonnant galamment quelques airs ,  
Lors du métier humblement je m'approche ,  
Et puis tirant maints papiers de ma poche  
Là je me plante & récite mes vers.  
Dès les premiers on fera la grimace ;  
Je mets déjà cela dans mon marché :  
Mais ne craignez quelque mine qu'on fasse  
Que pour si peu j'abandonne la place ,  
Ne me fera tel affront reproché.  
Je continuë & lis à toute outrance  
Vers que je dis sans façon des plus beaux ,  
Et des meilleurs qui se fassent en France :  
Odes , Sonnets , Ballades , Madrigaux ,  
Stances , Quatrains , Eglogues & Rondeaux ,  
Vers surannez & vieille marchandise ,  
Les plus mauvais seront le plus de mise ,  
Et tout ira pour ouvrages nouveaux.

Durant cela Pallas la bonne Dame  
Enragera du meilleur de son ame ,  
Et dans l'ennui quelquefois se broüillant  
Prendra deux fils au lieu d'un qu'il faut prendre :  
Sur les couleurs de même en travaillant  
Ne manquera souvent de se méprendre ,  
Mettra du noir quand il faudra du blanc ;  
Puis quelquefois peut être en grommelant



Dira tout bas , ah , mon Dieu , le sot homme !  
Avec ses Vers ; ne finira-t'il point ?  
Depuis une heure , il m'accable , il m'affomme,  
Tandis qu'on jure on gâte quelque point ;  
On veut ferrer ce qu'on trouve trop lâche,  
On rompt l'éguille , on murmure , on se fâche,  
Contre l'ouvrage , hélas ! qui n'en peut mais ;  
Contre suivante , ouvriere ou laquais ,  
Contre son chien , enfin contre soi-même ;  
De tout ceci ne m'émouvant en rien ,  
Je poursuivrai d'une froideur extrême ;  
Et je dirai , Madame , écoutez bien ,  
Voici l'endroit le plus beau de la pièce ,  
Notez comment ce trait est amené ;  
Il est nouveau ; de l'art , de la finesse ,  
Tout s'y rencontre , & rien n'est mieux tourné.  
Or écoutez : A ce beau commentaire  
Les bâillements commenceront enfin ,  
Je jugerai pour lors que mon affaire  
Est , grace à moi , tout à fait en bon train.

Dame Pallas en personne discrete  
Dissimulant , rongeant tout bas son frein ,  
N'osant encor témoigner au Poëte ,  
L'ennui qu'elle a des Vers qu'il lui repete ,  
Et dont , hélas ! elle ne voit la fin ,



Hazardera pour s'ôter cette épine ,  
Un compliment aigre-doux & malin ,  
Bref, comme on dit , moitié figue & raisin ,  
Et me dira : vôtre Muse est divine ,  
Très-beaux vos Vers , mieux n'en eut fait Racine ,  
D'entendre tout aurois eu grand désir  
S'il ne falloit choyer vôtre poitrine ,  
J'y perds beaucoup , j'en ai l'ame chagrine ,  
Mais c'est trop cher acheter le plaisir ;  
Si vous alliez gagner par aventure  
Quelque gros Rhume , on s'en prendroit à moi...  
Point , point , dirai-je , & calmez vôtre effroi ,  
Les Medecins m'ordonnent la lecture  
Pour ma santé , je n'en suis que plus frais  
Quand j'ai bien lû , j'en fais ma nourriture.  
Je recommence alors sur nouveaux frais ;  
Vers de trotter , & la Dame de geindre ,  
Et puis vapeurs de prendre leur chemin ;  
La tête fend , on maudit le destin ,  
Un peu plus haut on commence à se plaindre ,  
L'éguille même échape de la main :  
Un roc seroit attendri de la peine ;  
Mais non , mon cœur , point de foiblesse humaine ;  
Il faut venger jusqu'au bout nôtre affront.  
La patience enfin est en déroute



Tant que la Dame en essuyant son front  
Dont la sueur à grand flots lui dégoutte ,  
Dira frappant sur le métier trois fois :  
Homme, ou Demon , ou bien qui que tu sois ,  
Que t'ai-je fait ? dis-moi , je te conjure ,  
Veux-tu ma mort ? je suis presque aux abois ,  
Me tiendras-tu sans cesse à la torture ?  
Que te faut-il ? je le laisse à ton choix ;  
Prens tout mon bien & finis ta lecture.

Pour lors émû du tourment qu'elle endure ,  
Dame , dirai-je , en un mot comme en trois ,  
De deux points l'un , choisissez je vous prie ;  
Je lis des Vers tant que dure le jour ,  
Ou je travaille à la tapisserie ;  
C'est marché fait , point n'y sçai d'autre tour.  
Je crois la voir aussitôt qui s'écrie ,  
Dieu soit loüé , vous me rendez la vie ;  
Seigneur Poëte , & vîte le métier  
Prenez le tout , travaillez sans quartier ;  
Je puis bien dire , adieu mon pauvre ouvrage ,  
Mais peu m'en chaut , & n'en plains le dommage ,  
Contentez-vous malgré ce que j'y perds ;  
Coupez , tranchez , faites tout de travers ,  
Je vous le livre & le laisse au pillage ;  
Et seulement ne lisez plus vos Vers.



Sur le tableau qu'ici je viens de faire ,  
 Peut qui voudra prendre ses seuretez ;  
 Enfans de Mars sont partout respectez ,  
 Pourquoi cela ? bien devinez l'affaire :  
 Qu'un temeraire ose les outrager ,  
 Ils ont en main armes pour se venger ,  
 Et dans les coups que leur fier courroux lance  
 Le châtiment suit de bien près l'offense.  
 Le plus mauvais Rimeur de l'univers ,  
 Tel que je viens ici de le dépeindre ,  
 N'a , je le veux , pour armes que ses Vers ,  
 Et cependant est cent fois plus à craindre.

---

XIII<sup>e</sup>. *A Monseigneur l'Archevêque de Bourges , en  
 lui présentant le jour de sa fête un bouquet de fleurs  
 faites de Coquillages.*

**L**orsque pour un bouquet dont vous est dû l'hom-  
 mage  
 Nous vous offrons , Seigneur , un simple coquillage ,  
 Jalouse de ses droits Flore nous dit : pourquoi  
     Ne s'adressoit-on pas à moi ?  
     Faire un bouquet est mon partage.  
     Mais je crois sans la mépriser  
 Que mon bouquet vaut bien les Lys & les Jonquilles  
     Dont elle eut pû nous amuser.



Si j'en dis trop elle doit m'excuser ,  
Chacun autant qu'il peut fait valoir ses coquilles,  
Les fleurs qu'elle fait naître & prodigue au Printems  
Ont leurs beautez , mais n'ont qu'un tems.  
Peut-être celles-ci sont moins vives, moins belles,  
Malgré tout ce que l'art leur donna d'ornement ;  
Mais elles seront immortelles ,  
Et le respect , l'amour , le tendre attachement  
Dans nôtre cœur le feront avec elles.

---

# LE DESTIN

DU

## NOUVEAU SIECLE.

Mis en Musique par Monsieur Campra.

P R O L O G U E.

*Sujet du Prologue.*

**S**aturne , en qualité de Dieu qui préside aux tems ,  
se prépare à donner au monde un nouveau siècle.  
Il invite les Parques à en régler la destinée au gré des  
peuples. Ceux-ci se trouvant divisez en deux Partis ,  
dont l'un demande la paix , & l'autre la guerre , tâ-  
chent , chacun de leur côté , de se rendre les Parques  
favorables.



## SATURNE.

*Je veux donner un nouvel âge au monde,  
Les siècles les plus beaux ne durent pas toujours ;  
Je veux , pour le bonheur de la Terre & de l'Onde ,  
Des ans & des saisons renouveler le cours.*

*Charmant auteur de la lumière ,  
Recommence , Soleil , ta pénible carrière*

*Donne-nous de beaux jours.*

*Accourez , Parques immortelles ,*

*Et vous , Destins imperieux ,*

*Qui par des loix éternelles*

*Reglez le sort des hommes & des Dieux.*

*Vos ordres souverains peuvent se faire entendre ;*

*C'est de vous que doit dépendre*

*Le bonheur de l'Univers ;*

*Tout est soumis à votre obéissance ,*

*Montrez ici votre puissance ,*

*Et recevez les vœux de cent peuples divers.*

## LES PARQUES.

*Tout dépend de nôtre empire ;*

*Le sort des humains*

*Est en nos mains ,*

*De tout ce qui respire ,*

*Nous filons les destins.*

*Devant nous tout tremble ;*

*Tout craint nos coups ;*

*Et tous les Dieux ensemble*

*Sont moins redoutables que nous.*

## CHOEUR

*De peuples qui demandent la paix.*

*Arbitres du destin , Divinitez terribles ,*



*Accordez à nos vœux des jours doux & paisibles.*

CHOEUR

*De peuples qui demandent la guerre.*

*Arbitres du destin, Divinitez terribles,*

*Dans les combats de Mars rendez-nous invincibles.*

LE I. CHOEUR.

*Bannissez loin de ces climats*

*Les fureurs de la guerre.*

LE II. CHOEUR.

*Répandez dans tous les climats*

*Même ardeur pour la guerre.*

LE I. CHOEUR.

*Que la paix règne sur la Terre.*

LE II. CHOEUR.

*Bannissez la paix de la Terre.*

LE I. CHOEUR.

*La paix seule, la paix a pour nous des appas.*

LE II. CHOEUR.

*Mars seul & la Victoire ont pour nous des appas.*

UN DU PARTI DE LA PAIX.

*Un Heros glorieux après mille conquêtes*

*Nous a donné la paix.*

*Il a sçu mépriser les palmes toutes prêtes*

*Que Mars lui destinoit pour de nouveaux projets.*

*Son bras a dissipé les affreuses tempêtes*

*Qui menaçoient nos têtes,*

*D'une paix précieuse il comble nos souhaits :*



*Arbitres du destin, Divinitez terribles,  
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

## CHOEUR

*Du parti de la Paix.*

*Arbitres du destin, Divinitez terribles,  
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

## UN DU PARTI DE LA GUERRE.

*Non, non, ce n'est qu'à ses exploits,  
Que ce Heros fameux doit l'éclat de sa gloire.  
Au milieu des combats, nous l'avons vu cent fois  
Voler de victoire en victoire.*

*A ces nobles travaux son grand cœur attaché  
Eût soumis tout le monde au pouvoir de ses armes,  
Si la paix par ses charmes  
D'entre les bras de Mars ne l'avoit arraché.*

## CHOEUR

*Du parti de la Guerre.*

*Chantons sa valeur éclatante,  
Chantons ses hauts faits.*

## CHOEUR

*Du parti de la Paix.*

*Chantons sa bonté triomphante,  
Chantons ses bienfaits.*

## LE I. CHOEUR.

*A l'exemple du Dieu qui lance le tonnerre,  
Il fit trembler la terre.*

## LE II. CHOEUR,

*Tel que ce Dieu puissant, quand il prend son tonnerre,  
C'est pour calmer la terre.*



## LE I. CHOEUR.

*Heureux ceux qu'il a soumis !*

## LE II. CHOEUR.

*Heureux le peuple qu'il aime !*

## LE I. CHOEUR.

*Il a vaincu mille ennemis.*

## LE II. CHOEUR.

*Il s'est encor vaincu lui-même.*

## TOUS ENSEMBLE.

*Unissons nos cœurs & nos voix ,  
 Pour chanter le plus grand des Rois.  
 Chantons sa valeur éclatante ,  
 Chantons sa bonté triomphante ,  
 Chantons ses hauts faits ,  
 Chantons ses bienfaits .*

## I. INTERMÈDE.

*Sujet du I. Intermède.*

**M**ARS pour se mettre en possession du nouveau siècle , & en faire un siècle guerrier , exhorte les peuples à le suivre , & en attire plusieurs. LA GLOIRE leur promet des lauriers, BELLONE leur apprend quel en est le prix , VULCAIN leur fait préparer des armes , & tous trois , par ce moyen, secondent si heureusement les desseins de MARS , qu'ils font déclarer en sa faveur quelques-uns de ceux qui



paroïssoient les plus attachez au parti de LA PAIX. Ils s'unissent tous ensemble pour concourir aux projets de Mars, & allumer une guerre qui dure éternellement.

## MARS.

*Que cet âge nouveau par les destins promis  
Soit un âge de gloire ;*

*Que ce tems soit marqué par des faits inouis ,  
Qui des siècles passez effacent la memoire.*

*Ce n'est pas pour languir dans un honteux repos  
Que les Dieux ont donné la vie.*

*D'un reproche éternel elle est toujours suivie ,  
Quand l'on a méprisé l'exemple des Héros.*

*Peuples , suivez mes pas , une gloire immortelle  
Sera le prix de vos exploits.*

*Venez , accourez tous , répondez à ma voix ,  
C'est Mars qui vous appelle.*

## CHOEUR

## DE GUERRIERS.

*Suivons Mars ,  
Rendons-lui tous hommage ,  
Faisons de toutes parts  
Voler ses étendarts.*

## UN SUIVANT DE MARS.

*La gloire est le partage  
D'un noble courage ,  
Qui brave les hazards.*

## CHOEUR

## DE GUERRIERS.

*Suivons Mars , &c.*

UN



## UN SUIVANT DE MARS.

*De l'esclavage  
Son bras nous dégage,  
Un seul de ses regards  
Fait tomber les ramparts.*

## CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars &c.*

## UN SUIVANT DE MARS.

*Mars nous apprend l'usage  
Des flèches & des dards;  
La Victoire est son ouvrage,  
Il a formé les Césars:  
L'art qu'il enseigne est le plus beau des arts.*

## CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars &c.*

## LA GLOIRE.

*Volez, jeunes guerriers, où la Gloire vous guide.  
Volez dans les combats,  
Volez & d'un cœur intrepide  
Affrontez le trépas.*

*Le plus affreux peril n'a rien qui vous étonne,  
Volez, volez, suivez Bellone;  
Les lauriers, que pour vous je cultive en ces lieux;  
Croîtront pour couronner vos exploits glorieux;  
Volez, jeunes guerriers, la Gloire vous l'ordonne.*



## DEUX DE LA SUITE DE LA GLOIRE.

*Croissez , croissez , tendres lauriers ,  
 Croissez pour couronner les plus vaillants guerriers.  
 Cultivez des mains de la Gloire ,  
 Donnez des mains de la Victoire ,  
 Vous serez le prix des grands cœurs.  
 Croissez pour couronner les plus fameux vainqueurs.*

## BELLONE.

*Les lauriers qu'on moissonne  
 En suivant Bellone ,  
 Ne sont dûs qu'aux exploits d'un bras victorieux.  
 Les Lauriers qu'on moissonne ,  
 En suivant Bellone ,  
 Elèvent les vainqueurs jusques au rang des Dieux.*

## VULCAIN.

*Le Dieu qui forge le tonnerre ,  
 Sensible à vôtre ardeur , met ses soins les plus doux ,  
 A préparer pour vous  
 Les fondres de la guerre.  
 Cyclopes accourez tous ;  
 Que tout fremisse ,  
 Que tout retentisse  
 Du bruit de vos coups.  
 Hâtez-vous , redoublez vos peines ,  
 Travaillez , préparez des chaînes ,  
 Enfermez pour jamais  
 Les plaisirs & la paix.*

## CHOEUR

## DE PEUPLES

*qui abandonnent le parti de la Paix, pour suivre Mars.  
 Méprisons la paix & ses charmes ,*



*Ses appas enchanteurs  
 Causent plus de malheurs  
 Que n'en sçauroient causer les armes.*

# UN DU PARTI DE LA PAIX

*qui l'abandonne, pour se donner à Mars.*

*Vains soupirs,  
 Faux plaisirs  
 D'une indigne mollesse,  
 Vous avez trop long-tems,  
 Par mille attraits brillants,  
 Seduit ma tendresse,  
 Le Dieu Mars que je sers,  
 A brisé mes fers:  
 Je le suivray sans cesse,  
 Portez ailleurs*

*Vos appas trompeurs,  
 Vôtre lâche foiblesse;  
 Vains soupirs,  
 Faux plaisirs  
 D'une indigne mollesse;  
 Vous avez trop long-tems,  
 Par mille attraits brillants  
 Seduit ma tendresse,  
 Le Dieu Mars que je sers,  
 A brisé mes fers.*

## M A R S.

*Cédez, Musettes,  
 A nos trompettes,  
 Qu'on entende toujours  
 Le son des Tambours.*



## CHOEUR.

*Cédez, Musettes, &c.*

## MARS.

*Le fracas des armes ,  
 Le bruit des allarmes ,  
 Les cris des combattans  
 Sont pour nous des concerts charmans :*

*Cédez, Musettes ,  
 A nos Trompettes ,  
 Qu'on entende toujours  
 Le son des Tambours.*

## CHOEUR

*Cédez, Musettes, &c.*

## II. INTERMEDE.

*Sujet du II. Intermede.*

**L**E GENIE qui préside à la terre , prévoyant les maux que la guerre y devoit causer , invite LA PAIX à descendre du ciel , où elle s'étoit retirée. LA PAIX flechie par ses Prieres, descend accompagnée des Jeux , des Plaisirs & de l'Abondance. Les Divinités champêtres témoignent la joye qu'elles ont de son retour. Plusieurs peuples, & de ceux mêmes qui avoient d'abord suivi MARS , se déclarent enfin pour LA PAIX , & vantent ses avantages. Touchée de leur zele & de leur affection , elle ordonne aux Jeux & aux Plaisirs de demeurer éternellement sur la terre



pour le bonheur des peuples , qui par reconnoissance  
font retentir partout le nom de la Paix.

### LE GENIE DE LA TERRE.

*De cet âge nouveau , qu'on promet à nos vœux ,  
Helas ! que pouvons-nous attendre ?  
Si pour nous rendre tous heureux ,  
Du Ciel en même tems la Paix ne veut descendre.  
Descendez , ô charmante Paix !  
Venez nous combler de bienfaits.*

*Sans vous rien ne nous contente ,  
La gloire la plus brillante  
Ne cause jamais  
De plaisirs parfaits.  
Que chacun chante :  
Descendez , ô Paix charmante !  
Descendez , ô charmante Paix !  
Venez-nous combler de bienfaits.*

### CHOEUR.

*Descendez , ô charmante Paix !  
Venez nous combler de bienfaits.*

### LE GENIE DE LA TERRE.

*Qu'entens-je ? .. O ciel ! Quelle douce harmonie ! ..  
Quels tendres sons ? Ah ! quels divins concerts !  
Je vois la Paix descendre dans les airs :  
Descendez , douce Paix , venez briser nos fers.  
Trop long-tems de ces lieux vous vous êtes bannie ;  
Descendez , ô charmente Paix !  
Venez-nous combler de bienfaits.*



## CHOEUR.

*Descendez , ô charmante Paix !  
Venez-nous combler de bienfaits.*

## LA PAIX.

*Je reviens dans ces lieux guerir par ma presence  
Les maux que la guerre a causez :  
Je ramène avec moi les feux & l' Abondance ,  
Les Dieux enfin sont appeisez.  
Mortels , ne craignez plus les horreurs de la guerre ,  
Ne craignez plus rien desormais ;  
Si la Paix aujourd'hui se redonne à la terre ,  
C'est pour ne la quitter jamais.*

## DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Dans nos campagnes fleuries ,  
Dans nos charmantes prairies ,  
De la Paix en ce jour  
Celebrons le retour.  
Que les Bergers à l'ombrage ,  
Les Oiseaux en leur ramage ,  
Chantent dans nos forêts  
Le retour de la Paix.*

## AUTRE DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Ruisseaux , fontaines ,  
Coulez , jaillissez ,  
Vous , dans nos plaines ,  
Agneaux , bondissez.  
Paissez en assurance ,  
Tranquilles troupeaux ;*



*La Paix , dans ces hameaux ,  
Est vôtre défense.*

## CHOEUR.

*Durez toûjours , charmante Paix ,  
Et comblez-nous de vos bienfaits.*

## LE GENIE DE LA TERRE.

*Ce n'est que pour punir la Terre ,  
Que les Dieux irritez , dans leur juste fureur ,  
Déchainent quelquefois la Discorde & la Guerre ,  
Et dans tous les climats répandent la terreur.*

*Mais quand une humble offrande  
A calmé leur courroux ,  
De toutes les faveurs qu'ils répandant sur nous ,  
La paix est la plus grande.*

## CHOEUR

DE PEUPLES QUI QUITTENT MARS,  
pour se donner à la Paix.

*Suivons la Paix ,  
Rendons-nous à ses charmes ,  
Rompons nos armes ,  
Brisons nos traits ,  
Rien ne peut résister à ses divins attraits.*

## UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Faisons taire l'envie ,  
Qui condamne le repos ,  
Où la Paix convie  
Les plus grands Heros.  
Par d'utiles travaux*



*Qui partagent la vie ,  
Faisons taire l'envie.*

CHOEUR.

*Suivons la Paix , &c.*

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*La Paix répare les dommages  
Que la guerre a faits.  
Ces Jardins , ces tendres Bocages ,  
Ces superbes Palais  
Sont ses ouvrages.*

CHOEUR.

*Suivons la Paix , &c.*

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Tout ce qu'on moissonne  
Dans nos guerets ,  
C'est elle qui le donne ;  
Nous devons à la Paix ,  
Plus qu'à Bacchus , plus qu'à Pomone ,  
Tous les biens de l'Automne.  
Nous devons à la Paix ,  
Plus qu'à Cérés ,  
Tout ce qu'on moissonne.*

LA PAIX.

*Jeux , Plaisirs innocens , tendres Divinités  
Qui marchez toujours à ma suite :  
Demeurez en ces lieux , jamais ne les quittez ,  
Mars & Bellone ont pris la fuite ,  
Les Dieux , les justes Dieux , ne sont plus irrités.  
Demeurez où la Paix habite :*

*Jeux ,*



*Jeux , Plaisirs innocens , tendres Divinité ,  
Demeurez en ces lieux , jamais ne les quittez.*

### CHOEUR.

*Que tout retentisse  
Du nom de la Paix.  
Que tout s'unisse  
Pour chanter ses bienfaits.*

*Campagnes ,  
Montagnes ,  
Rochers , antres secrets ;  
Echos , temples , forêts ,*

*Que tout retentisse  
Du nom de la Paix.*

*Que tout s'unisse  
Pour chanter ses bienfaits.*

## III<sup>e</sup> INTERMEDE.

### *Sujet du III<sup>e</sup> Intermède.*

**S**ATURNE voyant que les peuples , toujours parta-  
gez sur le sujet de la paix & de la guerre, ne pou-  
voient s'accorder ensemble dans les vœux qu'ils for-  
moient , leur conseille de recourir à PALLAS Déesse  
de la Sagesse , qui leur fait entendre qu'une guerre  
ou une paix continuelle sont également à craindre ,  
& qu'il faut toujours cultiver avec un soin égal les  
exercices de l'une & de l'autre. Elle ordonne ensuite  
aux Parques de former un siècle qui soit entremêlé  
de paix & de guerre. Ces fières Déeses lui obéissent,



pour marquer que la Sagesse est supérieure aux Destins. Les peuples réunis ensemble par le moyen de PALLAS, en rendent grâces à cette sage Déesse, & la prient de ne les jamais abandonner.

## SATURNE.

*Quoi ! toujours opposez dans vos vœux indiscrets ,  
Mortels , ne sçauriez-vous unir vos intérêts ?*

*Quel charme , quel Demon contraire  
De la paix entre vous a rompu tous les nœuds ?*

*En vain l'on veut vous satisfaire ;*

*Le destin , quoi qu'il puisse faire ,*

*Fera toujours des malheureux.*

*Peuples soumis à mon empire ,*

*De la sage Pallas implorez le secours ;*

*Si sa sagesse vous inspire ,*

*Vous aurez un bonheur qui durera toujours.*

## CHOEUR

DES DEUX PARTIS,

dont l'un demande la paix , & l'autre la guerre.

*Contentez nos desirs , Pacifique Minerve ,*

*Génereuse Pallas , favorisez nos vœux.*

## UN DE CHAQUE PARTI.

*C'est vòtre main qui nous preserve*

*Des dangers les plus affreux ;*

*C'est à vous que le Ciel reserve*

*Le soin de nous rendre heureux.*

## CHOEUR

DES DEUX PARTIS.

*Contentez nos desirs , Pacifique Minerve ,*



*Génereuse Pallas , favorisez nos vœux.*

PALLAS.

*Cessez une injuste querelle ,  
 J'accours à la voix qui m'appelle ,  
 Je viens vous réunir :*

*Cessez une injuste querelle ,  
 Tous vos maux vont finir.  
 Un peu de guerre , au lieu de nuire ,  
 Releve un courage abbatu.  
 Un peu de paix fait qu'on respire ,  
 Après que l'on a combattu.  
 Une trop longue guerre affoiblit un Empire ,  
 Une trop longue paix fait languir la Vertu.*

*Aimez les armes ,  
 Cultivez les arts.*

CHOEUR DES PEUPLES.

*Aimons les armes ,  
 Cultivons les arts.*

PALLAS.

*La Paix a mille charmes ,  
 On est souvent contraint de recourir à M  
 Aimez les armes ,  
 Cultivez les arts.*

CHOEUR

*Aimons les armes ,  
 Cultivons les arts.*

UN SUIVANT DE PALLAS.

*Une saison trop cruelle*



*A beau desoler nos champs :  
 La Terre en paroît plus belle ,  
 Au doux retour du Printemps.  
 La guerre la plus terrible  
 Nous cause en vain cent frayeurs ;  
 Tout ce qu'elle a de plus horrible  
 Semble préparer les cœurs ,  
 A mieux goûter le sort paisible  
 Qui succede à ses rigueurs.*

## UN SUIVANT DE PALLAS.

*Quelle plus triste image  
 Qu'une sombre nuit !  
 L'Aurore qui suit ,  
 En plaît davantage.*

## SECOND COUPLET.

*A quel triste esclavage  
 La guerre réduit !  
 Mais la paix qui suit ,  
 En plaît davantage.*

## PALLAS.

*Que la guerre & la paix s'unissent dans ce jour ,  
 Sur la terre & sur l'onde ,  
 Pour le bonheur du monde ,  
 Qu'elles regnent tour-à-tour.  
 Vous , Parques , qui reglez le destin de la Terre ,  
 Ah ! rendez , s'il se peut , tous les cœurs satisfaits ,  
 Meslez les travaux de la guerre  
 Aux plaisirs de la paix.*

## LES PARQUES.

*Formons un âge aimable ,*



*Que nos fatales mains  
Filent pour les humains*

*Un bonheur durable.*

*Rendons tous les cœurs satisfaits ,  
Nous qui reglons le destin de la terre ;  
Mêlons les travaux de la guerre  
Aux plaisirs de la paix.*

### LE GRAND CHOEUR.

*O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !*

*O vous dont la main bienfaisante ,*

*A comblé nos souhaits !*

*O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !*

*Ne nous abandonnez jamais.*

### LE PETIT CHOEUR.

*Les Parques terribles ,*

*Pour tout autre insensibles ,*

*Econtent vôte voix.*

*Des destins inflexibles.*

*Vous pouvez forcer les loix.*

### LE GRAND CHOEUR.

*O Minerve ! ô &c.*

F I N.



# TABLE

Des pieces contenuës dans ce Recüeil.

## E P Î T R E S.

- I. **A** Monsieur Estienne Libraire de Paris. Page 1  
II. A Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc du Maine  
&c. Ou les pârez. p. 8  
III. A Monseigneur l'Evêque d'Angers, ou les *Deprofundis*.  
page 17  
IV. A Mr. \* \* \*. ou le Bourniquet. p. 21  
V. A Mad. de M. \* \*. en lui envoyant les Vers qui devoient  
accompagner le present du Parquet. p. 27  
Le Parquet. p. 28  
L'Epître. p. 33  
VI. A Madame la Présidente Brunet de Chailly sous le nom  
d'une Dame de ses amies. p. 33  
VII. A Mr. A \* \*. C. A. L. C. D. A. sous le nom de sa belle  
sœur, en lui envoyant des figures Chinoises en broderie.  
page 38  
VIII. A Mr. de \* \* \*. ou Epître au Normand. p. 41  
IX. De l'Auteur à sa Muse, pour Monseigneur le Dauphin.  
page 45  
X. A Monseigneur le Dauphin, pour lui demander permission  
de l'aller voir. p. 51

## PIECES CRITIQUES.

- I. La Valise du Poëte ; ou caprice, au voyage de Lucienne.  
page 54  
II. Sur la décadence du bon goût. A Monsieur I.D.F. A.G.A.P.  
page 67  
III. Apologie de l'Auteur sur ce qu'il s'amuse quelquefois à  
faire des Vers &c. p. 78  
IV. Nécessité de la satire par rapport aux Auteurs; ou le grand  
Prévôt du Parnasse. p. 87



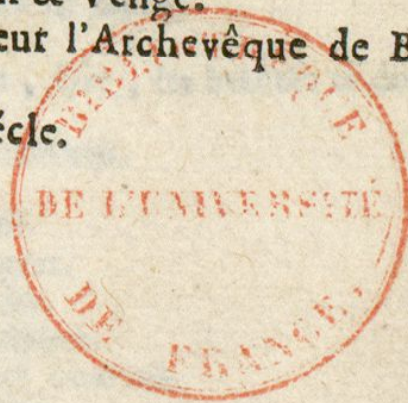
# T A B L E.

V. Santeüil vengé.

p. 99

## PIECES MESLE'ES.

I. Plaintes justes & legitimes sur la paresse du Messager du Mans.	p. 104
II. L'arrivée heureuse & inespérée du même, ou le triomphe du Messager du Mans. A. Mr. D. B. C. D.	p. 111
III. Le Chêne & l'Epine, à Mr. l'Abbé du D * *.	p. 120
IV. Réponse de l'Hermite à la mercuriale de son Chêne. page	128
V. La Rhune. A Madame la Marquise de Mirepoix.	p. 132
VI. Portrait du Roi de Suede fait en 1707.	p. 148
VII. La Nouvelle Eve. Histoire.	p. 153
VIII. Ode sur la naissance du Duc de Bretagne.	p. 162
IX. Epître en Rondeau à Monsieur le Dauphin, après l'avoir vû.	p. 170
X. L'Horoscope.	p. 174
XI. Virelay manqué, sur l'incertitude des choses de ce monde.	p. 193
XII. Le Poëte Tapissier Honni & Vengé.	p. 201
XIII. Bouquet à Monseigneur l'Archevêque de Bourges. page	214
XIV. Le Destin du nouveau siècle.	p. 215



Fin de la Table.



P I E C E S M E S L E E S.

I. Plaines de la légende sur la parité du M. de la	p. 104
II. L'Amour de la patrie & l'espérance du même, ou le triomphe	p. 111
III. Le Chêne & l'Arbre, à M. l'Abbé de D. *	p. 120
IV. Réponse de l'Herminette à la métamorphose de son Chêne.	p. 128
V. La Rhume. A Madame la Marquise de Mirepoix.	p. 132
VI. Portrait du Roi de Suède fait en 1707.	p. 148
VII. La Nouvelle Eve. Histoire.	p. 153
VIII. Ode sur la naissance du Duc de Bretagne.	p. 162
IX. Epique en Rondeau à Monsieur le Dauphin, après l'avoir	p. 170
X. L'Horoscope.	p. 174
XI. Virelay mandé, sur l'incertitude des choses de ce mon-	p. 183
XII. Le Poète Tapissier Honni & Vengé.	p. 201
XIII. Bonheur à Monsieur l'Archevêque de Bourges.	p. 214
XIV. Le Dessin du nouveau siècle.	p. 215

Fin de la Table.



## Fautes à corriger.

Pages. Vers.

- |   |       |   |
|---|-------|---|
| 7   | 21    | je vois , lisez , je crois.                                 |
| 22  | 11    | sur la vie , lisez , & même sur la vie.                     |
| 26  | 5     | l'un & l'autre s'ensuit , lisez , l'un de l'autre s'ensuit. |
|   | 20    | de prendre , lisez , de peindre.                            |
| 41  | 8     | c'est toujours parler , lisez , c'est toujours répondre.    |
| 45  | 10    | demain , lisez , dès demain.                                |
| 52  | dern. | je sçais pour , lisez , je sçais pour vous.                 |
| 58  | 20    | Et ces deux seuls , &c. effacez ce vers.                    |
| 65  | 14    | La feine , lisez , La scene.                                |
| 69  | 3     | annoncé , lisez , énoncé.                                   |
| 70  | dern. | Tout au contraire , lisez , Tous au contraire.              |
| 71  | 20    | sonde , lisez , tonde.                                      |
| 78  | 14    | notable , lisez , noble.                                    |
| 89  | 9     | livres , lisez , livrets.                                   |
|   | 22    | du Censeur , lisez , d'un Censeur farouche.                 |
| 90  | 23    | de commissaire , lisez , pour commissaire.                  |
| 95  | 3     | pourtant , lisez , partout.                                 |
| 96  | 23    | lisez , Il croit prest à trébucher ,                        |
|   | 24    | Sauvez l'honneur de la pucelle.                             |
| Nota. Erreur dans le chiffre : après la page 96 on a repris une se- |       |   |
| conde fois 93.  |       |   |
| 93  | 24    | cela est digne , lisez , le cas est digne.                  |
| 100   | 13    | des vers , lisez , tes vers.                                |
|   | 20    | leurs beautez , & donnent , lisez , les beautez te don-     |
|   |       | nent.   |
| 129   | 14    | jà convertis , lisez , de convertis.                        |
| 149   | 19    | sçait , lisez , sceut.                                      |
| 155   | 6     | au deffi , lisez , de ce deffi.                             |
| 158   | 1     | les progresz , lisez , le progresz.                         |
| 164   | 1     | l'instruire , lisez , r'instruire.                          |
| 175   | 7     | leur affaire , lisez , leurs affaires.                      |
| 184   | 17    | Le cœur en , lisez , le cœur vous en.                       |
| 205   | dern. | se déchaîne , lisez , dechaîné.                             |
| 231   | 18    | à M. lisez , à Mars.  |